



4311.

ovke

oo  
ker

718  
4  
520





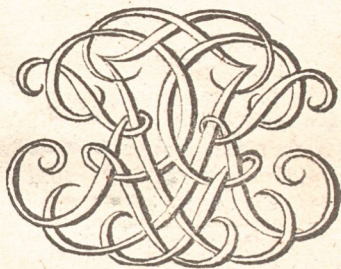


CARTE DE L'ISLE DE MARIAGE  
PAR M<sup>r</sup>. LE NOBLE.

CARTE  
DE L'ISLE  
DE MARIAGE.

*Suite des Promenades.*

PAR Mr. LE NOBLE.



A AMSTERDAM,  
Chez GERARD KUYPER.

---

M. D C C V.

C A R T E

DE MARIAGE

ET DE NUPCES



DE MARIAGE

ET DE NUPCES



# C A R T E D E L' I S L E D E M A R I A G E.

*Promenade Dix-neuvième.*

**L**L faisoit un des plus beaux jours qu'on puisse desirer dans une saison avancée, & j'avois une envie très-grande de respirer l'air de la campagne, lors qu'à la pointe du jour un de mes amis vint me prendre, & m'ayant fait monter dans son carosse, me pria de vouloir bien l'accompagner jusqu'à Gentilli, où il disoit qu'un de ses amis devoit se rendre, pour y régler une affaire importante.

Je ne refusay point une proposition si conforme à mes intentions; nous

A 2

par-

6 *Carte de l'Isle de Mariage.*

partimes au lever du Soleil, & un quart-d'heure de marche nous rendit dans la maison qu'il dit avoir choisie pour son rendés-vous.

C'étoit l'Hermitage de Sorin, qui dans sa petitesse a des agrémens que beaucoup de plus grandes maisons n'ont pas.

Elle offre sur la dréte en entrant un petit parterre au lieu de cour; & après qu'on l'a cotoyé, on monte par un escalier de huit ou dix marches sur une première terrasse, qui sur la dréte conduit au petit Hermitage, sur la gauche à la maison, & a le jardin en face sur lequel on monte encore par six autres marches.

La maison offre d'abord une sale fort propre, d'où l'on passe dans une grande & dans une petite chambre, au dessous desquelles sont les offices: mais pour l'Hermitage, un berceau fort agreable qui est au bout de la première terrasse, luy sert de vestibule; d'où l'on entre dans un appartement très-propre composé d'une sale, d'une chambre, & de deux cabinets, qui seront encore accompagnés d'une magnifique chambre, dont il ne reste que les dedans à faire.

Pour



Pour ce qui est du jardin, il est en terrasses. La plus haute qui est vis-à-vis la maison est plantée d'arbres nains, avec des allées tout à l'entour, & d'autres qui les coupent, & des deux principales allées l'on descend de l'une par un grand escalier de vingt marches qui conduit au parterre bas qui est sur la gauche, & dans un petit bois qui est sur la droite; & de l'autre on descend par un moindre escalier dans une allée de charmelle, entre laquelle & le parterre est une autre allée couverte, où l'on peut philosopher à son aise, & même y comprendre en y faisant rouler les boules, la maniere dont la terre tourne autour du Soleil.

Il n'y a pas une allée qui n'aboutisse à une statuë, le Bacchus, l'Apollon, l'Asie, le David qui foule aux pieds la tête de Goliath, & d'autres encore y servent d'ornemens; les rebords des murs qui soutiennent les terrasses sont garnis de porcelaines, & le parterre en est semé.

Il n'y avoit pas une heure que nous nous promenions, lors qu'au lieu de cet ami qui devoit s'y rendre pour une affaire, nous vîmes entrer le maître de la maison avec trois Dames & deux

8 *Carte de l'Isle de Mariage*

hommes, entre lesquels je reconus Néarque l'un de mes meilleurs amis.

Je jugeay que la partie étoit plutôt liée pour le plaisir que pour affaires, l'on entra dans la sale; & quoy que le beau tems n'exigeât pas du feu, on crut le devoir à la saison, on l'aluma, & dans le même tems on servit le déjeuner.

Après ce prélude de divertissement, les Dames préférant le repos à la promenade, & la remétant pour l'après-dinée, l'on fit cercle autour du feu.

Mon ami Néarque y brilla par mille choses plaisantes qu'il nous dit; c'est un genie aisé, qui ne soutient point ses discours par des antitheses étudiées, dans lesquelles nos Conteurs modernes semblent faire aujourd'huy consister toute la force de leur éloquence: mais c'est une certaine naïveté avec laquelle il fait parler la nature dans une si grande justesse, qu'en l'écoutant on s'imagine qu'on auroit pensé comme luy, & qu'on se seroit exprimé de même, quoy qu'il pense & qu'il s'exprime d'une maniere que tout autre que luy ne peut atraper.

Après qu'on eût parlé des plus plaisantes aventures que Paris fournit  
tous

tous les jours à ceux qui veulent s'en divertir ; l'on parla du mariage d'un jeune homme qui étoit présent , & qu'on dit être à la veille d'épouzer une très-aimable personne.

C'en fut affés pour nous jeter sur des raisonemens touchant ce lien terrible , qui fait la passion de ceux qui n'en font pas encore atachez , & le fardeau pezant de tous ceux presque qui le portent.

Le Dieu de l'Hymen , leur dis-je , est un Enchanteur adret , qui charme tellement l'esprit de ceux qui ne l'ont point pratiqué , qu'il les rend incorrigibles aux exemples ; & cete incorrigibilité naist de la presumption des hommes , qui s'imaginent toujours qu'ils seront ou plus adrets , ou plus heureux que les autres.

Puisque nous en sommes sur ce sujet , dit Néarque , si ces Dames le veulent bien , je leur feray lecture d'une piece que j'ay dans ma poche , & qui sans doute leur donera du plaisir. Elle pourra même servir de leçon à Monsieur , qui est sur le point de se marier , & à qui je souhaite une fortune conforme à son merite & à ses intentions.

10 *Carte de l'Isle de Mariage.*

Les Dames n'avoient garde de refuser d'entendre ce que Néarque propofoit de leur lire : Je vous conois, dit l'une, d'un discernement fi juſte & fi délicat, que j'approuveray toujours ce qui vous aura plû ; ainſi ſoit que la piece ſoit de vous, ou qu'elle ſoit d'un autre, étant de vôtre goût on ſe fera un plaifir ſenſible de l'entendre.

Néarque ne ſe fit pas preſſer davantage, & ayant tiré de ſa poche un papier, il l'ouvrit, & voicy ce qu'il y lût.



CARTE



# CARTE

## DE L'ISLE

### DE MARIAGE.

**L**E pays que je vais vous décrire, est une Isle d'une grande étendue, & des plus peuplées du Monde : on y entre toujours deux à deux, & point autrement. Mais sitôt qu'on y a mis le pié, il y a de puissantes gardes aux chaînes qui ferment les Ports, & qui empêchent que qui que ce soit n'en sorte, sinon pour être l'un des deux porté dans le tombeau, & l'autre transporté dans

A 5

12 *Carte de l'Isle de Mariage.*

la péninsule du veuvage qui est à l'une des pointes de l'Isle.

L'on n'aborde cete vaste contrée que par deux Ports, dont l'un s'appelle *Interêt*, & l'autre *Amour*. Le premier est un Port Marchand rempli de richesses immenses, & c'est là que les pères & les mères tiennent foire perpetuelle de filles exposées dans leurs magasins, & dont ils font trafic à beaux deniers comptant : mais par un comerce tout singulier, qui est qu'au lieu que les autres Marchans tirent de l'argent de leurs marchandises, ceux-cy en donnent à ceux qui la veulent prendre, le Port est ouvert de tous côtez, & l'on peut y entrer à toute sorte de vents.

L'autre est un Port riant & rempli de tous les agrémens du monde : on y voit un Printems perpetuel, les arbres toujourns verds sont chargez d'oyzeaux, qui font une amoureuse harmonie, l'on n'entre dans ce Port que par le vent des soupirs, & l'on y entre toujours avec plaisir : mais souvent avant qu'on y soit, il s'élève des bourasques qui viennent de la haute montagne des *parents* qui  
re-

repouffent les vaisseaux en mer, & qui les empêchent d'aborder. Cependant quand le vent des soupirs est bon, & qu'il persevere à souffler avec constance, il est rare qu'il ne l'emporte pas sur ces bourasques, & qu'il ne méte les voyageurs au Port.

Lors qu'on est à portée de veuë du pays, & qu'on le contemple de loin avant que d'y entrer, rien ne paroît ni plus beau ni plus agreable. Il forme de tous côtez des veuës riantes dans les lointains, & des perspectives qui trompent les yeux: mais lors qu'une fois on y a mis le pié, à mesure qu'on avance dans le pays, on s'aperçoit que ces plaines qui paroissoient si belles & si fleuries sont herissées de broussailles & d'épines remplies de vallons tristes & sombres, coupez de torrens & de precipices, pleins de chemins embarrassez & traversés par des fondrières qui les rendent impraticables; & que ces belles colines qu'on s'imaginoit couvertes de petits bocages pleins de verdure, ne sont autre chose que des monceaux de rochers escarpez entre les tristes ciprés

14 *Carte de l'Isle de Mariage.*

qui les ombragent, outre qu'ils sont remplis de bêtes feroces, de dragons & de serpens.

Ainsi, l'Isle a deux veuës fort différentes, l'une tres agreable pour ceux qui n'y ont pas encore abordé, & qui ne la découvrent que de loin, & l'autre fort déplaisante à ceux qui s'y sont emprisonnez, & qui n'y sont pas plutôt qu'ils forment des vœux pour cete chere liberté qu'ils ont si imprudemment perduë, de sorte qu'il en est de même à leur égard comme de la cage & du Pinson.

*Qu'il est doux d'être dans la cage,  
Disoit de dehors un Pinson,  
Y voyant un Serin qui de son doux ramage  
Faisoit retentir sa prison.  
Il a nourriture à foison,  
Disoit-il, de bon grain, & gentille  
femelle,  
Et peut quand il veut avec elle  
Rire, boire, manger, & dire la chanson.  
C'est ainsi que voyant une jeune pucelle,  
Damon croit qu'il seroit au comble des  
plaisirs* *S'il*



XIX. Promenade. 15

*S'il pouvoit se lier d'une chaine éternelle*

*Avec ce doux objet de ses tendres desirs;*

*Mais la cage & le mariage*

*Ne font sentir leurs maux que quand on est dedans:*

*O vous qu'un tendre amour engage,  
Pour devise prenez cete leçon fort sage,  
Jamais maris, toujours Amans.*

Les habitans de cete Isle sont en guerre perpetuelle avec ceux de l'Isle d'*Amathonte*, ou des Amans qui est voisine; je décriray dans la suite de quelle maniere se font leurs guerres, mais auparavant il faut doner une idée des diférens peuples de l'Isle de Mariage.

On voit du côté de l'Orient & tirant un peu au Midi, une autre Isle separée par un grand bras de mer, & qui n'a point de comerce avec la nôtre, on l'apelle *Bigamie*, les Mahometans s'en sont mis en possession, & nos Loix severes nous défendent d'y aborder.

Ce n'est pas qu'il ne se trouve quelquefois de curieux voyageurs, qui par caprice ou par amour y vont faire

16 *Carte de l'Isle de Mariage.*

faire voyage, & s'y introduisent par artifice : mais ils ne le font point sans se brouiller avec la Justice, & à moins que l'on n'ait autant d'or à répandre que le *Batard de la bouteille*, on court risque d'aler avec *Plainville* faire un voyage aux extremitez de la Provence.

On laisse donc les Mussulmans en possession paisible de l'Isle de *Bigamie*, avec ces Vers qu'ils ont fait graver en lettres d'or sur un marbre placé à la tête du Mole de leur Port.

*Pour contenter nos amoureuses flammes*

*Nous prenons quantité de femmes,  
Quoy qu'au plus fort il n'en faille pas  
tant ;*

*Mais parmi nous voicy comme on raisonne,*

*Ce n'est point trop d'en prendre un  
cent*

*Pour en rencontrer une bone.*

L'Isle de Mariage est divisée en cinq Cantons, qui ont chacun une Ville Capitale, & quantité de petites Bourgades qui en dépendent.

Quatre

XIX. Promenade. 17

Quatre de ces Provinces occupent les quatre Côtes de la mer, & la plus grande & la principale peuplée par les Colonies qui viennent des quatre autres, est au centre de l'Isle dont elle a usurpé le principal Gouvernement par le nombre prodigieux de ses habitans.

Les quatre Cantons des Côtes ont pour peuples *les Sages*, *les Mal-assortis*, *les Malaisez*, & *les Faloux*: La grande Province qui est au milieu se nomme *Cornoüaille*, dont *Coucouville* est la Capitale. Et outre ces cinq Contrées, il y a encore les deux Peninsules, l'une du *Veuvage*, & l'autre du *Divorce*, qui occupent deux Caps dans deux de ses extrémités.

Le Canton des *Sages*, qu'on apelloit autrefois des *Fidéles*, occupe toute la côte du côté de l'Orient. *Sophie* est sa Ville Capitale, ses bâtimens sont modestes & réguliers, ses fortifications bones & de grande défense, elle est arrosée du *Chaste*, qui est un Fleuve dont les eaux pures coulent doucement & sans bruit, quoy que dans son cours il se grossisse des eaux de quatre ruisseaux

18 *Carte de l'Isle de Mariage.*

seaux, qui sont le *Pieux*, l'*Austere*, le *Moral*, & le *Surveillant*, qui n'ont rien d'agreable, parce qu'ils ne font que serpenter, & qu'ils sont bordez par tout de ronces & de buissons qui en defendent l'abord aux Coureurs d'*Amathonte* qui voudroient s'en aprocher.

Le Prince de *Bonefoy* en est Gouverneur, & Mylord *Honneur* est le Directeur de la Police; les Temples y sont toujours ouvers, l'on y vit avec frugalité, & dans des plaisirs innocens; les alées où l'on se promeine ne sont plantées que des *Tilleuls* sortis de ceux dans lesquels *Philemon* & *Baucis* furent changez, & les palissades ne sont que des lauriers de la chaste *Daphné*.

Cependant, toute belle & bien policée que soit cete Ville, vous ne sauriez imaginer le peu de monde qui l'habite: & si les *fausses Prudes* ne s'y étoient introduites sous le masque qu'elles ont emprunté de la vertu, cete Province seroit presque deserte.

Ces *fausses Prudes* en occupent donc la plus grande partie, & habitent un quartier separé des autres.

tres par la *Sombre*, petite riviere ombragée d'arbres qui luy derobent les rayons du Soleil, & qui va se perdre dans la mer Noire.

Les dehors de leurs maisons n'ont rien qui les distingue de celles des *Sages*. Mais lorsque Mylord Directeur va de tems en tems faire une reveuë exacte de l'intérieur de leurs maisons, il y trouve des choses si différentes à ce qui paroît au dehors, que souvent il est obligé de les bannir, & d'en envoyer de nombreuses Colonies dans la grande Province.

La Ville Capitale étant si peu peuplée, l'on peut bien concevoir que le plat pays l'est encore moins: En éfet, l'on n'y rencontre que quelques Bourgades écartées & presque sans habitans, encore sont-ils la plupart d'une humeur si rude & si farouche, qu'un passant a bien de la peine à trouver dequoy se loger.

Quoy que les vraies *Sages* soient fieres & reservées; elles ont moins d'orgueil que les *fausses Prudes*; il n'y a point de gens qui fassent sonner si haut leur merite que ces dernieres,

nieres, elles traitent toutes leurs voisines avec mépris, mais quoy qu'elles affectent une merveilleuse intrépidité pour le combat, elles sont souvent moins braves qu'elles ne le paroissent dans leurs discours, & les *Amathontins* font peu de courses sur elles sans y faire quelque dégât considerable.

Parmi les *Sages* mêmes, l'on en trouve de deux sortes, les unes qui le sont par principe d'honneur, & qui sont toujours aussi gayer qu'elles sont insurmontables, & les autres dans la sagesse desquelles il entre plus de vanité que de vertu, & celles-là sont toujours d'un sérieux chagrin, qui fait assez voir à leur contenance qu'elles sont peu contentes de leur situation.

Quelque peu d'habitans qu'il y ait dans cete Contrée; & quelques Loix severes que la Police y maintienne, il ne laisse pas que d'en passer toujours quelques-unes & des plus sages même dans la grande Province, car enfin peu à peu la vertu comme l'esprit se relâche d'une grande application; mais ce qui reste regarde les deserteurs avec mépris,

pris, & c'est par cete raison qu'on a fait écrire ces Vers sur le frontispice de la principale porte.

*Vous qui suivez de l'innocence  
L'équitable & premiere Loy,  
Venez icy sans défiance  
Vous y vivrez de bone foy;  
Plus mon sejour est solitaire,  
Plus vous serez en sureté,  
Pour mon honeur je n'ay que faire  
Des laches qui m'ont deserté.*

Sur la Côte oposée qui regarde l'Occident, est le Canton bizarre qu'on apelle des *Mal-assortis*, la Capitale de cete Province s'apelle, *Vieille ville*, tous les bâtimens sont inégaux entre eux, & sans aucune symetrie; vous y voyez une grande porte à une petite maison, un guichet à un grand Hôtel; elle est arrosée de deux Fleuves, dont l'un s'apelle le *Caprice*, & l'autre le *Clandestin*; l'un est un Fleuve tout en Cascades, & qui se precipite à tous momens de haut en bas. L'autre est un torrent, qui honteux de se montrer, va par dessous terre, mais qui malgré les soins qu'il prend de cacher

cher son cours, ne peut empêcher qu'un bruit sourd ne le fasse conôître. Vous n'entendez à l'entrée des portes de la Ville, que des gemissemens d'enfans, qu'une vieille mere vient d'immoler à un jeune blondin, ou qu'un vieux débauché a sacrifiés à une jeune coquette. Icy un Maître épouze sa Servante, là une vieille de qualité passe un Contrat secret avec son Valet de chambre, & acomplit dans sa Chapelle des ceremonies, qui ne servent qu'à ajouter une nouvelle honte à son libertinage.

C'est aux portes de cete Ville où est ce fameux bois dont parle le Medecin railleur de Chinon. Ce bois dont il dit que les arbres portent toutes sortes de ferremens d'outils, au deffous desquels la terre produit dequoy les emmancher; mais qu'il arive souvent que quand le fer tombe, au lieu de rencontrer le manche qui luy seroit convenable, il en trouve un dont il est extravagamment emmanché; le fer par exemple, d'une serpe s'ajuste au bois d'une pique, celui d'une halebarde prend le manche d'une faucille, & ainsi



ainfi de tous les autres, de sorte que pas un ne prend ce qui luy convient.

Et voilà justement ce qui arive à ceux qui font des unions si disproportionnées ou d'âge ou de qualité, qu'elles servent de matiere à rire à tous ceux qui en ont conoissance.

*Sur deux pivots pareils roule le mariage,*

*Avec trop d'inegalité*

*De qualitez, de biens ou d'âge,*

*Il n'est point de felicité.*

Car quoy qu'on dise comument en Proverbe, que l'amour unit dans le point du milieu les extremitez les plus éloignées; c'est en fait d'amour, où cete union se fait avec agrément; mais si tôt qu'il y va du lien indiffoluble, ce n'est plus le cas du Proverbe.

Sur le bord de la mer qui est au Midi, est le Canton des *Malaisez*. *Argencourt* en est la Capitale, sous le Gouvernement du Colonel *Painbit*, les habitans en sont tristes & chagrins; les maisons ne sont que des chaumieres, que la necessité  
de

24 *Carte de l'Isle de Mariage.*

de la marmite démeuble peu à peu; les cuisines y sont ouvertes au vent de bize, le peuple y souffle dans ses doigts, elle est arrosée de *la Famine* méchant petit ruisseau qui ne fait que murmurer au travers des cailloux, & qui ne fournit pas le moindre petit poisson; les campagnes arides ne rapportent que des pailles, & les vignes avortent en lambruches.

Cela n'empêche pas que la plupart des habitans, & sur tout les femmes n'ôtent encore à leurs bouches le peu qu'elles ont pour le donner à un habit imposteur, qui cache sous le voile d'un dehors aisé la nécessité intérieure; mais ce desir de parure au delà du pouvoir, & les cris du ventre afamé, font que ces habitans quittent avec plaisir ce malheureux pays pour aler par grosses Colonies peupler la grande Province, & chercher par les pluyes de la Douïane à remédier à la sterilité de leurs terres.

*Amans qui cherchez nuit & jour  
A faire nouvelle conquête,*

*Le*

*Le besoin de la Belle est une porte  
preste  
Pour entrer au jardin d'Amour.*

Le Canton qui regarde le Septentrion, est celuy des *Jaloux*; la Capitale de cete Province est bâtie à mi-côte du Mont *Chimere*, dans l'endroit que les anciens marquoient qu'il étoit habité par les Boucs & par les Taureaux, le haut servant de retraite aux Lions, & le pié aux Serpens; ce qui dona lieu à cete Fable d'un animal composé de trois natures. Mais les Poètes mauvais Géographes le placerent mal, puisque c'est iudubitament où je vous dis qu'est situé le Mont de *Chimère*.

La Ville Capitale s'appelle *Fausse-idée*, elle est arrosée du *Souci*, qui est un Fleuve dont les eaux jaunes & profondes servent aux habitans d'un miroir trompeur qui leur donne des visions cornuës, en leur montrant les choses tout autrement qu'elles ne sont: mais outre le prestige des eaux de ce Fleuve, les habitans à l'imitation des *Antojos* des Espagnols, ne marchent point sans

B

avoir

26 Carte de l'Isle de Mariage.

avoir sur leur nez des lunètes composées de verres de microscopes, qui grossissent tellement les objets, que la moindre mouche leur paroît un Elephant, & chaque atôme l'aigrette d'un Bœuf.

Ce peuple est le plus sauvage de toute l'Isle, & le pays le plus dur & le plus impraticable; ce ne sont que montagnes couvertes de bois épais, que valons tristes, & plaines arides; ainsi hors les originaires du pays aucun peuple n'y peut habiter, les jaloux mêmes ne les souffrent pas, & encore moins les *Amathontins* que les autres, parce qu'ils sont persuadés qu'ils trouvent le moyen de faire leurs affaires par tout.

La Ville Capitale, quoy qu'à mi-côte, est située dans un endroit fort obscur, & que de hautes montagnes couvrent de tous côtez. L'on n'y aborde que par des chemins étroits & difficiles, remplis de sentinelles vigilantes, & dont les yeux ne dorment que tour à tour. Sur un Pilori avancé au delà du glacis de leurs fortifications, ils avoient attaché un tableau où ces Vers étoient écrits.

*Paf-*

*Passez, Amans, fins seducteurs,  
 Qui mêtés tout vôtre mérite  
 A surprendre de fébles cœurs,  
 La Ville vous est interdite,  
 Filez à travers de nos champs,  
 Tournez si vous voulez autour de la  
 marmite,  
 Mais on vous défend le dedans.*

Les Amathontins piquez de la con-  
 fiance presomptueuse de ces Vers,  
 vinrent une nuit les éfacer, & mi-  
 rent ceux-cy à la place.

*Quand deux cœurs vivement touchez  
 Joignent l'amour à la prudence  
 Pour ne point découvrir leurs sentimens  
 cachez ;  
 A rompre leur intelligence,  
 Les plus fins sont bien empêchez ;  
 A les faire épier un fat en vain s'e-  
 cupe  
 Il peut en se gratant le front  
 Dire que quand deux s'entendront,  
 Un tiers en est toujours la Dupe.*

Les ruës de cète Ville sont fort  
 éclairées & fort drètes, afin qu'on  
 puisse voir de l'un desbouts jusqu'à  
 l'autre ; mais les maisons sont obscu-

res, n'y ayant que tres-peu de fenê-  
 très, petites & doublement gril-  
 lées; les habitans sont sérieux &  
 entretiennent fort peu de comerce  
 avec leurs voisins. Quoy que la  
 Ville soit assez peuplée, on voit peu  
 de monde par les ruës, & les maris  
 battent de bonne heure la retraite  
 pour faire rentrer leurs femmes à la  
 maison, avant que l'heure de la bru-  
 ne les expose à quelque surprise: ils  
 sont dans de perpetuelles inquietudes,  
 on les voit sortir & rentrer brus-  
 quement, l'œil toujours ouvert &  
 l'oreille attentive. Ils s'apliquent  
 tout ce qu'on dit, & ils ne trem-  
 blent pas moins à la veuë d'un *Ama-  
 thontin*, qu'une Colombe à la veuë  
 d'un Faucon: C'est alors qu'ils di-  
 vertissent par le ridicule de leurs a-  
 gitations, & qu'ils avancent eux-  
 mêmes les affaires de leur ennemi,  
 par les chagrins qu'ils donent à cel-  
 les qu'ils veulent garantir de son ata-  
 que. Puisqu'il est certain que rien  
 n'avance plus la victoire de l'Amant  
 que les raisons qu'on done à une  
 femme de se vanger; & j'en sçais  
 même dont le plaisir n'est raffiné  
 que par les bizareries outrées & les  
 emportemens d'un jaloux. On

On dit qu'un jour une fort grosse Colonie de ces jaloux fut obligée de passer tout à la fois dans la grande Province, par un incident assez plaisant. Un *Amathontin* s'avisa d'aficher dans la principale Place de la Ville ces Vers.

*Jaloux, vos emportemens  
Ne font qu'irriter nos flames,  
Et les chagrins de vos femmes  
Favorisent leurs Amans.  
Vous ne gagnez ma foy guere  
A les battre ou les fâcher,  
Et c'est avancer l'affaire  
Que vous voulez empêcher.*

Un habitant de la Ville, qui la puce à l'oreille s'étoit levé plus matin que les autres, fut sur la Place, trouva ces Vers, les aracha, revint du même pas chez luy, battit copieusement sa femme; puis les ayant de porte en porte fait courir chez tous ses voisins, chacun prenant la chose pour soy, fit à sa femme le même regal que le premier avoit fait à la sienne; mais malgré la vigilance de ces Dupes, elles prirent toutes de concert si bien leurs  
tems,

tems, qu'elles se vangerent la nuit suivante; de sorte que dez le lendemain matin tous ces jaloux se trouverent sans y penser à Coucouville, irrevocablement enrolez sur le Régistre de la grande Province.

J'ay dit que le Fleuve de *Souci* arosoit cete Ville, c'est un grand Fleuve navigable dez sa source, les eaux ont la proprieté d'ôter le sommeil, il ne produit point d'autre poisson que le Goujon, que les *Amathontins* font souvent avaler à ces *Jaloux*. La Ville est extrêmement forte & inaccessible; les murailles aussi épaisses que celles qui furent l'ouvrage de Semiramis, sont envelopées de toutes parts par ce Fleuve profond, qui ne laisse qu'une petite langue de terre à l'endroit de l'unique porte à laquelle on ne vient que par une étroite chaussée de six barrières; de sorte que les *Amathontins* ne peuvent passer que par artifice ou à l'ayde de quelque déguisement. Mais comme il n'y a pas au monde un peuple qui soit plus ingenieux que cete nation, il s'en glisse toujours quelques-uns qui font en secret de terribles ravages.

Après



Après avoir parlé des quatre peuples qui habitent les Côtes, l'ordre veut que je parle à présent de la grande Province de *Cornouaille*, & de ses nombreux habitans, qui par une véritable antonomasie se sont donnez le nom de *Cocus*.

*Concouville* est la Capitale de la Province, elle est au moins de la grandeur de Paris, & luy ressemble fort; mais elle a comme l'ancienne Thèbes cent portes, pour pouvoir fournir à l'abord prodigieux de tous les nouveaux venus; tout le monde y a droit de Bourgeoisie acquis par Contract, depuis les Empereurs jusqu'au dernier des Goujats; & si-tôt qu'il plaît à la femme, le mari en entre en possession.

Cette Ville est située au milieu d'une Plaine abondante de tout ce que l'on peut imaginer d'agréable & de délicieux pour la vie; le Pactole passe tout au travers, & ses eaux fécondes qui roulent sur des sables d'or, la coupent justement en deux. Le Seigneur Comptant Grand d'Espagne, cy-devant Viceroy du Perou en est Gouverneur;

les Jupiters de la Doüane y president, c'est toujourns de leur Corps que le Prefet & les Ediles sont tirez, & ils ont fait graver sur le frontispice de leur Hôtel de Ville cette inscription.

*Si la Dame fait la crnelle,  
Et qu'un soupir n'en vienne pas à bout,  
Une clé d'or est pour entrer chez elle  
L'infailible passepartout.*

Chaque côté du *Paftole* est divisé en deux Cantons, en sorte que la Ville en contient quatre habitez par des Citoyens à qui de difereus caracteres ont doné difereus noms. Les *Cocus contents*, les *Cocus phrenetiques*, les *Cocus incredules*, & les *Cocus imaginaires*.

Les *cocus Contents* habitent un quartier qu'ils ont nommé *Cocagne*. Ce sont de bones gens dont on fait tout ce qu'on veut, & qui se retirent en *Pas-de-loup* aussi-tôt que l'*Amathontin* paroît; ils seroient fort maris d'avoir troublé les plaisirs de ceux qui leur font l'honneur de rendre visite à leur moitié: leur cri de bataille est *Libre joye, j'y consens*. Cete joye brille sur leurs visages, ce ne sont  
chez

chez eux que danses, que festins, opera perpetuels, bals, mascarades, chasses, parties de plaisir, Valées Tiffard, Moulins de Javelle, ils sont de tout; la Ville n'a ni portes, ni murailles, ni pont-levis de leur coté; on ne fait point de gardes, on y vit sans contrainte & sans défiance, la seule inquietude est sur le choix de la maniere dont on se réjouïra, pourveu que ce soit aux dépens de l'*Amathontin*, qui se plaît extrêmement parmi ces bones gens, quoy qu'ils ne laissent pas que de l'envoyer peu à peu à l'Hopital pour en prendre un autre; car l'Amant est comme le poisson, dont le plus fraiz est toujours le meilleur. Et afin qu'on ne doute point de la disposition de leur genie, l'on voit sur une grande Plaque d'or ces Vers affichez au milieu de la Plaque publique.

Parmi nous on vit fort content,  
L'on n'y déguise point ses amoureuses  
flames:

Les amans, les maris, les femmes,  
Tous s'entrayment tambour batant.  
A quoy bon aussi le mystere,  
Les soins inquiets des jaloux

34 Carte de l'Isle de Mariage.

Ne leur servent jamais de guerre,  
Et le mieux est de filer doux.  
Nôtre methode est la plus fine,  
Nous dinons, nous soupçons, & nous  
dormons fort bien,  
La bourse ne manque de rien,  
Et tout abonde à la Cuisine.  
Sots Epoux qui trouvez nôtre destin  
honteux,  
Que vous passés des jours bien moins  
doux que les nôtres!  
Et les plus sots ne sont pas ceux  
Qui vivent aux dépens des autres.

Vis-à-vis de ces Cocus Contents,  
& au delà d'un large ruisseau qui les  
separe, logent les Cocus phrénétriques,  
dans un quartier où le Cocuage a fait  
bâtir ses petites maisons.

Ce quartier qu'on appelle des Paz-  
zi, est habité par ces foux, qui se  
font un plaisir de publier leur turpi-  
tude, de faire retentir les Tribu-  
naux de leurs plaintes ridicules, &  
de doner au public une perpétuelle  
Comédie de leurs extravagances.  
Tout leur divertissement est de se  
barbouïller eux-mêmes d'ordures,  
& de se doner à grans frais des mou-  
vemens terribles, pour persuader à

la Justice une honte dont ils devroient bien plutot essayer de se dissuader eux-mêmes, & dont la bonne Dame Themis se fait une gorge chaude.

Il y en a parmi ces foux de deux manieres, les uns logez à l'Hotel des *Convalescens*, qui apres un éclat inutile qui les a rendus pendant quelque tems la fable du peuple, reviennent à resipiscence, & disent tout bien calculé, qu'amie pour amie ils aiment encore mieux leurs femmes.

Les autres logez en peines *petites maisons*, sont des foux incurables, qui sous les auspices d'un Medecin cornu, bien loin de courir à la guerison, courent à bride abatuë mourir à l'Hopital, en se rendant la victime d'une obstination insensée, & la proye des Vautours & des *Aligiers* du Palais.

La désolation de leur famille, les prisons de leurs femmes, les defaveus de leurs propres enfans, & des sources inépuisables de procez enchainez les uns sur les autres, sont les suites necessaires de leur folie; & l'apuy qu'ils trouvent tant qu'ils ont de l'or à répandre dans la tirelire de Themis, est ce qui acheve de les aveugler & de les abîmer. Vous

36 *Carte de l'Isle de Mariage.*

Vous les voyez toujours en fureur,  
les yeux gros, & le visage rouge,  
courir de Procureur en Avocat, de  
l'Avocat au Gréfier, du Gréfe au  
Tribunal, cherchans & achetans à  
graiffe d'argent de faux témoins qui  
les couvrent eux mêmes d'ignominie,  
& bouchants leurs oreilles à tous les  
sages avis qu'on leur done, & les  
yeux aux exemples de ceux qui sont  
revenus au bon sens. Mais de tous  
ces foux, l'on n'en vit jamais un plus  
insensé que celui sur la porte duquel  
on attachâ ces Vers.

*Temste à petite cervelle  
Aveuglé des vapeurs qui luy troublent  
le sens,  
Pour être en parchemin Cocu malgré les  
gens,  
Mange jusqu'aux cornets son poivre &  
sa canelle,  
Dis luy qu'il est un fou, qu'on rit de ses  
chagrins,  
Que le plus sage tient ses disgraces secré-  
tes:  
Prêcher cet insensé, c'est offrir des lunettes  
Aux Quinze-vints.*

De l'autre côté du *Parthole* sont les J-  
ma-

*maginaires*, qui croient être ce qu'ils ne sont pas, & les *Incredules* qui sont ce qu'ils ne croient pas être: ce sont deux sortes de Citadins fort différens, dont les premiers ont voulu malgré qu'on en eût venir habiter la Ville; & les autres s'étonnent de ce que sans raison on les en a fait Bourgeois. Les habitations de ces deux sortes de Citoyens oposez, sont séparées par un ruisseau qu'on appelle *le Travers*, dont les eaux sont si troubles & si obscures, que l'œil ne peut apercevoir ce qui est dans le fond.

Les *Incredules* ne le sont, que parce qu'ils croient trop, & de trop bonne foy tout ce que leurs femmes adrétes entreprennent de leur persuader; ils vivent contents & tranquiles, non pas comme ceux du Canton de *Cocagne*, qui savent; souffrent & veulent bien pour en profiter, mais par le secours d'une indolente ignorance qui leur ôte toute sorte d'inquietude.

Tant que le jour dure, leur occupation n'est que de se reposer en paix dans le bois de *Confiance*, inaccessible au bruit de la Ville, & à la clarté du Soleil; l'un se serviroit de la voix des trompètes & du son des tambours,  
que

que le tympan de leurs oreilles n'en feroit pas ému, & l'autre répandroit de toutes parts ses raions les plus brillans que leurs yeux n'en feroient point fraper. Heureux dans leur paisible nonchalance; mais plus heureuses encore les fines-mouches qui les ont mis sur ce pié.

Ce ne sont que plaisirs & qu'épanchemens de cœur entre les deux partis; l'un dans une pleine confiance croit ne pouvoir trouver ni des termes assez doux, ni des careffes assez tendres pour rendre graces d'une fidelité qu'on ne luy garde pas; & plus la femelle adréte le trompe, plus elle redouble la douceur de son miel, la vivacité de ses baizers, & la force de ses embrassemens.

Le quartier qu'habitent les *Imaginaires*, est tout différent; ils sont chagrins, querelleux & infociables, vous les voyez toujours en garde contre tout le monde, les deux sexes sont également sujets à ce vertige, ce ne sont que querelles & reproches; l'un a la migraine, l'autre a des vapeurs, les enfans sont les victimes de ce caprice réciproque, les plus legitimes sont regardez comme des fruits bâtars,



tars, tout s'interprete finistrement, & leur jugement n'écoute que leur prévention. L'on ne peut faire un pas dans les ruës qu'on n'en trouve de prodigieuses quantitez aux prises, & le bon homme Martin qui voulut se mêler sotement d'acorder Sganarelle avec sa femme, auroit bien là trouvé matiere de métre son doit entre le bois & l'écorce.

C'est un peuple absolument incorrigible; car quoy que la raison leur ayt une fois envoyé du pays de *Cocagne* le fameux *Moliere* pour les desentêter, en leur faisant une peinture admirable de l'extravagance de leurs imaginations; il ne put jamais réussir dans la Cure qu'il avoit entreprise, & leurs cerveaux resterent aussi gâtez qu'auparavant; ce qui fit que peu de tems apres on leur envoya ces Vers.

*Le mal qu'on ne sent point, quoy qu'il  
soit veritable,*

*Ne done pas grand embaras;*

*Maïs celuy que l'on sent encor qu'on ne  
l'ait pas,*

*Est un mal toujours incurable,*

*En vain l'on cherche à secourir*

*D'ima-*

40 *Carte de l'Isle de Mariage.*

*D'imaginaires maux une tête blessée  
Du remede elle est ofensée,  
Et les frivoles soins qu'on prend pour  
les guerir,  
N'aboutissent qu'à les aigrir.*

Comme *Coucouverille* si spacieuse qu'elle soit, ne peut pas contenir le nombre prodigieux de tous ceux qui y ont réellement aquis le droit de Citadin, la campagne fourmille du menu peuple qui laisse la Ville pour les Courtisans, les gros Bourgeois, les gens de Finance, ceux d'Épée, mais sur tout pour un nombre innombrable de gens de robe que leur profession destine à une coëfure dont l'augure manque rarement.

Tout le Corps de l'Isle ainsi décrit, il ne reste plus que deux petits Cantons à décrire, qui sont deux Péninsules avancées dans la mer, l'une à une pointe qui regarde le Septentrion, & qui est le promontoire du *Divorce*, & l'autre qui regarde le Couchant, est celuy du *Veuvage*.

La Péninsule du *Divorce* n'est séparée du *Mariage* que par un Istme fort étroit; & dont les passages sont assez ditiçiles. On l'apelle l'Istme de

Co

Corinte, & c'est de-là qu'est venu le Proverbe, qu'il n'est pas permis à tout le monde d'aler à Corinte; c'est à dire, que le passage au Divorce n'est pas permis à tout le monde.

L'extravagance d'un vieil Oficial qui desiroit rendre ce passage plus facile, l'avoit porté à établir autrefois pour le Gouverneur de cet Istme un impudent, sale & brutal Géant qu'on apeloit *Mylord Congrez*, curieux éfronté, qui pour faciliter ce passage, rendoit impuissantes à force d'être publiques les épreuves de ceux qui vouloient empêcher leurs femmes de passer. La sagesse moderne n'a plus voulu que ce sale Mylord exposât les Combatans à cete infamie, elle a cassé ce ridicule Gouverneur; mais en revanche l'adresse des *Amathontins* a mis sur les rangs une autre Enchanteresse, qui s'est introduite sous le nom de *Separation* & l'a si bien appuyée, qu'elle fait peu d'entreprises sans succez.

C'est elle aujourd'huy qui peuple la Péninsule du Divorce, parce que la riviere de *Répu die*, par laquelle on y arivoit autrefois, n'est plus navigable; ainsi en ôtant un petit mal qui

42 *Carte de l'Isle de Mariage.*

qui produisoit un grand bien, l'on a introduit un petit bien qui n'ôte pas un grand mal.

Ce petit pays n'a ni Villes ni Bourgades, toutes les habitations sont séparées comme des Hermitages; & à le voir des hauteurs voisines, on le prendroit pour une véritable Thebaïde. Mais la tristesse de ces desers est adoucie par les frequens commerces des *Amathontins* qui s'y plaisent extraordinairement, & qui savent y porter d'agreables consolations aux solitaires, sur tout c'est où triomfent les Amans de robe; car comme la femme n'arrive à franchir le passage du Divorce que par le secours de ceux qui la portent, son premier soin est toujours de s'y munir d'un protecteur qui luy facilite ce passage.

On ne les aime pas dans le Climat du Mariage; mais lors que ceux qui restent dans l'Isle veulent blâmer leur conduite, voicy ce qu'ils leur répondent.

*Un peu tard, mais heureusement  
Nous nous sommes tirez du triste enga-  
gement*

*Qui nous rendoit la vie insupportable.  
Vous*

XIX. Promenade. 43

*Vous dans ces tristes nœuds engagez de-  
puis peu,*

*Qui jugez ma fuite coupable,*

*Laissez passer l'ardeur de vôtre premier  
feu ;*

*Avant que de prêcher donex-vous pa-  
tience,*

*Et vous verrez pour bien qu'on soit,*

*Qu'avec le tems on s'aperçoit*

*Qu'on n'est pas si bien que l'on pen-  
se.*

Quoy que la plupart de ces Di-  
vorces soient demandez par les fem-  
mes, les hommes ne laissent pas que  
d'en profiter, & plusieurs mêmes sa-  
vent adrétement provoquer leurs  
moitié à le demander, & feignent  
ensuite de s'y oposer, ils succombent  
comme la Maîtresse d'Ovide, qui  
fut, dit-il, vaincuë par sa propre tra-  
hison; c'est ce qui fit qu'un de ceux  
qui par cet artifice s'étoit déchargé  
de ce fardeau, & procuré une pla-  
ce dans cet Hermitage, fit peindre  
à Fresque dans sa Cellule un hom-  
me, qui pendant la tempête dont un  
Vaisseau est agité, monte sur le til-  
lac, & pour obeïr aux ordres du Pi-  
lote, qui crioit qu'on jetât à la mer  
tout

44 *Carte de l'Isle de Mariage.*

tout ce qui étoit de plus pezant, prend sa femme & la precipite dans les flots, avec ces paroles écrites au bas du tableau.

*S'il faut lancer en mer de crainte du naufrage.*

*Tout ce qui peze davantage ;  
Sans raisonemens superflus ,  
Pour ariver au Port que je souhaite ,  
Je prens ma femme & je la jete ,  
Ne sachant rien qui peze plus.*

L'autre Promontoire est celuy du *Veuvage*, il est à la pointe qui regarde l'Ocident, & n'est separé du reste de l'Isle que par une langue de terre fort étroite, & dont toute la largeur est ocupée par un superbe Mausolée fait sur le modele de celuy d'Artemise; en sorte que ceux qui de l'Isle du Mariage passent au Canton du *Veuvage*, ne peuvent y entrer qu'en traversant ce Tombeau par le moyen d'une voute pratiquée dessous.

On y entre en deuil, & l'on y vit en joye, l'air de ce terrain qu'on y respire avec liberté étant le plus consolatif du monde; cependant tous les ha-

habitans ne sçavent pas en gouter la douceur & le plaisir, car il part d'un certain petit Canton de l'Isle un vent qui se lève de la Côte de Binubie, & son haleine maligne cause de nouvelles demangeaisons qui donnent des inquiétudes, dont ceux qui sont attaquez croyent ne pouvoir guérir qu'ils n'aillent dans la Binubie même respirer cet air.

Ils ne peuvent rentrer dans l'Isle du Mariage que par cete Côte qui forme un petit Canton à part, & qui a même quelques loix particulieres qui ne s'observent point parmi les autres.

Pour aborder ce petit pays des Binubes, les habitans de ce Promontoire du Veuvage se rembarquent dans un petit Port, à qui la Matrone d'Ephefe a doné son nom, parce que ce fut de là qu'elle partit avec son Soldat pour passer en Binubie. Plusieurs neanmoins luy donent le nom de *Mauconseil*, quoy que les marbres qui sont à la baze d'une vieille statuë en donent un fort bon par ces Vers qu'on y lit.

*Pourquoy quitter la chere liberté  
Qui vous a tant conté?*

*Pour-*

46 Carte de l'Isle de Mariage.

Pourquoy rentrer dans l'esclavage  
Dont le Ciel vous tira par une heureuse  
mort?

L'homme prudent échapé du naufrage,  
Se remet-il en mer lors qu'il est dans le  
port?

Et sur une autre face de cete baze,  
l'on y lit ces autres Vers.

Quiconque sorti de la cage,  
Une seconde fois s'engage  
Dans la triste prison qui fit son embaras,  
Je l'abandonne à son nouveau supplice,  
Et je consens qu'on le punisse  
De la peine duë aux relaps.

L'on ne peut imaginer avec quels éclats de rire, avec quelles fortes railleries les habitans du Veuvage fissent ceux qui partent pour Binubie, ils preposent une infinité de Colporteurs, qui ne cessent de crier à leurs oreilles, l'Edit des secondes noces: cet Edit qui met avec tant de sagesse un frein à la nouvelle & souvent aveugle passion de ceux qui n'ont pas la force de se contenir dans l'heureux état, apres lequel ils ont peut-être mille fois soupiré. Mais



Mais les Binubes, qui souvent avoient été les premiers à railler ceux qu'ils ont ensuite suivis, pour toute réponse à ceux qui restent dans ce Promontoire, disent ces Vers.

*Patience, est-il tems de vous prôner  
heureux?*

*Vous n'êtes pas encor à la fin de la vie;*

*Vous avez fait une folie,*

*Vous pouvez bien en faire deux.*

Et peut-être n'ont-ils pas trop de tort lors qu'ils leur parlent de la sorte: car souvent il arive qu'on tombe dans les mêmes fautes dont on a voulu corriger les autres, & la plupart de ces Binubes ne se sont engagez dans de seconds mariages qu'après avoir souvent essayé de persuader aux autres de n'en rien faire.

Binubie est une petite Ville, dont les édifices pour la plupart sont vieux & presqu'usés, les murs reblanchis par artifice & repeints pour en cacher les défauts, tout y est triste & languissant; & comme presque toutes les societez ont roulé sur l'interêt chacun y songe à faire ses affaires aux depens de l'affocié, auquel il se flâte  
de

de survivre. Mais le meilleur de tous les emplois dans cete Contrée, c'est d'y porter la robe pour y profiter des procez innombrables que causent les seconds mariages.

Ce ne sont que gemissemens & plaintes desolées d'enfans d'un premier lit dépouillez, & dont on a fraudé tous les droits pour enrichir ceux du second; que discussions de successions dont la justice se trouve à la fin la principale heritiere; que débats de comptes de tutelle, & de faux inventaires; tout est en trouble & en confusion, & la chicane n'a pas une plus feconde pepiniere de procez.

Voilà tous les Peuples qui habitent l'Isle de Mariage, les sages, les malaffortis, les malaisez, les jaloux, les cocus, les Binubes, les separez, & les veufs. Il ne s'agit plus que de parler de leurs ennemis, & des guerres perpetuelles qu'ils ont avec les Amathontins.

J'ay dit qu'Amathonte ou l'Isle des Amans étoit voisine de l'Isle du Mariage; elle en est si proche, qu'à chaque moment les Amathontins y font des décentes prodigieuses & de terribles

ribles ravages, il est même rare qu'ils en sortent lors qu'une fois ils y ont mis le pié. Toujours quelque Canton les a sur les bras. La Province de Cornoüaille est inondée de leurs deluges, & les autres n'en sont pas exemptes

La maniere de faire la guerre est fort plaisante, ce n'est point dans les courses éclatantes qu'ils méten leur esperance principale, ils font beaucoup mieux leurs affaires à s'introduire sans bruit, à faire de secrets établissemens, & à metre dans leur parti tout ce qu'il y a de plus considerable dans le pays; mais ils n'ont pas plutôt établi leurs logemens qu'ils savent s'y maintenir, & moins ils marchent de compagnie, plus ils se rendent redoutables.

Ce n'est donc point à force ouverte qu'ils attaquent l'ennemi qu'ils ont entrepris de terrasser, on n'entend point soner la trompéte ni battre du tambour lors qu'ils vont à la charge pour l'affaut ou pour la bataille, tout se fait à la fourdine, les atagues se conduisent par le secret de la tranchée & par la sappe, & les batailles se réduisent au duel.

C

Les

Les soupirs sont les coups de moufquet, les œillades sont leurs coups d'épée, & les tendres expressions de leur amour toute leur artillerie. Leur valeur ne consiste que dans la soumission & la complaisance qu'ils ont pour leurs ennemis, leur gloire se renferme à les charger de leurs propres dépouilles, & leur pleine victoire c'est d'expirer entre les bras de l'ennemi vaincu, & enfin plus leur triomfe est secret plus il plaist.

Par cete conduite, & pourveu que le nerf de la guerre ne manque point, il n'y a rien dont un Amathontin ne vienne à bout, point de défenses à l'épreuve de leur canon, point de place qui ne se rende à la perseverance de leur ataque. Et c'est ce qui leur a fait écrire une fois ces Vers sur un Carquois qu'ils dédièrent à l'Amour.

*Dans le pays du Mariage,  
Sur tout au Canton des Faloux,  
Le plus vigilant, le plus sage  
A peine à se sauver de nous:  
Nous ne faisons pas guerre ouverte,  
Nous sommes de fins armateurs;  
Mais quand de quelques tendres cœurs  
Nous*

*Nous avons fait la découverte  
Qu'on veille tant que l'on voudra,  
La plus rebelle se rendra.*

Ils le font tout comme ils le disent. Ce peuple Amathontin est bon, libéral, réjouissant, genereux & desintereffé; de sorte qu'au lieu de fou-rager & d'amasser du butin dans le pays du Mariagé, il y fait des dépenses qui servent tres-souvent à enrichir ceux qu'ils ont vaincu, ou qui luy ont doné quelque établissement.

Qui voudroit écrire toutes les soupleses & tous les stratagemes dont cete nation se sert pour s'introduire, s'établir & ariver à la victoire, auroit besoin de composer des millions de volumes: ce n'est pas qu'il n'y en ait parmi eux une infinité de volages, d'indiscrets & de fourbes, on s'en plaint tous les jours; mais malgré les plaintes on ne scauroit s'en passer, & la moitié de leurs ennemis sécheroient sur le pié s'ils cessoient de leur faire la guerre.

Il n'y eut persone qui ne fût tres-satisfait de ce recit, il nous servit d'entretien pour le reste du tems que

52 *Carte de l'Isle de Mariage.*

nous avions à rester ensemble, & chacun conta une petite Avanture sur les caracteres diferens de ces habitans. Une autre fois que j'auray plus de loisir, je vous en feray le recit; & je suis persuadé qu'elles ne vous donneront pas moins de divertissement que nous en eûmes.



SUITE





SUITE DE LA CARTE  
DE L'ISLE DE-MARIAGE.

---

SECONDE PARTIE.

**L'**On ne peut concevoir la bone humeur dans laquelle nous avoit mis la lecture de cete agreable piece qui nous peignit si agreablement la Carte de l'Isle du Mariage, on avoüa qu'elle étoit d'une invention très-fine & d'une conduite fort juste, elle rapela à nôtre memoire cete Carte du tendre qui fit autrefois tant de bruit, mais on demeura d'accord que celle-cy avoit des beautez, une finesse & un tour dont l'autre n'aprochoit point.

Chacun rapela les endroits qui avoient le plus vivement frappé son i-

dée: mais de tous les cantons de l'Isle on retomboit toujours à *Coucouville*, par un certain panchant naturel qui semble y entraîner tout le monde, soit pour faire partie de ceux qui l'habitent, soit pour rire de ses Habitans, & souvent pour tous les deux. Car il y a cela de plaisant entre les Citoyens de cette grande Ville, qu'ordinairement ils se moquent les uns des autres, les uns pour détourner les idées de dessus eux-mêmes, & les autres pour se consoler de leurs propres disgraces.

Cléonice l'une des trois femmes qui étoient avec nous, & qui avoit un esprit aussi fin que juste, se tournant de mon côté me demanda si je pouvois luy dire par quelle raison l'on veut faire croire que les Robins font la principale & la plus ample partie des Habitans de cete contrée.

Vous me demandés une chose, luy dis-je, dont la réponse n'est pas fort difficile, & si tôt que vous aurés conçu que la nation Robine est pour la plus-part composée d'hommes fiers, sauvages, chagrins, rebarbatifs, peu complaisans, peu riches, & perpétuellement ocupez de tout ce qui est  
le



le plus oposé à rendre un homme galant & agréable, vous concevrez facilement plus d'une raison de ce que vous desirez savoir.

Ce peu de mots que je lui répondis, nous ouvrit une grande carriere pour en passer des legions en reveuë, & Néarque, qui plaisante fort agréablement, nous dit sur le sujet des bêtes à corne des choses si delicates, que toute la Compagnie en demeura charmée.

Mais comme les femmes s'obstinoient à rester dans la sale, & que nous avions encore un vide de plus d'une heure à remplir avant qu'on servît la soupe, l'on se demanda les uns aux autres à quoy nous emploirions cet intervale.

Dans ce moment, Clorinde, jeune fille de quinze à seize ans, & nièce de Cleonice tirant son mouchoir de sa poche, fit tomber à mes piez un papier, sans qu'elle s'en aperçut, je l'amassay, mais je n'étois pas assez indiscret pour l'ouvrir sans son consentement. Ainsi je le luy presentay pour le luy rendre, luy faisant néanmoins concevoir que s'il ne contenoit point de secret qui me fût interdit,

dit, j'aurois un grand plaisir de le voir.

Comme vous pouriez croire, me dit-elle en rougissant un peu, que ce papier cacheroit quelque mystere, si je le reprenois sans vous le montrer, vous pouvez l'ouvrir, vous n'y trouverez rien qu'une imitation de deux couplets d'une Ode d'Horace, & en même-tems elle l'ouvrit elle-même, & me l'ayant donné : Voicy ce que j'y lus.

*Pourquoy me fuyez-vous, Bergere?  
Pourquoy me fuyez-vous, plus timide  
& legere  
Qu'un fân dans les bois égaré,  
Qui tremble au moindre bruit courant  
après sa mere,  
Dont le hazard l'a séparé?*

*Craignez-vous de moi quelqu'outrage?  
Suis-je un Lion cruel? suis-je un tygre  
sauvage?  
Conoissez-moy, conoissez-vous,  
Il est tems de quitter quand on est à vôtre âge  
Une mere pour un Epoux.*

Je

Je ne doute point, luy dis je, que celuy qui vous a doné ces petits vers ne les ait faits pour vous, & les boutons de rose que le printems ouvre si agreablement sur vos jouës, & qu'une petite reflexion sur le Poëte vient d'augmenter, me fait concevoir un augure fort favorable pour luy.

Ces vers sont sans consequence, dit Clorinde, & celuy qui me les a donez ne pense à rien moins qu'à me persuader ce qu'ils disent : si je les avois faits pour vous, luy repliquay-je, je serois bien marri que vous ne vouiussiez pas profiter de la leçon qu'ils vous donent ; car quoique la Carte du Mariage qu'on vient de nous lire, semble faire pour détourner ceux qui ont du penchant pour entreprendre ce voyage, comme c'est une espece de folie passée en coutume, & qu'il faut que presque tout le monde fasse, j'ay bien de la peine à croire, qu'aimable, comme vous êtes, le Poëte ne vous ait pas parlé serieusement.

Comme je vis par le redoublement de rougeur qu'elle comançoit à s'embarasser, je ne voulus pas pousser plus loin la chose ; d'autant plus que sa tante qui voulut la tirer de peine, fit

retomber le discours sur les Bonets à cornes. Et Néarque qui a des magazins remplis d'Avantures plaisantes, proposa de conter à ces Dames une petite histoire amoureuse arrivée aux vendanges dernières à saint Leu Taverni, entre un Procureur & un Commissaire, & promit qu'on auroit assurément du plaisir de lui doner un quart-d'heure d'attention pour la conter.

Les caracteres qu'il devoit métre sur la Scène. redoublerent nôtre curiosité; & pour ne pas diferer un moment le plaisir que nous atendions de ce recit, nous apelâmes le maître du logis qui étoit descendu à la cuisine pour y doner quelques ordres, il remonta, chacun prit place, on fit silence, & Néarque après avoir medité un moment pour comancer son discours, nous conta ce que vous avez lire.



# LES HUIT CONTENTS.

*AVANTURE GALANTE.*

*XX. Promenade.*



Es Vendanges dépeuploient Paris pour peupler de Bourgeois les vilages circonvoisins, & Monsieur Enflfac Procureur au Parlement, voyant les portes du temple de la chicane fermées, après avoir chargé son Maître Clerc du soin de dresser trente ou quarante mémoires de fraiz pour travailler à autant de taxes de dépens; & en poursuivre à la saint Martin les executoires, étoit monté dans un carosse de louage avec Mademoiselle Enflfac sa femme, Margoton sa petite fille, Pierrot son

petit garçon, & Thomasse sa grosse dondon de servante, sans compter les paquets qui chargeoient le devant & le derriere, en sorte que la voiture bien complere marchoit au petit pas des chevaux droit à saint Leu Taverni où ce Procureur avoit depuis six mois une maison de campagne, achetée par decret forcé sur un de ses cliens, & payée d'un cahier de fraiz, rédigé en parties d'Apoticaire.

Monsieur Flipon, Sergent à Verge au Châtelet son beau-frere escortoit la caravane, monté sur un cheval qu'il avoit emprunté, & l'accompagnoit pour faire quantité d'exploits à sa requête, & le carosse avoit fourni sa route sans aucune avanture facheuse, lors qu'à cent pas du village le faîte trop exhaussé d'une voiture de paille qui passa prez d'eux, s'étant détaché du reste par la secousse que luy dona la chute d'une des rouës dans une orniere profonde, tomba, & choquant de côté l'imperiale du carosse, le renversa par terre, & l'ensevelit sous une centaine de gerbes dont il fut couvert.

La Procureuse en eut une legere  
con-

contusion à la tête, Enflésac le bras gauche froissé, & la servante une côte dérangée, mais qui se remit aussitôt; un autre eût été fâché de cet accident, mais le Procureur qui le regarda comme le fondement d'un bon procez contre le payzan, ne s'en chagrina point.

Le carosse dégagé, & la famille débalée, Enflésac vouloit que bien ou mal son beaufrere fist une saisie, lorsque le Commissaire la Serre, monté sur un grand cheval, avec sa femme en croupe passa, alant aussi à sa maison qui étoit à l'autre bout du village.

Il ne pouvoit pas venir plus à propos, Enflésac luy fit sa plainte; & quoy que hors de son territoire, Monsieur de la Serre verbaliza copieusement, & fit saisir par Flipon les chevaux, la charette & la paille, qu'on remena dans saint Leu d'où elle étoit partie, & que l'on mit entre les mains d'un gardien.

Je n'ay pas suivi ce procez, mais je ne doute point que le payzan n'en ait été ruiné. Ce que je veux vous conter, c'est l'avanture que fit maître cet incident, & auparavant il est à pro-

propos de faire la peinture de ceux dont j'ay à parler.

Monsieur Enflerac Procureur est un grand homme de quarante ans, noir & sec, âpre à son intérêt, jaloux; & cependant naturellement paillard & debauché: il est disgracié d'un œil couvert d'une épaisse cataracte, & estropié d'une main, mais l'un ne l'empêche pas de distinguer l'or de l'argent, ni l'autre de le prendre.

Agnés sa femme, âgée de vingt-quatre ans, est une grosse brune, éveillée, le teint blanc, le visage rond, l'œil fin, le nez retrouffé, la bouche apétissante, le ris piquant, le bras dodu, le sein dur, & le cœur tendre.

Le Comissaire la Serre est un gros pifre de quarante-huit ans, pilier de table, & épée de chevet, n'aimant pas moins la bouteille que le cotillon, grand protecteur de celles qui le portent & qui ne le laissent pas toujours traîner, n'aimant pas à faire le mal, sinon pour en tirer le bien, & sachant là-dessus un peu plus que son métier, persuadé de son esprit, parlant beaucoup, & se piquant d'être

au



au dessus de certains scrupules qui font trembler les fêbles.

Dorothee son épouze est une blonde, dont les yeux petillent d'amour, elle avoit la taille fine, haute & drêté, son âge va à deux Louis d'or neufs, elle chante joliment, l'une de ses passions c'est d'être propre; elle done un certain air à ses ajustemens, qui fait que tout luy sied, ce qui vient de la délicatesse de son goût, par la rectitude duquel elle aime mille fois mieux un jeune homme que trente vieillars.

Agnès avoit une grosse réjouie de servante, nommée Thomasse, âgée de trente-huit ans, & qu'une expérience consommée avoit renduë tres-capable de la consideration dont elle l'honoroit, & Dorothee en avoit une grande noire, qui pour être seche & d'un vieux bois, n'en prenoit feu que plus aysément, & s'étoit tellement vouée à sa maîtresse, qu'elle auroit fait pour elle un peu plus que de la fausse monoye. Cete servante venoit bien loin après eux au petit pas d'une bourique.

Enflesac proposa au Comissaire de descendre chez lui pour y relire ensemble

ble son procez verbal, & y ajoûter plus à loisir tout le sel & le poivre qui pouvoient mieux en préparer le saupiquet. La Serre amoureux comme un chat, & qui avoit jeté l'œil sur la Procureuse, l'accepta avec plaisir, dans l'esperance de trouver l'ocasion de verbalizer avec elle; ainsi ils furent tous metre pied à terre à la maison d'Enflesac.

Tandis qu'ils relurent le procez verbal Thomasse mit un couvert, ringa des verres, prepara du fruit & du vin, & Agnés mena promener Dorothee dans son jardin, où se trouvant l'une au gré de l'autre, elles eurent bien-tôt jeté les fondemens d'une bone amitié. & se promirent de se servir du voisinage de leurs maisons de campagne pour être souvent ensemble.

Cete prompte amitié qui naissoit de l'estime reciproque qu'elles concurent avoit aussi ses veuës particulieres d'interêt, Agnés aimoit passionnement le jeune Avocat Polemon, qui en étoit fou, mais la jalouzie du mary déconcertoit si fort toutes les mesures qu'elle prenoit avec Thomasse pour voir tranquillement cet  
Amant,

Amant, qu'elle ne le joignoit qu'avec des peines inconcevables, & d'autre côté Dorothee qui n'avoit pû encore se trouver seule avec le Chevalier Dervieux qui l'adoroit, & à qui elle avoit fait savoir le voyage qu'elle faisoit à Taverni pour quelques jours, s'imagina que la maison de cete nouvelle amie, où elle pouroit venir en secret, favoriseroit quelque entrevuë qu'elle n'ozoit doner chez elle, étant difficile de tromper un Commissaire des plus ruzez.

Elles revinrent pour faire colation & si le Commissaire se prit entierement d'amour pour la femme d'Enflesac, le Procureur ne s'enflama pas moins au feu des beaux yeux de Dorothee; ces passions naissantes prolongerent la colation, & tous deux prenoient trop de plaisir dans ce repas quarré pour le finir si tôt; l'on but, l'on chanta, l'on choqua le verre, & les nouveaux Amans battirent si bien des piez sous la table, & jouèrent si bien de la prunelle, que ces deux femmes s'aperçurent bien-tôt de leurs conquêtes, & en rirent chacune en leur ame.

En se levant de table, Enflesac dit

dit au Comiffaire, voulez-vous fans façon manger de mon gigot qui rotit, nous y joindrons une fricaffée de pigeoneaux avec une falade, c'est tout ce que vous aurez. Dorothee, qui vouloit entretenir Agnes fut la premiere à y tauper, ce qui fit croire à Enflfac qu'il avoit fait quelque progrez sur fon cœur, & Agnes se joignant à son mari pour en prier la Serre, il se flata de la même penfée, en forte que tous deux accepterent d'y fouper.

Le Procureur fit voir à fon hôte toute fa maifon & fon jardin; & cependant les deux femmes qui avoient un même deffein refterent dans la fale pour s'entretenir en liberté.

Je veux, dit Agnes à Dorothee, vous donner une premiere marque d'amitié. Vous avez un mari bien prompt à prendre feu, & bien tré-pignant; j'ay cru vint fois qu'il me briferoit les piez, & qu'il m'affaffineroit d'œillades; est il poffible que vous ne vous en foyez point aperçûe?

Je ne fongeois, dit Dorothee, qu'à me divertir du même manége que faifoit le vôtre à mon égard. Je ne fuis point furprife qu'une femme auffi aimable que vous êtes, caufe un éfet

fi

si soudain sur le cœur de mon Epoux. Mais je suis étonnée que j'aye si promptement embrazé celui de Monsieur Enflésac.

Je sçais ce que je devois vous dire là dessus, reprit Agnés, mais vous me faites plaisir de m'apprendre que vos yeux ont leur revanche des miens, il ne tiendra qu'à vous que nous ne nous divertissions agréablement de leur folie en les jouant l'un & l'autre.

Nous pouvons, repliqua Dorothee, par une mutuelle confiance, nous doner la Comédie de tout ce que nous leur ferons faire, & comme Monsieur de la Serre a la bourse fort serrée à mon égard, & qu'il faut que mon industrie supplée à sa lézine pour soutenir une propreté qui me fait plaisir, que peut-être aussi le vôtre ne vous est pas plus liberal, nous pouvons en les flatant de ce que nous ne leur donerons jamais, tirer d'eux indirectement ce que la voye dréte ne nous doneroit pas.

Vous touchez, dit Agnés, un endroit qui m'est bien sensible, & je vous avouray que jamais homme ne fût plus avare à sa femme que Monsieur

fieur

fieur Enflésac, & que si je n'afamois  
fés Clercs pour m'ajuster des rognures  
de leurs pitances, je n'aurois pas  
de quoy porter un bas de soye, je  
vous livre sa bourse dont les tirans  
sont toujourns liez pour moy à triples  
nœuds, j'ataqueray celle de Mon-  
sieur de la Serre, & vous rendray un  
compte fidèle de tout ce que j'en ti-  
reray.

Nous partagerons, dit l'autre,  
comme sœurs, tout ce que nous ferons  
fortir de la caverne de ces Lions,  
mais, ajouta t'elle, puisque nous pouf-  
sons jusques là nôtre confiance mu-  
tuelle, je croy que je puis vous en  
faire une plus importante.

Un jeune Chevalier des mieux faits  
& des plus spirituels m'adore, il a  
trouvé le moyen de me rendre sen-  
sible aux peines que je luy cause,  
vint Billets tendres nous ont réci-  
proquement instruits d'une si douce  
inclination, mais les yeux de mon  
Comissaire sont tellement ouvers sur  
toutes mes démarches qu'il ne m'a  
pas été possible jusqu'icy de luy do-  
ner un moment d'entretien libre &  
secret. Mais si vous voulez compatir  
à mes peines, je suis persuadée que  
nous

nous trouverons par votre secours ce que mon adresse seule n'a pu encore me procurer.

Vous m'ouvrez avec trop de confiance le fond de vôtre cœur, reprit Agnès, pour vous cacher les secrets du mien. Si vous aymés, si vous êtes aymée, s'il vous est difficile de satisfaire aux empressements de voir l'objet de vos inclinations, je me trouve dans une situation semblable, le jeune Avocat Polemon a mon cœur; vous pouvez conter sur tout ce que mon zele & mon industrie pourront faire pour votre service, come j'espere que vos secours ne me manqueront point dans l'occasion. Polemon fera icy ce soir & logera au Lion d'or, pour essayer s'il pourra me voir par quelque stratagème, & Thomasse ma servante ira le trouver si-tot qu'il sera descendu de cheval, il n'y a que trente pas de ce cabaret à ma maison, voyez ce qui se peut pour votre service.

Ce cabaret est aussi justement l'endroit où le Chevalier que j'aime doit se rendre à huit heures. Je m'imagine une chose qui n'est pas encore bien digerée dans ma tête, c'est . . .  
mais

mais voicy nos maris qui reviennent, je vous en parleray le plutôt que je pouray, nous en savons assez pour un coup, feignons de ne point rebuter leur passion, & j'espere avant qu'il soit deux jours vous rendre contente & moy aussi. Ne précipitons rien, que nos Amans prennent patience, & qu'ils deviennent amis comme nous, donez sur ce plan vos instructions à Thomasse.

La Serre & Enflesac rentrèrent alors dans la salle & en attendant le soupé qui s'avançoit ils firent un jeu de Triomfe, Enflesac & Dorothee contre Agnés & le Comissaire. Que de petits mots nos Amans dirent tout bas à l'oreille de leurs maîtresses sous prétexte de se consulter sur les difficultez du jeu, & qu'ils furent contents l'un & l'autre de la maniere dont leurs sornetes étoient écoutées.

La Lune s'étant levée tandis qu'ils souperent la clarté des rayons qu'elle répandoit les invita d'aller faire un tour dans le jardin avant que de se retirer, le Procureur donant la main à Dorothee le Comissaire rendit le même office à Agnés, & comme intérieurement tous quatre concou-  
roient



roient dans la même intention, ils se séparèrent bientôt les uns des autres, & Enffefac étant entré dans une petite charmelle qui terminoit le jardin, la Serre resta dans le parterre avec celle qu'il vouloit entretenir.

Oh! que je voudrois bien avoir ouï la declaration d'amour qu'Enffefac fit à Dorothee pour en rapporter tous les termes, il la fit en excellent Praticien, & sa belle la reçut d'une maniere à luy faire concevoir de tresgrandes esperances. Pour le Comissaire j'ay sçu que se voyant écarté des deux autres il ferra fortement la main d'Agnes, & après un soupir que le vin dont il avoit bu assés copieusement tourna en espee de rot, je vous prie, Madame, luy dit-il, de vouloir bien recevoir ma plainte du vol domestique que vos beaux yeux ont fait de mon cœur; & d'en referer sur le champ au tribunal de vôtre raison, afin qu'il m'en soit fait une prompte justice.

On ne punit, dit Agnes, que les crimes volontaires, & si mes yeux ont fait ce vol c'est sans y penser, ils ne sont pas capables d'une mauvaise action;

action; Ils ne le font que trop, reprit la Serre, ce sont de maîtres fripons, enfin j'ay perdu mon cœur avec eux, & comme ils ne me le rendront jamais, je prétens que vous me doniez le vôtre en échange.

Vous donez, répondit Agnès, un tour si galant à tout ce que vous dites qu'on ne peut s'en ofenser, mais vous ne songez pas qu'en acufant mes yeux d'un crime, vous cherchez à vous rendre aussi coupable qu'eux. Ah! Madame, dit-il, plutôt au Ciel que je le fusse, je cesserois mes plaintes, & souffrirois avec plaisir la perte de ce qu'ils m'ont volé.

Ils soutinrent long-tems sur le même pié cet entretien, & avant que de se rejoindre aux deux autres, la Procureuse avoit si bien joué son personnage que la Serre fut fou d'amour, & rempli des plus belles esperances du monde, & Dorothee n'ayant pas moins baloté Enflerac tous quatre se réunirent pour se dire adieu; mais la Serre pour prendre sa revanche du régal du Procureur, & bien plus encore pour favoriser sa propre passion, luy fit promettre que le lendemain il viendroit dîner chez luy avec Made-  
moi-

moiselle Enfléfac, & le congé pris le Comissaire & sa femme se retirèrent chez eux.

La grosse Thomasse avoit été cependant au Lion d'or trouver Polemon & Dervieux, & les ayant informéz de la société que sa maîtresse venoit de lier avec Dorothee, de la confiance mutuelle qu'elles s'étoient faite de leurs amours, & du succez qu'elles atendoient du secours reciproque qu'elles s'étoient promis, elle leur dona des esperances plus solides que celles que les deux maris avoient conçûs. Mais elle leur dit qu'il falloit qu'ils prissent patience pour cete premiere nuit, & qu'on avoit besoin au moins du lendemain tout entier pour disposer quelque machine qui pût les porter au comble du bonheur qu'ils atendoient.

Ils embrassèrent Thomasse, la firent boire avec eux, la régalerent l'un d'une bague, & l'autre de quelques Louis, & la chargèrent chacun d'un Billet qu'elle raporta, & qu'elle dona aux deux Dames dans le moment qu'elles s'embrassoient pour se separer. Voicy ce que contenoit celuy qu'Agnés lut aussitôt qu'elle le put.

D

BIL-

## BILLET.

Que votre impatience vous feroit souffrir, aymable Agnès, si vous aymiez avec autant de violence que vous êtes aymée. Les momens sont bien longs lorsque l'on croit toucher à la felicité & qu'on la voit diférée, je vais passer une nuit bien ennuyeuse, me voyant si près de vous & dans l'impossibilité de vous joindre. Travaillons donc à rompre ces obstacles le plus-tôt qu'il nous sera possible, & croyez qu'en rendant un Amant le plus content des hommes vous l'éprouverés le plus fidèle.

Celuy que Dervieux avoit écrit & que Dorothee ouvrit aussitôt qu'elle fut chez elle, étoit conçu dans ces termes.

## BILLET.

Que la victoire me sera douce, belle Dorothee, mais que les peines qui m'y conduisent sont chagrinantes! Taverni sera-t'il le champ de mon triomfe? J'ay obéi à vos ordres, je suis icy, & il n'y a rien que mon amour & ma ré-

*résolution n'entreprennent pour vous doner des marques de mon zèle & de ma soumission; seriez-vous assez cruelle pour passer la nuit sans penser à celui qui ne la va consumer qu'en soupirs, & puis-je esperer que du moins vous réfléchirez à tout ce que je souffriray seul tandis que vous serez entre les bras d'un autre. Cete pensée me tue, & elle m'empêche de vous en dire davantage.*

Le Procureur & le Comissaire dormirent peu, & flatez du progres que chacun croioit avoir fait sur le cœur qu'il avoit attaqué, ils rouloient dans leur esprit les moyens de pouvoir arriver à l'acomplissement de leur bonne fortune, & ne doutoient point de se voir heureux, aussi-tôt que l'occasion s'en pouroit presenter.

Ce qui les confirmoit le plus dans cete opinion, c'est que Dorothee en faisant à Enffesac un portrait des bones qualitez de son mari, luy avoit glissé que la seule chose dont elle pouvoit se plaindre & qui la chagrinait assez souvent c'est qu'il étoit extrêmement dur à luy doner les choses dont elle avoit besoin pour son orne-

ment, de sorte, ajoûta-t'elle, qu'il faut que souvent j'emprunte dans la bourse de mes amies, & qu'actuellement je dois plus de cinquante Louis à mes Marchans; mais ils ne me presentent pas. Agnés en avoit dit autant au Commissaire, & sur ces ouvertures qui sembloient leur montrer la route qu'ils devoient tenir, ils se résolurent tous deux de leur offrir dez le lendemain leur bourse & de la tenir pour cet éfet bien garnie.

Enflesac qui vouloit faire travailler à sa maison avoit apporté de l'argent, & le Comissaire outre ce qu'il avoit, pouvoit disposer du cofre d'un gros & riche Fermier son voisin & son compere: Ainsi tous deux assurez du véritable nerf de la Guerre ils se résolurent de marcher en Conquerans, & de planter l'échelle aux murailles de la place sans s'amuser à ouvrir de loin les tranchées.

Monsieur de la Serre fit préparer un dîné fort propre, Enflesac & Agnés se rendirent chez luy un peu devant midi, & tandis que les maris parlèrent de quelques affaires les deux femmes se rendirent un compte exact de ce qui s'étoit passé la veille. & des disposi-

positions où elles avoient laissé leurs dupes, Dorothée instruisit Agnès de l'idée qui luy étoit venuë pour accomplir leurs desirs, & elles convinrent de tout ce qu'elles diroient de part & d'autre pour conduire ces deux Amans au piège qu'elles leur préparoient.

Le dîné étant servi l'on se mit à table, & à l'issuë au lieu d'aller dans son jardin le Comissaire leur proposa la promenade dans celuy qu'un gros Financier avoit rendu magnifique à cent pas de chez luy, & tous l'ayant imaginé plus propre à leurs desseins ils y furent tous quatre.

Les différentes beautéz de ce petit paradis terrestre leur fournirent bien-tôt l'ocasion de prendre des routes différentes, & le Procureur ayant mené Dorothée dans une alée de marronniers d'inde qui bordoit un reservoir, tandis que sa femme avec la Serre prenoient la route de l'Orangerie, après qu'Enflesac eut regardé tendrement de son bon œil celle qu'il tenoit, mes paroles, luy dit-il, vous expliquerent hier mon amour, mais comme les longues procédures sont inutiles à une partie souffrante, & les

delais désolans, j'ay cru que sans s'amuser à des dires qui n'aboutissent à rien, il étoit mieux d'en venir d'abord au fait, & de vous apuyer mes conclusions de la meilleure & de la plus solide de toutes les raisons. Votre mari vous refuse de quoy fournir à vos ajustemens agréés que j'y supplée, & pour vous montrer que je ne suis point homme à faire des offres labiales, en voicy de réelles & à découvert, & qui peuvent par des preuves éfectives vous justifier le bon droit de ma demande. Et en disant ces mots il ouvrit sa bourse & conta vint-cinq double Louis d'or qu'il remit dedans.

Dorothée qui vit réussir ce qu'elle avoit projeté beaucoup plutôt qu'elle ne l'avoit esperé, ne voulut pas perdre un moment si favorable, & baissant les yeux avec une modestie affectée, & une pudeur de comande qui répandit un nouveau vermillon sur son visage. Ne croyez pas, luy dit-elle, Monsieur, que je sois femme à faire un faux pas par interest, je vous avouray que du moment que je vous vis hier, vous me parûtes un si honête homme, d'un mérite si distingué



gué, d'un esprit si ayzé, d'une bonté si comode, & disant les choses avec tant d'agrément que je ne pus m'empêcher de sentir pour vous ce que je n'ay jamais senti pour qui que ce soit au monde. Si je vous avouë donc ma féiblesse, ne l'attribuez qu'à l'impresion de vôtre mérite, non pas à l'attrait des secours que vous m'ofrés. Si je les accepte c'est parce qu'on aime mieux dans ses besoins emprunter d'une persone qu'on estime que d'un indiférent, ainsi je ne refuse point le prêt que vous voulez bien me faire de ces cinquante Louis, & je m'en acquiteray plutôt que vous ne pensés.

Ah ! Madame, dit Enflésac, les voilà, récevéz les, & ne parlez de vous en aquiter qu'en répondant à l'amour que j'ay pour vous, je vous en passeray quitance au bas de l'entérinement de ma requête, & en disant ces mots il mit sa bourse dans la main de Dorothée qui la prit, & qui luy dit.

Vous êtes trop généreux pour trouver un cœur ingrat. Je veux répondre à ces marques éfectives de vôtre amour par tout ce que vous pouvés

désirer. Mais il y a des momens précieux qui fournissent des occasions qu'il faut ménager & ne pas perdre, Monsieur de la Serre est obligé d'aler ce soir à deux lieuës d'ici pour une affaire importante, & ne reviendra que demain matin, si vous voulés ce soir vous rendre par la petite porte de mon jardin que je laisserai ouverte, venèz à dix heures précises, vous trouverez une échelle au coin du corps de logis, vous la monteréz & entrerez dans ma chambre, mais il faudra bien prendre garde de parler fort bas & ne point faire de bruit, parce que j'ay une servante maligne qui couche auprès dans une garderobe qui n'est séparée que d'une petite cloison, ne manquéz pas l'heure que je vous dis, & devant la pointe du jour vous vous en retourneréz.

L'entretien d'Agnés avec la Serre fut presque semblable, & conduit à une même fin, elle reçut de luy quarante Louis avec promesse d'y en ajouter d'autres, & après lui avoir dit que son mari aloit coucher à Montmoranci pour n'être de retour que le Lendemain elle lui dona rendés-vous pour monter à sa chambre par un petit  
esca-

escalier qui donoit dans le jardin, lui promit que tout seroit ouvert, & lui imposa les mêmes précautions du silence pour les mêmes raisons de sa servante & de ses enfans. La Serre promit de ne pas manquer, & tout le manége étant accompli ils se rejoignirent les plus contents du monde.

Cependant Dervieux & Polémon qui ne vouloient point rompre leurs mesures par impatience mais qui étoient bien ayés de se doner le plaisir de voir leurs maîtresses, les avoient épiées, & les ayant veuës entrer dans la maison du Partisan, ils jugèrent qu'ils pouvoient prendre l'occasion non de les entretenir du moins de se montrer, & de leur doner par là des marques de leur attache.

Ils furent chez un Conseiller dont un Laquais avoit servi Dervieux, & ayant là changé de perruques & pris chacun un Justaucorps des livrées de ce Magistrat, avec le reste de l'équipage propre à passer pour ce que marquoit l'habit, ils entrèrent dans le Jardin au moment que les deux maris & les deux femmes se rejoignoient dans l'une des principales allées.

Nos deux Amans badinant & folâ-

trant comme des laquais gagnèrent l'endroit où ils les virent, & passant auprès d'eux ils furent pris & regardés indifféremment par les deux maris pour ce qu'ils paroïssent, mais Agnés & Dorothee les reconurent bien tôt, & brûlèrent d'impatience de leur apprendre la situation de leurs affaires, le rendez-vous qu'elles venoient de conclure, & de les instruire de ce qu'ils devoient faire pour leur mutuelle satisfaction : mais la difficulté estoit d'écarter les deux maris pour pouvoir les joindre & leur parler.

Dorothee plus fine qu'Agnés après avoir un peu rêvé, dit tout bas à Enflesac, il y a un Patissier dans le Bourg, j'y ay veu ce matin d'un certain gâteau apétissant, je me ferois un plaisir sensible d'en manger, a'ez nous en querir sans le dire à mon mari. Enflesac porté sur les ailes de son amour partit en même temps pour en aler chercher & dez qu'il fut à vint pas, elle dit à son mary. Mon cœur, voilà Monsieur Enflesac qui s'en va nous querir des gâteaux, va-t'en au logis, fais nous apporter une bouteille de ce vin du diné, des verres & de l'eau & quel-

quelques Pavies. Car le moyen de manger du gâteau sans boire.

Vous me ferez plaisir, ajoûta la Procureuse, qui comprit bien la pensée de son amie, & je n'ozois en demander; Le Comissaire partit aussitôt pour aler chez luy exécuter cet ordre, & en même-tems les deux femmes libres de leurs importuns tournèrent tête, & furent joindre Dervieux & Polémon qui s'étoient détournés dans un petit bois sombre & fort propre à cacher un larcin.

Quel plaisir pour ces quatre Amans, quels ris éclatans en s'abordant sur la reflexion du boucon qu'elles venoient de faire avaler à leurs dupes, quels doux regards, quels tendres embrassemens. Mais Dorothee qui n'aymoit pas que le tems se perdît en bagatelles inutiles, après une prompte expédition de ce qu'ils avoient de plus pressant à se communiquer, leur expliqua en peu de mots la folie que ces deux hommes s'étoient mise en tête, la maniere dont elles les jouoient, l'argent qu'elles en venoient de tirer, & qu'elles se rendirent l'une à l'autre, les rendés-vous

qu'elles avoient doné dans l'intention de favoriser le succez d'une entreveüe qui leur seroit plus agréable, & enfin elle leur fit le plan de tout ce qu'ils devoient eux-mêmes exécuter le soir pour cueillir la moisson que les autres se préparoient de faire, & pour se rendre précisément aux heures & aux endroits qu'elles leur marquèrent.

Céte instruction donée, l'Avocat qui avoit une petite affaire à communiquer à la Procureuse tourna avec elle à dréte pour se rendre dans un petit réduit qu'ils jugèrent fort comode pour ces sortes de consultations, & Dervieux pour leur donner une liberté dont il avoit besoin luy même tourna sur la gauche; ils ne furent pas long-tems ensemble ni de part ni d'autre, parce qu'ils aperçurent que la Serré rentroit dans le Jardin avec un valet chargé d'un panier rempli de tout ce qui étoit nécessaire pour la colation; les Amans se quittèrent, les femmes se rejoignirent, & elles rentrèrent dans la même alée où le Commissaire en partant les avoit laissées. Enflésac entra presqu'en même temps avec  
tou.

toute la boutique du Patissier, ils furent tous quatre s'asseoir sur le gazon au bord du Canal & firent une colation bien différente de celle à laquelle elles songeoient lors qu'elles l'avoient demandée.

Aussi-tôt qu'ils eurent achevé de manger, ils sortirent tous quatre du Jardin chacun ayant ses raisons particulieres pour la rétraite, & s'étant embrassez ils se séparèrent en promettant de se revoir le lendemain.

Enflesac & le Comissaire ne furent pas plutôt rentrez chez eux qu'ils songerent à se disposer à leur expedition, la Serre dit à sa femme qu'il étoit obligé de partir pour une affaire importante & qui ne pouvoit en aucune maniere se diférer. Dorothée qui savoit beaucoup mieux que luy, de quelle maniere & avec qui il devoit passer la nuit, témoigna beaucoup de surprise d'une si prompte résolution, elle feignit de vouloir l'empêcher de partir, elle l'acabla de caresses & d'embrassemens, soupira, pleura, & luy dit tout ce qu'elle put pour l'obliger de remettre la partie au lendemain matin & qu'il partiroit à la pointe du jour.

Où

Où prétens-tu, luy disoit-elle, aller si tard, tu viens icy avec ta petite femme pour te divertir sept ou huit jours & dez le lendemain tu la laisses seule, quelle affaire si pressante peut t'engager à me doner ce chagrin, la nuit va se fermer, les chemins sont remplis de voleurs, je vais être dans les plus cruéles apprehensions du monde, mon cher cœur n'y vas point, je t'en prie.

Il y va, répondit la Serre, de la vie d'un de mes amis, & demain il ne seroit plus tems, j'arriveray avant la nuit, & en une demie heure mon cheval m'y portera, prens patience pour une nuit & conte que demain à ton levé je seray de retour, à ces mots il luy dona deux baizers, fit feller son cheval, monta dessus & après être sorti du village & avoir tourné par les derrieres il vint à l'autre bout se renfermer dans un petit Cabaret borgne, où il mit son cheval & se mit dans une chambre pour y attendre l'heure du rendez-vous.

Enflesac joüa chez luy la même scène, & sous prétexte d'une affaire dont il devoit luy revenir une somme considerable il dit à Agnés qu'il  
fa.



faloit absolument qu'il fut coucher à demie lieuë de Taverni dans une maison de campagne d'un de ses amis qui l'atendoit; & que le tems & les chemins étant fort beaux il s'y en aloit tout doucement à pié.

Agnés n'en fit pas moins que Dorothee, elle fit ses efors pour le retenir, sachant bien qu'elle n'en viendroit pas à bout, & après luy avoir promis qu'elle le reverroit sans y manquer avant qu'il fût huit heures du matin il partit de son pié mortel, traversa le village, & se mit dans un méchant trou de Cabaret, pour y rester jusqu'à l'heure qu'il devoit se rendre chez Dorothee.

Etant ainsi tous deux partis, la Procureuse apella Thomasse, & Dorothee sa grande servante Michelle, & leur ayant fait une entiere confiance de ce qu'elles avoient resolu, & qui ne pouvoit pas s'executer sans qu'elles se missent de la partie, elles les regalerent chacune d'une couple de Louis, avec promesse d'un bon habit; & bien loin de les trouver opposées à l'execucion de ce qui leur fut proposé, elles se firent au contraire une gloire & un plaisir sensible d'en-  
trer

trer dans ce concert pour rendre ce service à leurs Maîtresses, & jouër si agréablement leurs Maîtres; & bien instruites de tout ce qu'il étoit nécessaire qu'elles sçussent, elles promirent de s'aquiter si bien de la commission qu'on leur donoit que leurs maris en sortiroient contents. Thomas se fut ensuite au Lion d'or avertir Dervieux & Polemon que les deux maris étoient decampez, & qu'ils pouvoient en toute assurance se rendre l'un chez Agnés, & l'autre chez Dorothee; elle revint ensuite faire sentinelle à la porte, & introduisit en secret Polemon dans une chambre où un bon soupé l'atendoit avec Agnés, tandis que Michelle de son côté fit entrer Dervieux dans une chambre où il trouva Dorothee, avec laquelle il soupa parfaitement bien, choquant tête à tête le verre à la santé du Comissaire qui attendoit au Cabaret l'heure du rendez-vous.

Après que les deux jeunes Amans eurent agréablement soupé & bien ri avec leurs Maîtresses du change qu'elles donoient à leurs maris; l'heure du rendez-vous s'aprocha, ils jugerent alors à propos que qui que ce soit

soit ne vint troubler le repos qu'ils vouloient prendre, ils s'enferment, Agnès & Dorothee se couchent; mais comme personne n'entra dans leurs chambres, qui que ce soit n'a pu me dire si Polemon & Dervieux furent assez simples pour passer la nuit dans des fauteüils, ou s'ils se placèrent plus comodément.

Mais ce que l'on sçait avec certitude, c'est que les deux servantes ayant ouvert les portes, & disposé toutes choses pour introduire Enflfac & la Serre de la maniere dont on étoit convenu, elles éteignirent soigneusement toutes les lumieres, se couchent dans les lits de leurs Maîtresses; & se resolurent d'y garder un grand silence.

Le Comissaire & le Procureur ne manquerent point d'arriver au moment précis que les Dames leur avoient marqué, & tous deux étant entrez heureusement & sans bruit chacun de leur côté dans les chambres où ils étoient atendus, après avoir réfermé les portes sur eux, chacun prit la place qu'il avoit cherement achetée à beaux Louis comptant, & Thomasse & Michelle jouèrent si adrétement leur personage, que ni  
l'un

l'un ni l'autre ne s'aperçut du trôc, & qu'ils se trouverent fort satisfaits de leurs Maîtresses. Tant il est vray que la seule imagination determine le prix des choses.

Il y auroit eu de l'imprudence de laisser sortir ces deux Epoux les premiers, puis qu'ils auroient pu rentrer chez eux & y surprendre les jeunes Amans. Ainsi Agnés & Dorothee renvoyerent Polemon & Der-vieux un quart d'heure auparavant que la pointe du jour parût, & au signal qu'elles en donerent à leurs servantes, ces Soubrétes les congedierent.

Jamais deux hommes ne témoignent être plus contents, ils se rabilèrent dans les tenebres; & comme Thomasse & Michelle avoient eu la malice de se munir de justaucorps de païsans de leur taille & de se relever la nuit & les substituer à la place de ceux qu'ils avoient quitéz, ils prirent encore ce nouveau change sans s'en apercevoir, Enflésac descendit par son échelle, la Serre par son petit escalier, & chacun traversant le jardin, ils gagnerent les petites por-

portes qui leur en avoient doné l'entrée.

Tout Amant, quoique plus heureux que son Rival, ne laisse pas que de le hair, Dervieux n'étoit point connu du Procureur, ni Polemon du Comissaire, & ne se contentants pas du tour qu'on leur avoit jöüé, ils s'étoient doné le mot pour les attendre de part & d'autre aux portes, par lesquelles ils devoient sortir: Ainsi dans le moment qu'ils crurent se retirer tranquillement dans leurs reduits pour y attendre le jour, ces deux jeunes Amans leur firent tomber sur le corps une violente gresle de coups de bâton, en criant après eux de toute leur force au voleur.

Le Comissaire qui fut le premier sur qui tomba cete fâcheuse influence, ne se sentant pas en état de se défendre sans armes contre l'Avocat armé d'une vigoureuse cane à la main, & d'une épée à son côté, prit le parti de la fuite, mais la pezanteur de son corps le rendant moins alerte que celui qu'il avoit à ses trouffes, il fut conduit jusqu'à la porte de son pe-

petit cabaret, avec la même cérémonie.

La destinée d'Enflesac fut un peu plus fâcheuse, surpris & étourdi des premiers coups dont le regala Dervieux, il se laissa tomber, & la tempête continuant sur ses épaules, il se mit à crier si épouvantablement au meurtre, tandis que l'autre crioit au voleur que tout ce qui étoit sur pié dans le voisinage y courut. Le Cavalier content de la correction qu'il avoit faite à son Rival, voyant arriver de toutes parts des paisans, laissa le Procureur étendu par terre, & moulu de coups, & se retira, disant que c'étoit un voleur, le jour començoit à pointer, les payfans se faisirent de luy, il crioit qu'il étoit un Bourgeois, mais le justaucorps dont il étoit déguisé, & son visage inconnu, fortifierent l'idée du vol, en sorte que ces brutaux le traînerent malgré luy chez le Maire, qu'on venoit d'avertir, & chez qui le Procureur Fiscal se rendit.

Ce Juge lui demanda qui il étoit, d'où il venoit, & pourquoy il s'étoit déguisé, & comme Enflesac fort surpris luy-même de se voir avec un

autre

autre habit que le sien , répondoit mal , on le fit conduire en prison , mais une heure après il en sortit.

Les deux femmes cependant se renvoyerent les justaucorps de leurs maris , qu'elles mirent en veuë dans leurs chambres , où s'étant recouchées dans leurs lits elles atendirent tranquillement le retour de ces aventuriers.

Les ris éclatans dont l'aventure de ces Robins fut aplaudie fit assez connoître la satisfaction qu'eut la Compagnie de ce récit, on auroit bien souhaité que Néarque l'eût continué pour nous apprendre les incidens qui l'avoient suivie ; mais il falut pour le coup se contenter.

L'on raisonna ensuite sur l'aveuglement de la plupart des hommes qui perdent souvent ce qu'ils ont par l'imprudence de vouloir posséder ce qui ne leur appartient pas. Enflésac crut prendre aux cheveux l'ocasion d'encoucouviler le Comissaire & par là fournit à l'Amant de sa propre femme une heureuse ocasion de l'encoucouviler luy-même , & le Comissaire de son côté livra sa Dorothée au  
Che-

Chevalier par la demangeaison qu'il eut de profiter de l'absence du Procureur, & si l'un & l'autre étoit resté tranquille dans son petit ménage, ils auroient évité du moins pour le coup cete fatale disgrâce dont ils se rendirent si dignes par leurs propres desirs.

Nous raisonnions sur cete matière & l'on travailloit déjà à mitoner la soupe lors qu'on nous vint dire que Dircé voisine de nôtre Hôte venoit le voir avec une de ses amies, c'étoit sur un demêlé dont il s'étoit fait l'arbitre, parce qu'il dépendoit d'un coup de jeu, il nous quita pour les aler joindre & les conduire dans son petit Hermitage afin qu'elles ne troublassent point nos plaisirs.

Dircé étoit une femme usée & qui étoit devenuë vieille dix ans plutôt qu'elle ne le devoit être, elle avoit été assés belle, mais l'arrogance dont elle traitoit ses Amans & le mépris qu'elle en faisoit aussi-tôt qu'ils s'étoient humiliés devant elle faisoient qu'on plaignoit peu les ruines de sa jeunesse & de sa beauté.

Elle essayoit cependant d'en soutenir les restes par une superbe magni-



gnificence d'habits, & par les prodigues profusions de tout ce qui peut donner à un visage les couleurs qu'il n'a point; Néarque qui la conoît de longue main n'oublia rien pour nous la peindre au mieux, & enfin pour lui doner le dernier coup de pinceau, je crois, ajouta-t'il, que je ne puis vous mieux faire concevoir l'idée de cete femme qu'en vous montrant les vers qu'un homme qu'elle avoit autrefois beaucoup méprisé luy envoya, & en même tems ayant tiré de sa poche un papier qu'il me dona, je l'ouvris & vis que c'étoit une traduction de l'une des Odes d'Horace qu'on luy avoit apliquée, & que voicy.

**D**ircé, mes vœux sont exaucez,  
Te voila vieille enfin, tes beaux jours  
sont passez,

Mais tu te crois encore aimable  
Pour belle ozes - tu te montrer?  
Ozes - tu rire, folatrer,  
Et d'un air éfronté choquer le verre à  
table.



Quand le vin échaufe tes sens,  
Tu

Tu tâches d'exciter par d'impudiques  
chants

L'amour qui fuit ta voix trem-  
blante,

Il te fuit, & court chez Philis.

Reposer sur son teint de lys,

Et seconder les airs dont elle nous en-  
chante.



Quand les chênes ne sont plus verds,  
Le zephire passe outre, & volant au  
travers,

Rit de leur tête dépouillée.

Ainsi l'Amour avec mépris

Fuit en voyant tes cheveux gris,

Ta ride qui l'éfraye, & ta dent en-  
rouillée.



L'or & la pourpre des habits,  
L'éclat des diamans & le feu des ru-  
bis

Ne te rendent point ta jeunesse.

Et ce que l'âge a devoré,

Ne sçauroit être réparé,

Par les vains ornemens qui fardent ta  
vieillesse.



Que sont devenus tes attraits,

Ces

XX. Promenade. 97

Ces heureuses couleurs, ces yeux vifs,  
ce teint fraiz,  
Ce pié fin qui m'enlevoit l'ame.  
Que te reste-t'il des beautez  
Dont mes sens étoient enchantez,  
Et qui ne respiroient qu'une amoureuse  
flame.



Iris qui me tint sous sa loy,  
Iris à peine étoit plus charmante que  
toy,  
Ta beauté balançoit la sienne,  
Mais ce bouton fut tôt cueilli,  
Elle est morte, & n'a point  
vieilli,  
Et par là sa disgrâce est moindre que  
la tienne.



Vieille Corneille que le sort  
Reserve à des chagrins plus tristes que  
la mort,  
Aprens ce que tu dois attendre,  
Tu vis, afin qu'en tes vieux ans  
Mille chauds & jeunes Amans  
Se raillent d'un flambeau qu'on voit  
reduit en cendre.

Les Dames trouverent la peinture  
un peu trop forte, quoy qu'elle ne  
E. fût

fût peut-être point chargée; mais dans le moment que j'achevois de lire cete petite piece, nôtre hôte rentra d'un côté & la soupe de l'autre, on couvrit la table, & nous dinâmes.

*FIN de la vintième Promenade.*



**SUITE**



SUITE DE LA CARTE  
DE L'ISLE DE MARIAGE.

TROISIEME PARTIE.

**L'**On ne peut pas dîner avec plus de plaisir ; nous mêmes tous les Dieux de la partie du repas , Venus & l'Amour brilloient dans les yeux des Dames , Momus nous prêta la Satire fine & plaisante, Bacchus fut la source de nôtre joye & d'une agreable liberté, & Pomone prit le soin d'un fruit delicieux qui finit le festin. Et quoy qu'il ne fût pas d'une magnificence qui part d'une fole profusion, nous y fûmes regalés avec autant de delicatesse que d'abondance & de propreté.

Le Soleil qui rendoit le jour clair, brillant & doux, fit resoudre les Da-

mes à passer dans le jardin, nous descendîmes dans le parterre, & nous nous promenâmes quelque tems le long du petit Bois.

Néarque fort agile & jeune, aiant fait un saut assez beau, excita les autres à tenter de l'égalier: Mais cet exercice n'aiant duré qu'autant que les Dames qui en furent les Juges l'agrément, il nous fournit l'occasion de parler des jeux qui servoient de divertissement aux Romains, la Course à pié, la Lute, le Saut & le Palet, furent les premieres matieres que nous épuîsâmes; & passant de là aux spectacles des Courses des Chariots, à ceux des Gladiateurs, des Combats des bêtes, des Chasses & des Naumachies, tous ces diférens divertissemens exercerent nôtre curiosité, & passerent tour à tour en revue sur nôtre Scène.

Nous comparâmes ensuite la bassesse des spectacles qui nous amusent aujourd'huy, avec la grandeur & la magnificence de ceux qui faisoient l'occupation des Romains, nous rapelâmes à nôtre idee ces Théatres pompeux dont la structure superbe épuîsoit les richesses des Royaumes entiers pour assembler les Maîtres du monde  
à la

à la représentation d'une simple Comedie: Ces Amphitheatres dont les quatorze degrez contenoient des nombres innombrables d'hommes, ces vastes Cirques où tout Rome pouvoit être attentive à une Course de Chariots, ces ombres de mers artificielles creuzées de la main des mortels, sur lesquelles on imitoit les Batailles navales, & oposant ensuite à ces magnifiques Jeux un miserable Oizon attaché au bout d'une perche qui amuze tout un Paris, juché pour de l'argent sur des échafauts de planches, & exposez aux intemperies de l'air, pour ne voir qu'une bagatelle, nous avoüames qu'il y a une si prodigieuse différence de nos plaisirs, & par consequent de nôtre goût, au goût & aux plaisirs des Romains, qu'un homme de bon sens ne peut y penser sans rougir de honte.

Pour nous vanger de cete difference, reprit Néarque, je vous aprens que l'Été prochain Paris veut faire voir qu'il ne cede point en magnificence à l'ancienne Rome, & qu'il peut doner des Jeux aussi pompeux qu'elle les donoit.

Ce qu'il dit excita nôtre curiosité, je pris la parole, & lui dis, je voudrois

bien qu'il se pût trouver un genie assez étendu & assez hardi pour entreprendre quelque divertissement public qui pût répondre à la puissance de l'Empire des François, à la gloire de la plus belle Ville du monde, & à la grandeur de son Monarque.

Ce que vous desirez est trouvé, un homme a fait cete entreprise, & sur cela il nous expliqua ce qu'un de ses amis se flatoit d'exécuter pour l'établissement des *Jeux Seculaires* de la France, dans cete année qui acomplit le Siécle, & qui va être suivie de l'ouverture du nouveau, à l'imitation des Romains, qui faisoient leurs Jeux les plus solempnels dans la fin de chaque Siécle, de la fondation de leur Ville.

Si son projet, ajoûta-t'il, s'exécute, je ne doute point que vous ne demeuriez d'accord que la France peut tout à la fois égaler la magnificence Romaine, & surpasser son bon goût & sa delicateffe, puisque l'on y verra tout ce que l'on peut rassembler d'agrémens, & que les quatre Elemens s'uniront pour contribuer à une Fête si pompeuse, sous l'agrément d'un Monarque, qui après avoir sacrifié ses propres interêts au repos de l'Univers,



vers, fait de la félicité de ses peuples le principal objet de ses soins.

La Seine sera le Théâtre de ces Jeux superbes, & l'Amphithéâtre naturel que composent deux des principaux Ponts & les Quaiz qui la bordent entre-deux, fourniront à la multitude innombrable du peuple de Paris une extrême facilité de prendre part à des plaisirs aussi superbes qu'ils feront innocens.

Vous êtes, luy dis-je, la première trompette qui m'annonce ces plaisirs futurs, & il me semble qu'on ne peut trop tôt annoncer ce qui doit être si extraordinaire. Néarque acheva de nous expliquer le plan de cette Fête, qui pendant plusieurs jours séparés les uns des autres, fournira différens spectacles; & toute la Compagnie parut non seulement très-satisfaite de ce projet, mais impatiente d'en voir l'exécution.

Nous entrâmes ensuite dans une allée couverte en berceau; & après que l'une de nos Dames eût chanté fort agréablement, notre hôte me regarda, & me fit signe de prier Néarque de nous conter quelque nouvelle Avan-

ture qui pût divertir la Compagnie tandis qu'elle se reposoit.

C'étoit luy faire plaisir à luy-même; & il nous dit qu'il vouloit nous conter ce qui venoit d'ariver en Bourgogne à un de ses amis qui étoit alé pour y passer les Vacances. Que cete Avanture veritable luy avoit paru si plaisante, qu'il étoit persuadé que nous la racontant ingénûment, & de la maniere dont elle se passa, elle nous divertiroit sans y ajoûter aucune fiction étrangere pour l'orner: & aussitôt sans heziter, voicy ce qu'il nous dit.

L A



LA  
**MARMITE**  
 A GILLOT.

XXI. *Promenade.*

**P** Amphile jeune homme de vingt-six ans, bien fait, d'esprit, & d'une naissance considerable; mais à qui la mauvaïse conduite de son pere n'avoit laissé qu'un bien fort médiocre, étoit allé en Bourgogne voir dans une Terre à trois ou quatre lieuës de Dijon, une Tante dont il esperoit quelque ressource à sa fortune.

Tandis qu'il fut chez elle, sa principale

cipale occupation fut la chasse ; son cœur encore libre luy laissoit autant d'inclination pour ce divertissement, qu'il avoit d'adresse à tirer. Et un jour s'étant avec son Laquais écarté beaucoup plus qu'à son ordinaire, en suivant de remises en remises des Perdreaux, il se trouva à plus de deux lieues du Chateau de sa Tante, aux bors d'un Bois réduit en forme de Garane, & qui n'étoit pas fort éloigné d'une espece de Chateau qui paroïssoit fort mal entretenu.

La crainte de choquer le Maître de cete Terre qu'il ne conoïssoit point, & de faire une querelle à sa tante, fit qu'il resolut d'en sortir dez qu'il y fut entré. Mais dans le moment qu'il retournoit sur ses pas, il entendit la voix de quelques personnes qui parloient, & la curiosité de savoir le nom du Chateau, le fit avancer du côté qu'il les entendoit. Il n'eut pas fait trente pas dans les broussailles, que de derriere un buisson qui le couvroit, il vit deux femmes assises au pied d'un chesne : mais l'épaisseur du buisson, & la situation dans laquelle elles étoient, l'empêchoit de bien distinguer leurs visages ;

il

il reconnut seulement que l'une étoit une jeune fille assez propre, & l'autre une femme plus âgée, & vêtue en fille de chambre, dont les gages sont médiocres.

Mais, disoit la plus vieille à la plus jeune, si vous avez tant d'horreur pour ce mariage, que n'êtes-vous assez résolüe pour dire à vôtre père que vous ne le voulez pas; & faut-il par une lâche complaisance vous rendre malheureuse le reste de vôtre vie?

Ce début fit redoubler l'attention de Pamphile, qui s'étoit arrêté pour les écouter; il se plaça de maniere qu'il put ouïr plus facilement leur entretien, & n'être point aperçu. Vous n'avez pas vingt ans, continua celle qui avoit comencé à parler, vous êtes belle & bien faite, quelle nécessité de vous précipiter! Il est vray que les affaires de vôtre père sont par son peu de conduite dans un état fort delabré, & quoy qu'au fond il ait plus de bien qu'il ne doit, tout est saisi, le decret de sa Terre se poursuit avec chaleur, & il n'en jouït que sous l'ombre d'un bail judiciaire; mais un homme d'esprit plus entendu

& moins obstiné que luy pouroit encore y métre ordre : ainsi je ne vous voy point réduite à sacrifier vòtre repos aux idées d'un père, qui n'ayant jamais pû prendre un bon parti pour luy-même, aura peine d'en choisir un bon pour vous, lorsque vous vous en rapporterez à son seul jugement.

Mais, ma chère Perrichon, répondit l'autre, comment veux-tu que je fasse? J'avouë & je te dis ingenuement, que je n'ay pas seulement de la repugnance, mais de l'horreur d'épouzer le jeune Gillot. Je sçais qu'il est honteux à une fille de ma naissance de s'abaisser à être la femme du fils d'un homme qui fut autrefois le Fermier de mon père, & qui menoit luy-même la charuë; les réflexions que je fais sur cete honte, redoublent tous les jours mon aversion : cependant je ne sçais que répondre à mon père, lors qu'il me dit que ce Payzan, qui a quatre vints ans, & qui n'a que ce fils, luy a fait voir qu'il avoit cent mil livres de bien net, qu'il en donera la moitié en deniers comptans à son fi's, & qu'avec cet argent ou éteindra toutes les détes

tes

tes de la maison ; il est charmé de l'apât de cet avantage présent , qui coupera la racine aux fautes qui achèvent de nous abîmer , & qui le mètront dans peu dehors de son Château ; il trouve dans le sacrifice de sa fille le rétablissement de son désordre , il y trouve du repos pour le reste de ses jours : & pour l'obtenir il n'employe pas seulement l'autorité qu'il a sur moy , mais des prières si vives & des larmes si tendres , que toute mon aversion ne me laisse pas la force d'y résister.

Belle Henriète , reprit Perrichon , qu'un moment de faiblesse qui laissera échapper votre consentement , vous coûtera un jour de pleurs & de repentirs ? Si votre mère vivoit , du cœur dont je la connoissois , elle n'auroit jamais consenti un mariage si disproportionné , encore si quelque mérite servoit de contrepoids à la honte de sa naissance , je vous excuserois. Je sçay bien que quoy que d'un méchant air il a le corps fait comme un autre , mais un surtout de mauvaise éducation a poussé la stupidité de son esprit à un ridicule qui vous fera souvent rougir , & les airs qu'il se veut  
do-

doner dans les habits Bourgeois dont il se masque, ne servent qu'à augmenter ce ridicule.

Mais, reprit Henriëte, dequoy me serviroit d'attendre? Peut-il me naître aucune occasion d'un autre parti, puisque dans la résolution que mon pere a prise, il me tient enfermée dans ce désert avec tant de rigueur, qu'il ne permet pas que qui que ce soit m'y voye. Je suis cachée aux yeux de Dijon, & il ne veut pas absolument que j'y paroisse, de crainte que quelque atache ne traverse ses intentions.

C'est le comble de son injustice & de son mauvais raisonnement; car enfin, puisque vous êtes sans flatterie la plus belle personne de la Province, que vôtre naissance est illustre, si l'on vous voyoit, peut-être que malgré l'état de ses affaires il se presenteroit de meilleurs partis que son Gillot. Mais retournons joindre vôtre pere, il trouvera peut-être que nous nous sommes trop long-tems écartées, & il ne faudroit qu'un homme qui passât icy par hazard, & qu'il apercevroit pour luy doner de fâcheux ombrages; ainsi nous ferons mieux



mieux de l'aler retrouver avec son prétendu gendre, que de les attendre.

A ces mots, Henriéte & Perrichon se leverent ; & comme la jeune se tourna du côté de Pamphile qui étoit atentif, il vit au travers du buisson, une beauté qui le toucha sensiblement, il fut tenté d'avancer pour la voir plus à découvert, sous prétexte de s'informer du lieu où il se trouvoit : Mais ce que Perrichon avoit dit, mit un frein à sa curiosité, & il se contenta de suivre des yeux une des plus belles & des plus fines tailles du monde quoy qu'un peu au dessous de la grande, & un air qui acheva de l'enchanter.

Pamphile fut rejoindre son Laquais qui tenoit son cheval, il monta dessus, & rempli de l'idée de la belle Henriéte dont il étoit véritablement blessé, il ne songea plus à continuer sa chasse, & ne s'ocupa que du plaisir de penser à ce qu'il avoit veu.

Quoy ! disoit-il en luy-même, faut-il que la nécessité d'un père sacrifie tant de beauté & tant de mérite à un malheureux Gillot ? Et pourquoy la

la fortune n'a-t-elle pas joint à ma naissance des biens capables de le tirer de cete nécessité? Belle Henriëte! que je les sacrifirois avec plaisir pour vous aracher de la chaîne odieuse qu'on vous prépare! mais la mauvaise conduite de nos pères nous done dans nos fortunes une correspondance qui est un obstacle au succez de celle qui naîtroit de nôtre amour.

Cete réflexion luy donoit du chagrin; mais sa flame naissante reprenoit le dessus: Que sçait-on, disoit-il, ce n'est peut-être pas sans un coup de la Providence que le hazard m'a conduit là? Selon ce que j'ay ouï, les affaires du père ne sont pas si désespérées qu'on ne puisse y remettre l'ordre, les miennes m'ont doné des lumieres pour guider les autres, j'ay une tante qui m'ayme & qui a du bien, & enfin l'amour est ingénieux, & n'écoute point des raisons.

Ces pensées qui l'enflamerent de plus en plus, le résolurent absolument à l'amour. Il avoit bien compris par les discours d'Henriëte & de Perrichon, qu'il luy seroit fort difficile

cile de s'introduire auprez d'elle pour luy faire comprendre sa passion; mais le fond d'averfion qu'elle avoit pour Gillot, luy parut favorable à ses intentions; & les sentimens que Perichon avoit fait éclater le flatoient agreablement.

Dans cete agitation de penfées, il chercha quelqu'un qui pût l'instruire de ce qu'il vouloit fçavoir, & il ne fut pas long tems fans rencontrer un Cavalier qui luy dit que ce Chateau s'apeloit Beaumont; que c'étoit le nom que portoit le vieux Gentilhomme qui y demouroit; qu'il avoit eu un père autrefois tres-riche & tres-avare; que cependant à fa mort on n'avoit point trouvé l'argent comptant qu'on devoit atendre de son épargne; que la table & la chaffe avoient ruiné celui-cy; qu'il n'avoit qu'une fille; qu'il devoit à peu prez vint mil écus; que fa Terre valoit cinq à fix mil livres de rente; que depuis trois ans il en jouïffoit à bail judiciaire; mais qu'un Conseiller au Parlement de Dijon qui la vouloit avoir, étoit fur le point de la faire vendre pour des detes qu'il avoit negociées.

In-

Instruit de ces particularitez, il retourna chez sa tante, qui luy confirma la même chose, & luy dit tous les biens du monde de Mademoiselle de Beaumont, plaignant le sacrifice où son père la réduisoit par un mariage indigne d'elle.

Sur toutes ces lumieres, qui ne feroient qu'à fortifier son amour, il crut que le chemin le plus court étoit d'ouvrir son cœur à Perrichon, jugeant qu'il n'auroit pas de peine à la métre dans ses interêts apres ce qu'il avoit ouï, & que par son moyen il pouroit ayzément trouver la route du cœur d'Henriete.

Il remonta donc dez le lendemain matin à cheval avec son Laquais; & ne jugeant pas à propos d'entrer imprudemment dans le Château, il se rendit dans le même endroit de la Garane, & envoya son Laquais luy porter ce Billet.

## B I L L E T.

*Au pied du chêne où vous vous entretintes hier avec Mademoiselle de Beaumont, l'on vous attend vous seule pour*  
vous

*vous dire quelque chose qui luy est important.*

Perrichon aymoit tendrement Henriete, elle n'avoit pas moins de resolution que d'esprit; & étant bone & franche, elle n'aprehendoit point pour elle-même aucun mauvais retour d'un pareil rendez vous; ainsi elle y fut sans diferer. Pamphile luy conta ce qu'il avoit oüi la veille, luy montra l'endroit d'où il avoit veu une beauté qui l'avoit charmé, il luy expliqua son amour dans les termes les plus vifs & les plus tendres, luy dit ce qu'il étoit, & ce qu'il pouvoit, & qu'enfin s'il luy étoit possible de faire agréer son amour à Mademoiselle de Beaumont, il ne desesperoit pas de faire rompre un mariage qui luy étoit odieux, & de trouver les moyens d'acomoder les affaires de sa maison.

Ce que Pamphile disoit à Perrichon, entroit trop dans les sentimens de cete femme adrete pour n'en être pas favorablement écouté; elle s'ouvrit à luy franchement, & luy promit de bone foy son secours. Mais elle luy dit, que bien loin de luy répondre de faire agréer à Monsieur de

de Beaumont sa visite , ce seroit tout perdre que d'en vouloir tenter une ; que cependant il s'agissoit de voir Henriete , & de luy inspirer de l'amour , pour la détourner d'un consentement fatal qu'elle doneroit bien-tôt , si son cœur ne s'y oposoit ; que pour arriver à ce premier point , elle savoit un moyen de l'introduire dans la maison sans se commétre à aucun peril ; qu'il n'y avoit qu'à se resoudre de bien vouloir entrer chez Monsieur de Beaumont en qualité de Chasseur , parce que le sien étoit mort depuis peu de jours , qu'elle le presenteroit comme son parent , & que par ce moyen elle luy fourniroit sans crainte les occasions de s'expliquer avec Henriete ; qu'il pouroit aussi par son esprit pénétrer en peu de tems les affaires les plus secretes du pere , qui selon la contume des plaideurs ne s'en ouvroit que trop facilement ; & qu'en même tems il examineroit le genie de Gillot , & pouroit suivant les incidens prendre des mesures pour déconcerter son mariage.

Pamphile , qui n'étoit conu de qui que ce soit dans le Pays , aprouva le projet de Perrichon , l'embrassa , l'obli-

bligea d'accepter une montre d'or dont il luy fit présent : Et étant retourné chez sa tante, il luy dit dez le même soir, qu'il avoit un voyage de huit ou dix jours à faire à Châlons sur Sône, qu'il reviendroit le plutôt qu'il luy seroit possible. Et ayant fait confidence de son dessein à son Laquais qu'il conoissoit fidèle, il prit un habit conforme à son projet ; & suivant les mesures prises avec Perriçon, il fut se rendre à un petit Hammeau à demie lieuë de Beaumont chez une de ses parentes, où elle devoit luy faire savoir ce qu'elle auroit de sa part exécuté.

Elle ne manqua pas dez le soir de son entreveuë avec Pamphile, de proposer à Monsieur de Beaumont pour Chasseur un jeune homme de ses parens qu'elle dit fort adroit, & qui sortoit de chez un Gentilhomme du Nivernois, & elle luy en dit tant de bien, qu'il luy comanda de le faire venir le lendemain, ce qu'elle fit sans en rien dire à Henriëte, il vint, & les gages étant ayzément réglés, il resta dez ce même jour chez Monsieur de Beaumont.

Gillot y soupa le soir, sa veuë déplai-

plaisanté fit qu'Henriète regarda Pamphile avec plus d'attention; & le bon air avec lequel il métoit sur table & exécutoit tout ce qu'il faisoit, fut un facheux vernis sur les mauvais airs de son Rival. Monsieur de Beaumont l'interogea sur cent choses différentes, & il répondit sur toutes avec tant d'esprit & de modestie, que dez ce moment il eut bone part aux bones graces de son Maître, & qu'il eut aussi le bonheur de plaire à Monsieur Gillot, qui aplaudit son beau-pere sur la rencontre qu'il avoit faite d'un si bon Domestique.

Mais Henriète & Perrichon passerent la plus grande partie de la nuit dans les paralelles qu'elles faisoient l'une à l'envi de l'autre des bonnes & des méchantes qualitez de ces deux Rivaux; Perrichon ne songeant qu'à disposer l'esprit de Mademoiselle de Beaumont à l'inclination qu'elle vouloit qu'elle prît d'elle-même, & l'autre se sentant une merveilleuse disposition à prendre le penchant que sa Gouvernante essayoit de luy infiner.

Pour Pamphile, ayant veu avec plaisir & à loisir le cher objet qui touchoit



choit son cœur, son feu en devint si violent qu'il en perdit son repos, & se leva dans l'impatience d'expliquer à Perrichon tout ce qu'il ressentoit pour Henriète, & de la prier de luy fournir une prompte occasion de se déclarer.

Le mauvais tems ne permit pas ce jour-là la chasse: & comme un plaideur est tout occupé de son procez, Monsieur de Beaumont qui étoit dans une continuelle demangeaison de parler des siens, en entretint Pamphile, il trouva qu'il raisonoit fort juste, c'est ce qui fit qu'il s'enferma avec luy dans son Cabinet, luy communiqua ses papiers; & trouvant ses avis fort judicieux, il le chargea de voir exactement le fond de ses affaires, & d'en tirer des memoires justes pour en conferer à loisir. Pamphile se fit un plaisir de cet ordre, parce qu'outre la connoissance qu'il prendroit du fond des affaires, il esperoit par là se rendre utile à Henriète, & s'ouvrir quelque chemin à la rupture du mariage de Gillot.

Tant que dura le diné, Pamphile ne perdit pas une seule occasion de faire sentir à Henriète par la tendresse de

de ses regards ce qui se passoit dans son cœur. Rien n'est si subtil que la flamme de l'amour, celle de la foudre n'agit pas avec plus de force ni de promptitude ; il part de deux cœurs qui sont nez pour s'aymer, de certains traits de feu que les yeux lancent subtilement, & qui vont remuer l'ame jusque dans son centre.

Henriète n'avoit pris la veille que de legères dispositions, qui la portoient un peu au delà de l'indifférence ; Perrichon avoit par ses discours adroits augmenté cete disposition, & fomenté le feu qui s'alumoit. Mais alors un véritable penchant entraîna son cœur, & ce penchant fut accompagné d'une inquiétude qu'elle n'avoit point encore sentie.

Après le dîné, le mauvais tems continuant, elle se retira dans sa chambre avec Perrichon : & se trouvant seule avec elle, vous êtes bien malicieuse, luy dit-elle, & vos raisons ne pouvant m'empêcher de me soumettre aveuglément aux volontez de mon père, vous avez fait venir vôtre cousin, afin que la veuë d'un homme si accompli de corps & d'esprit

prit redoublât mon horreur pour ce-  
 luy qu'on me destine; que ne me  
 laissez vous achever mon sacrifice  
 sans inquietude?

Perrichon penetra par ce peu de  
 mots jusqu'au fond de l'ame d'Hen-  
 riète, & pour ne pas perdre un mo-  
 ment si favorable à Pamphile, & luy  
 épargner les detours & l'embaras d'u-  
 ne declaration que sa qualité de do-  
 mestique rendoit delicate, elle crut  
 devoir profiter de cete ouverture pour  
 luy aprendre ce qu'elle luy avoit ca-  
 ché, & luy passant tendrement le  
 bras par dessus le col, ma chere Hen-  
 riète, lui dit-elle, quel plaisir pour  
 moi de contribuer à ce qui peut for-  
 tifier vòtre courage contre d'injustes  
 résolutions. Celui en qui vous trou-  
 vez des qualitez si différentes de cel-  
 les de l'Époux qu'on veut vous do-  
 ner n'est point mon parent, il se  
 nomme Pamphile; celui de saint A-  
 mand qu'il prend n'est que pour se  
 mieux déguiser. C'est un homme  
 qui n'a pas moins de naissance que  
 vous, & qui ne pouvant vous abor-  
 der, s'est abaissé à cet artifice inno-  
 cent pour chercher l'ocasion de vous  
 declarer un amour dont il m'a fait

F con-

confiance. Il ne vous aime pas, il vous adore, la fortune ne lui est guéré plus favorable qu'à vous; mais outre les debris qu'il a sauvez du naufrage de son frere, il a des esperances & du merite, & peut-être ne sera-t'il pas moins utile aux affaires de vôtre pere par son esprit, qu'un stupide par son argent.

Henriete à ce discours, pensa tomber d'étonement; elle fut d'abord fachee d'avoir ouvert si facilement le fond de son cœur, prevoyant les embarras que cet amour lui aloit causer. Elle aimoit tendrement son pere, & son respect pour lui aloit au-delà de l'imagination. Tant que son obeissance n'avoit été combatuë que par l'aversion qu'elle avoit contre Gillot, elle auroit triomfé, mais c'étoit trop que de joindre à cete forte aversion contre l'un une puissante inclination pour l'autre, & en pénétrant d'un coup d'œil toutes les conséquences, elle fit un soupir, laissa couler quelques larmes, & regardant languissamment sa chere Perrichon; Vous m'avez trahie, luy dit-elle, mais du moins n'apprenez point ma féblesse à Pamphile. Helas! je sens bien à mon cœur qu'il

qu'il ne la sçaura que trop tôt, & je crains bien que les suites n'en soient funestes à mon pere.

Perrichon ayant franchi ce pas, crut ne devoir pas se contenter d'une demie victoire, elle dit tant de choses à Henriète en faveur de Pamphile, & contre Gillot; qu'enfin elle la détermina au refus absolu d'un parti qu'elle avoit en horreur, & à souffrir que Pamphile lui parlât dez le même soir, l'assurant qu'elle pouvoit sans crainte se reposer sur son adresse & sur sa vigilance, & qu'elle conduiroit si bien les choses que qui que ce soit ne découvreroit cete intrigue.

Cependant Pamphile travailloit avec Monsieur de Beaumont à feüilliter ses papiers dans son Cabinet, & Gillot qui leur étoit inutile étant venu, passa dans la Chambre d'Henriète qu'il trouva avec Perrichon. Il ne pouvoit pas choisir un moment moins favorable, les grossieretez de son entretien parurent mille fois plus impertinentes, & jamais Henriète ne le vit avec plus d'horreur, ni ne le reçut avec plus de froid.

Quelque stupide qu'il fût, il s'a-

perçut de ce changement , & l'attribuant à quelque chagrin particulier, il chercha dans sa cervelle épaisse tous les moyens de la réjouir; & après une infinité d'extravagances, dont quelquefois elles ne pouvoient l'une & l'autre s'empêcher de rire, il entona d'une voix de mulet une chançon qu'il dit qu'on venoit de luy apprendre, & dont voici les paroles.

## C H A N S O N.

*A Glodene disoit Jaquet,  
Te verray je toujours tigresse,  
Plus sage que toy, ton anesse  
N'est point tigresse à mon baudet.*

Il prit pour un applaudissement l'éclat de rire que fit Perrichon lors qu'il acheva sa musique; mais enfin Henriëte fut délivrée de l'ennuy de son entretien par son pere qui vint luy-même la prendre pour l'emmener souper. En entrant dans la sale, elle vit Pamphile, & en jétant les yeux sur luy, le souvenir de l'aveu qu'elle avoit fait à Perrichon, lui fit monter une rougeur extraordinaire sur le visage,

sage,

sage, il s'en aperçut ; & comme il fut obligé en même-tems de sortir pour le service, Perrichon le joignit, l'informa en peu de mots du succez de ses soins, & lui marqua l'heure & l'endroit où il se trouveroit pour parler dès ce même soir à Henriéte.

Que les momens lui durèrent jusqu'à l'heure de ce rendez-vous, mais après le souper, avant qu'on se retirât, Monsieur de Beaumont ayant fait venir sa fille seule dans son cabinet, il lui dit qu'il vouloit enfin terminer son mariage, & qu'elle se préparât pour en signer dans deux jours le Contrat, qu'il avoit bien voulu l'en avertir, afin qu'elle achevât de vaincre un reste de répugnance qu'il savoit bien qu'elle avoit, ajoutant que plus il diferoit, plus ses affaires se métoient hors d'état d'acomodement.

Si l'entretien que Perrichon avoit eu avec Henriéte ne l'avoit pas fortifiée, elle se seroit sans doute soumise aveuglément à ce que desiroit son pere, mais son cœur se trouvoit bien dans une autre situation, elle lui répondit avec autant de résolution

que de respect, & surprit extrêmement son pere par le refus d'un contentement sur lequel il avoit indubitablement conté. Leur entretien fut long, il employa les caresses, les tendresses & les larmes qui acompagnoient la peinture touchante qu'il lui faisoit des suites ruineuses de ce refus; & enfin il lui parla d'autorité, & lui dit que dans la necessité qui le contraignoit, ce mariage étant l'unique voye de se tirer de l'abîme, il vouloit être obéi, & qu'il lui devoit tout le lendemain pour se déterminer.

Elle se retira, & cet empressement de son pere pour la conclusion de son mariage lui en donna un tres-grand pour l'entretien qu'elle avoit avec Pamphile. Il s'étoit rendu sur une petite terrasse qui étoit entre les ruines d'un bout du Château & le fossé, & si-tot que Perrichon scût que le pere d'Henriete étoit au lit, elle y descendit avec elle, & s'étant assises sur un banc qui étoit aux piés d'un vieil orme, Pamphile se jeta aux genoux de son aimable Henriete, & prenant ses mains entre les siennes.



Je n'ay plus besoin, lui dit il, de vous ouvrir mon cœur, puisque vous savez la passion qui m'a forcé au déguisement sous lequel je me suis introduit icy; mais de quelques termes dont on se soit servi pour vous expliquer mon amour; croyez, belle Henriëte, qu'il est mille fois plus violent qu'on ne vous l'a pu faire concevoir. Puis-je esperer que sa sincérité & sa constance, vous y rendront sensible, & que vous voudrez bien préférer à l'atache indigne qu'on vous propose les nœuds qui vous atacheront à un homme qui ne vivra que pour se rendre digne de vous.

Dans l'état pressant où je me trouve, répondit Henriëte, il seroit inutile de vous dissimuler les sentimens que j'ay conçus pour vous. Je vous trouvay dès le le premier moment que je vous vis un merite qui me fit souhaiter que vous fussiez ce que vous êtes. Si vous m'aimez véritablement vous pouvez être persuadé d'un retour sincère. Vous savez l'étrange situation dans laquelle je me trouve, sa rigueur est augmentée d'un ordre absolu que je viens de recevoir d'obéir, la nature fait joüer

tous ses ressorts en faveur de mon père, & il ne m'a donné que demain pour me résoudre.

Hé! que résoudrez-vous, reprit Pamphile? refuserez-vous à mon amour la gloire de vous délivrer du joug qu'on veut vous donner?

Je ne prétens point, répondit Henriëte, que vous me teniez compte du sacrifice de l'époux indigne que je refuse; ce ne seroit pas une gloire pour vous que d'emporter mon cœur sur l'objet de mon aversion, mais de vous immoler la nature, le repos de mon père, & la ressource qu'il croit avoir trouvée au désordre de ses affaires, c'est le plus grand sacrifice qui puisse partir d'un véritable amour, & qui doit vous faire conoître que vous êtes sincèrement aymé.

Ah! belle Henriëte, reprit Pamphile, je conçois toute l'étendue de ce sacrifice, & toute mon application sera de chercher les moyens d'empêcher que la rupture de ce mariage indécent ne soit aussi funeste à votre père qu'il se l'imagine, & je comance même à entrevoir des routes pour le tirer de cet abîme sans le secours honteux de cete basse alliance.

Il entra pour lors dans le détail des connoissances qu'il avoit déjà prises des affaires de Monsieur de Beaumont, & luy fit conoître qu'elles étoient moins en desordre qu'elle ne le croyoit, il luy expliqua tout ce qu'il pouroit faire de sa part; & enfin après une mutuelle & entiere ouverture de leur cœur, les promesses d'un amour constant, & une foy réciproque, de ne jamais vivre que l'un pour l'autre, ils se retirerent.

Henriëte resoluë de se rendre inflexible à tout ce que son père pouroit luy dire, passa la nuit dans de terribles agitations, & il n'y avoit pas long-tems qu'elle s'étoit abandonnée au soneil lors qu'elle fut réveillée par le bruit soudain des hautbois entremêlez de violons.

Comme Gillot avoit pris ses mesures avec Monsieur de Beaumont pour conclure le lendemain son mariage, cet Amant par une galanterie digne de sa portée, avoit pour ce jour-là qui se trouvoit une Fête, préparé un divertissement de Village, dont il vouloit que la pompe surprît sa maîtresse.

Cête Fête comença donc dez l'aurore,

rore, par la marche de six Hautbois & de six Violons qui partirent au petit pas de chez Gillot, & vinrent au Château suivis de six jeunes garçons vêtus en valets de Fête avec le ruban verd en écharpe, & accompagnant le bouquet porté sur la tête d'une fille de quinze ans, dans une corbeille couverte d'une tavyole de toile decoupée. Les instrumens jouèrent à grand bruit sous la fenêtré d'Henriëte, le bouquet luy fut ensuite présenté par les six garçons, qui l'inviterent à un repas que Monsieur Gillot doneroit à l'issüë de la Messe. La même semonce fut faite au père, & la troupe s'en retourna après avoir vidè quelques bouteilles dont Monsieur de Beaumont les regala.

Le Curé se surpassa dans la pompe des ceremonies de son office, assisté de cinq ou six autres de ses voisins, & les violons & les hautbois luy répondirent merveilleusement bien. On se rendit ensuite au son des instrumens dans une sauffaye, & là dans une alée couverte de toiles étoit dressée une table de dix toises de long & d'une de large, au bout de laquelle

le préfida le Curé , entre Monsieur de Beaumont & le père Gillot , & le reste suivant leurs rangs : Elle fut servie de soupes copieuses , de pâtés fumans , de cochons de lait , de coindes & d'oisons rotis ; & pour le haut bout le service étoit renforcé de deux grands lièvres flanqués de douze poulets & de douze pigeonneaux , & enfin d'une profusion de tartes & de gateaux , entremêlez de plats de crème & de fromages , & de corbeilles de fruits , formoient le dessert. Prez de soixante Manans rangez sur des bans , & qui remplissoient le bas bout de la table , y brûrent comme des éponges : & le bruit se fit si haut sur la fin du repas , qu'il prit une octave sur les Hautbois qui en furent étouffez.

Les tables levées , on se rendit dans un petit pré entouré de peupliers , & inondé du deluge de plus de mille Paysans & Paysanes des Vilages circonvoisins , un grand échafaut étoit dressé dans l'endroit le plus comode , sur lequel on plaça les Instrumens , & le grand branle comença par Monsieur Gillot , qui prit Mademoiselle Henriète , & alors chaque Caljn pre-

nant sa Caline, on y dansa à faire mourir de rire, le Pitaut marquant la cadance d'un saut pezant, & qu'il croyoit d'autant plus agreable à la Pitaude, qu'il faisoit plus raisonner la menuë monoye dont le fond de leurs poches étoit exprez rempli.

Ce bal campagnerd dura jusqu'après Soleil couché, & les pots qu'on y vida ne furent pas moins innombrables que les contes bleus & les fornêtes dont ces Amans de tiretaine entretenoient leurs Dulcinées.

Enfin l'on retourna, mais en bien moindre compagnie, pour souper dans la maison du père Gillot, où une table de vint couvers fut servie dans la grange, à proportion de la premiere; mais avec cete différence, que le jeune Gillot animé par Pamphile, à qui son Maître avoit permis d'être du repas, but tant de fois la santé de Mademoiselle Henriète, qu'il couronna la fête en tombant yvre sous la table.

Pendant le soupé, une grosse servante du père Gillot, nommée Reyne, versoit à boire; c'étoit une gague de 38 à 40 ans, mais bien battue, doduë, l'œil hardi, le poil noir,

la

la peau blanche, la jouë vermeille, & montrant bien à son visage qu'elle étoit fort contente. Elle ne versa pas un coup à boire à Pamphile, qu'elle ne le regardât avec des yeux de feu, il étoit trop habile pour ne pas concevoir ce qu'elle luy vouloit dire. Et comme quelques memoires qu'il avoit veus dans le Cabinet de Monsieur de Beaumont luy avoient donné, touchant les biens de Gillot, de certaines idées qu'il vouloit aprofondir, bien loin de rebuter ses avances, il y répondit non seulement par de certains coups d'œil qui achevoient de mettre le feu à ses étoupes, mais en faisant jouër ses doigts toutes les fois qu'il luy rendoit son verre.

Quand on fut sorti de table Pamphile feignit un besoin, fut dans le jardin, & Reyne ne perdit pas cete occasion de l'y joindre, sous prétexte d'y aller chercher quelque chose; il eut bien-tôt lié une courte conversation avec elle, en luy parlant comme un homme qui cherche aventure. Mais Reyne qui le regardoit comme un Domestique propre à en faire son mari, luy ptoposa un rendez-

dez-vous pour s'entretenir plus tranquillement; ils se le donèrent dans un petit bois qu'elle luy enseigna, & il promit de s'y rendre le lendemain à neuf heures du matin, sous pretexte d'aler chasser.

Il n'y manqua pas à l'heure précise, & trouva que Reyne plus amoureuse sans doute que luy, l'avoit devancé. Ils s'affirent au pié d'un tilleul, la Payzane luy parla avec plus d'esprit que n'en ont d'ordinaire des gens de cete étofe, elle s'étoit parée de son mieux; & enfin, apres luy avoir ouvertement avoué qu'elle avoit pris pour luy de l'inclination, & sçu qu'il n'avoit point d'engagement, elle luy proposa son mariage, comme une fortune fort avantageuse pour luy.

Pamphile qui avoit son but, ne rejéta point cete proposition, il lui dit seulement qu'il falloit un peu mieux se conostre avant que de conclure un marché de cete importance, & qu'étant un jeune homme qui vouloit se pousser, & qui ne manquoit pas de partis, il étoit bon de savoir ce qu'elle avoit de bien.



Il y a, dit-elle, près de vint ans que je fers le pere de Gillot, & que je gouverne tout chez lui, j'ay amassé plus de cinq cents écus; mais si je me marie, il faut bien qu'il m'en donne d'autres, non pas qu'il y ait rien entre lui & moi, mais je sçais ce que je sçais.

Ce mot suffit, pour faire conoître à Pamphile qu'il y avoit du secret dans l'aquisition des biens de Gillot, & cela se raportoit aux idées qu'il avoit prises. Il voulut donc devider le peloton dont elle lui présentoit le bout, & il lui demanda si elle pouvoit esperer de lui quatre ou cinq cens pistoles de gratification: Oui, dit-elle, & tout au moins. Ce discours les mit sur les biens de Gillot, & sur les moyens dont il s'étoit si prodigieusement enrichi dans la Ferme d'une Terre mediocre dont il rendoit presque la valeur; & enfin passant d'une question à l'autre, la Payzane moins fine que Pamphile, & qui brûlante d'amour le regardoit déjà comme son mari, s'ouvrit toujors de plus en plus; & pouffant pas à pas la confiance, elle en dit assez pour  
luy

luy faire entrevoir que le pere de Monsieur de Beaumont, riche & avaré avoit enterré de grosses sommes, & qu'étant mort assez subitement depuis près de vingt ans, il falloit que le pere Gillot eût déterré le tresor, & s'en fût emparé.

Dés qu'elle se fut avancée à lui faire une legere ouverture de ce secret conforme à ses idées, il prit un ton de directeur, & lui fit comprendre qu'un argent surpris de la sorte étoit un vol; que tout ce qu'elle tireroit de la part de ce vieillard ne serviroit qu'à la rendre complice d'un larcin, mais qu'il pouvoit l'affurer qu'en contribuant à faire recouvrer à Monsieur de Beaumont ce qui lui apartenoit, il lui feroit doner une recompense legitime, qui n'engageroit point sa conscience, & la flata en ce cas d'un mariage conforme à ses desirs, mais qu'il avoit l'ame trop dréte pour prendre une femme qui ne seroit riche que de la participation d'un crime.

Ce discours toucha Reyne, elle l'en estima davantage dans son cœur, & flata son amour de l'esperance de se  
voir

voir la femme d'un si honête homme, elle taxa à quatre cens pistoles le prix du secret qu'elle aloit lui reveler, elle en prit sa promesse avec ferment, & ensuite elle lui expliqua ingénument la chose dans toutes ses circonstances, lui dit que ce tresor caché par Monsieur de Beaumont montoit à plus de cinquante mil livres en or, enterrez dans une grande marmite. Que toute cete somme étoit encore en semblables especes & dans le même pot chez son maître, que lors qu'il en avoit tiré des sommes pour des affaires pressantes, il les avoit aussi-tôt remplacées, parce qu'ayant toujors eu en vûë de marier son fils avec Mademoiselle de Beaumont, il vouloit toujors avoir cete somme prête pour la doner à ce fils en le mariant.

Pamphile après ce secret tiré, dona mille louanges à Reyne, il lui fit mille careffes, il l'embrassa avec une tendresse qu'elle prit pour elle, mais qui ne partoit que de sa réflexion sur le succez qu'il en atendoit en faveur d'Henriëte, il lui

lui recomanda de ne rien dire à Gillot, jusqu'à ce qu'elle eût de ses nouvelles, & pour flater de plus en plus ses esperances, il tira de son doigt une émeraude qu'il mit au sien, & lui dit les choses du monde les plus obligantes.

Il la quitta fort satisfait de sa chasse, & rentrant sur les onze heures au Château, il chercha Henriëte pour lui faire part d'une découverte si importante, mais elle étoit avec Perrichon auprès de son pere qui la pressoit d'une maniere violente à doner son consentement à ce qu'il desiroit de son obéissance.

Il entra dans le cabinet, & après avoir écouté quelque-tems toutes les raisons d'intêret, dont le pere combattoit la résistance de sa fille, il prit la parole & lui dit, mais Monsieur, si dans vint-quatre heures un Gentilhomme d'une naissance égale à la vôtre, & avec un mérite infiniment superieur à celui de Monsieur Gillot vous métoit entre les mains cinquante mil livres comptant, comme un argent à vous qui vous aquiteroit  
par

par vous-même, sans avoir besoin d'aucun secours étranger, & que d'ailleurs ce Gentilhomme eût quelque bien & des espérances considérables, ne le préféreriez-vous pas à votre Payzan revêtu?

Henriëte & Perrichon surprises de ce discours imprevû ne pouvoient comprendre où il aboutiroit, & Monsieur de Beaumont prenant la parole, je ne répons point, luy dit-il, à des propositions si visionnaires; mais si la chimere dont vous me parlez avoit quelque fondement solide, & que ce Gentilhomme fût fait comme vous, & qu'il eût autant d'esprit, je le préférerois à toute la terre.

Souvenez-vous bien, dit Pamphile, de cete parole que vous donnez, & si vous êtes véritablement dans ces sentimens, vous pouvez m'accorder Mademoiselle de Beaumont. Le Gentilhomme dont je vous parle, c'est moi-même, l'amour m'a introduit chez vous sous la qualité de vôtre domestique, j'ay une naissance qui égale les meilleures, j'ay peu de bien, mais j'atens une ressource  
de

de Madame de Grandval ma tante & vôtre voisine, je vous livre demain cinquante mil livres en or, qui vous apartiennent, & que le fripon de Gillot vous a volez après la mort de vôtre pere, ils sont chez luy en mêmes especes, & dans la même marmite que feu Monsieur de Beaumont les avoit enterrez.

Quel fut l'étonnement d'Henriette? quelle fut sa joye, quand elle vit sa premiere surprise aboutir à un bonheur si peu attendu? Perriçon n'en fut ni moins surprise ni moins réjoüie, & Monsieur de Beaumont étoit comme un homme tombé des nuës de voir chez lui un Amant de sa fille déguizé sous l'habit d'un domestique, & d'entendre que par l'industrie de ce prétendu domestique qui n'étoit que depuis trois jours avec lui, il trouvoit tout d'un coup le moyen de rétablir sa maison, & de ne point deshonorer son sang.

Mais cet événement étoit trop surprenant pour ne s'en pas éclaircir à fond, il voulut que Pamphile lui rendit un compte exact de la maniere  
dont

dont il avoit découvert un secret si important, il s'en aquita avec une franchise agréable, & luy dit qu'il ne le sommoit de sa parole à l'égard de sa fille, que lors qu'il se feroit fait parfaitement conoitre, & que l'argent de Gillot seroit entre ses mains, qu'il se chargeoit du soin de cete execution, que tandis qu'on dîneroit Perrichon prit celuy de faire venir son Laquais & ses chevaux, & qu'on ne s'inquietât point du reste.

Les chevaux arrivèrent avant qu'on fût hors de table, il changea d'habits, & fut embrassé de Monsieur de Beaumont, sous une autre qualité que celle de Domestique. Henriëte le voyant dans un air conforme à sa naissance, en sentit une joye inconcevable; il monta à cheval, se rendit à Dijon: & y ayant pris toutes les mesures que la justice desire, il amena le lendemain avec luy les Officiers necessaires; qui sur la plainte de Monsieur de Beaumont bien circonstanciée, furent fondre chez le père Gillot, où par le secours de Reyne on trouva bientôt la marmite enter-  
rée

rée dans une cave sous un toneau, avec les sacs d'or dont elle étoit remplie.

Gillot ne pût nier une vérité qu'on auroit facilement prouvée, & qui auroit eu pour lui de facheuses suites; il abandonna sa chère marmite, dont il avoit eu le plaisir d'être vingt ans dépositaire, bien heureux que ce mauvais levain ne servît pas à corrompre le reste de sa pâte, & que le déchargeant de l'interêt de cet argent, & des peines du larcin, on luy laissât achever en paix sa vie avec ce qui luy restoit de bien.

La Justice qui ne retourne jamais chez elle les mains aussi vides qu'elle en sort, fut tres-satisfaite. Reyne quita Gillot, & suivit la marmite, dont on tira la recompense que Pamphile luy avoit promise, & dont on s'aquita de bonne foy; elle entra fort bien dans les raisons qui dispensoient Pamphile de luy tenir parole sur le mariage dont il l'avoit flatée; mais comme elle vouloit absolument se marier, le grand Laquais de Pamphile aquita la parole de son Maître.

On



On ne pensa donc plus qu'au mariage d'Henriete , & à dégager la Terre saisie : Pamphile après avoir reçu de sa chere Maîtresse toutes les marques de reconnoissance qu'il pouvoit desirer, en attendant qu'elle luy en donât de plus solides & de plus parfaites, ne crut pas devoir conclure son mariage sans en communiquer à sa tante, il remonta le lendemain sur ses chevaux ; & luy ayant fait le recit de son aventure executée en cinq jours, il luy demanda son agrément.

Elle ne se contenta pas de le luy acorder avec plaisir, mais elle voulut luy servir de mère : & montant avec luy dans son carosse, elle vint elle-même à Beaumont en faire la demande ; & par le Contrat de mariage, elle en dona un de dix mil écus à son neveu, en attendant qu'elle luy fit de plus grandes liberalitez.

Les noces se firent bien-tôt après avec toute la magnificence & toute la joye possible ; & Pamphile ayant mené son épouze à Dijon, ce fut un combat à qui contribueroit le plus à son

son divertissement , tandis qu'avec l'or de la marmite à Gillot, il aquita toutes les détes de son beaupere, pour assurer à sa femme la Terre de ses ancêtres.

*FIN de la vint-unième Promenade.*



**SUITE**



Roy luy-même ne put en refuser à sa tendresse, & jamais une action de joye ne fut acompagnée de tant de marques de douleur.

La Cour étoit fort grosse, mais la seule curiosité n'y atira pas tous ceux qui la grossissoient; Madame la Marquise de Sandreval y étoit avec sa fille; & la principale cause de son voyage, étoit la sollicitation d'une affaire importante qu'elle avoit chez le Ministre des Finances, pour laquelle elles se rendirent à la Sale de son Audiance, afin de luy donner un Placet aussi-tôt qu'il seroit visible.

Madame de Sandreval étoit une tres-grande femme d'environ quarante ans; elle avoit passé pour une beaute Romaine; sa démarche étoit fière, & son visage mêloit aux traits mâles d'un homme les agrémens de son sexe; la vivacité de son esprit égaloit la hardiesse de son cœur: mais elle s'étoit mise toute sa vie au-dessus des fébleesses de l'amour; & aimoit plus sa liberté que toute autre chose, elle n'avoit de tendresse que pour cette fille unique qui luy résloit de son mariage; ainsi toute son application

cation se renfermoit à la marier avantageusement ; & plusieurs partis qui s'étoient ofers avoient été rebuttez , parce qu'elle n'y voyoit pas un établissement dont la solidité répon- dit aux veuës de son ambition.

Felicie , c'est le nom dont elle l'apeloit , étoit une fille de dix-huit ans, des plus belles blondes que l'on pût voir. Sa taille n'étoit pas fort haute , ses couleurs éblouissoient, rien n'étoit plus délicat que son teint, ni plus appetissant que son bras & sa gorge ; mais la nature luy avoit doné un cœur aussi rendre pour l'amour, que celuy de sa mère y étoit insensible. Son esprit étoit plaisant & badin, la joye luy faisoit un plaisir infini, & elle s'étoit mise à l'égard de sa mère, sur un pié de liberté, qui auroit pû les faire prendre pour deux sœurs, ou pour deux amies par ceux qui les auroient veuës sans les conoître.

Elles s'étoient assises dans la Sale du Ministre, lors que le Comte de Flaville, de la vraye Maison de Crevecœur y entra, dans le même dessein d'atendre le moment propre pour doner un Placet. Il fit deux ou trois tours ; & ayant jetté les yeux sur Fe-

licie, il fut frapé de l'éclat de sa beauté, & ne demeura pas long-tems sans venir s'asseoir auprez de la mere, parce que la fille étoit un homme de vingt-huit ans, dont l'air médiocre étoit relevé par la richesse d'un habit magnifique : Et quoique son visage n'eût rien de laid, il ne plaisoit pas. Son genie étoit assez comun; cependant le grand comerce du monde y avoit télement suplée, qu'il pouvoit passer pour avoir de l'esprit, par la maniere dont il se servoit du peu que la nature luy en avoit doné, & outre cela il étoit un parfaitement honête homme.

Il eut bien-tôt lié une conversation dont on trouve assez de matiere dtns ces sortes d'endroits. Il aprit de la mere que l'autre étoit sa fille, & sçut même le sujet de leur sollicitation; il leur ofrit son crédit au Bureau, les assurant qu'il y étoit consideré : & ces ofres qui dans de pareilles occasions sont toujours agreables, poufferent l'entretien jusqu'à s'expliquer de part & d'autre sur leurs noms & sur leurs qualitez, & ils trouverent qu'ils demeuroient dans Paris assez prez l'un de l'autre.

Aprés

Après l'audiance du Ministre, Flaville les conduisit au Bureau, où elles éprouverent avec succez l'effet de son credit, par les assurances qu'on leur dona d'une prompte expédition ; il prit ensuite le soin de leur procurer une place comode pour voir la Cere- monie, puisque le hazard les y ame- noit. Et comme l'on sortit fort tard de la Chapelle, & que la suite de la Cour done plus de liberté que l'on n'en prendroit dans Paris, il les pria de si bonne grace d'agréer une soupe, & la comodité de son carosse pour retourner à Paris le lendemain, parce qu'elles s'étoient servies des voitures publiques pour venir, que Madame de Sandreval accepta l'une & l'autre.

Elles devoient toutes ces civilitez de Flaville à la naissance de l'amour qu'il avoit conçu pour Félicie, dez le premier moment qu'il la vit ; mais il n'oza s'en expliquer si promptement. Et quoy que le soir ils fussent à la Comedie se divertir de la Mère coquete qu'on y joua, il garda enco- re dans son cœur le secret de sa pas- sion, jusqu'à ce qu'il se fût un peu plus insinué dans leur esprit.

Flaville avoit de la naissance & un bien considerable, en sorte que Madame de Sandreval pouvoit le regarder comme un parti tres-avantageux. Il fut le lendemain matin les prendre dans son carosse atelé de quatre bons chevaux, & soutenus de trois grans Laquais fort propres, qui ne démentoient point la peinture qu'il fit en chemin du bien solide qu'il possédoit par la mort de son père, & de celui qu'il atendoit encore de sa mère qui vivoit dans ses Terres.

Ils dînerent à Essône; & Flaville jugeant que le sufrage de la mère étoit le premier pas pour ariver à la possession de la fille, il s'entretint avec elle en particulier, & luy dit tout ce qui pouvoit le conduire à une declaration plus ouverte de son amour. Et quoy qu'il ne s'expliquât pas entierement, la mère qui avoit infiniment d'esprit, en comprit plus qu'il n'en disoit, & luy répondit d'une maniere à luy faire aussi concevoir que sa recherche ne désagreroit pas.

Lors qu'elle fut à Paris, elle sçut en peu de jours que Flaville avoit plus de quinze mille livres de rente,  
&



& qu'il seroit difficile que sa fille trou-  
vât un meilleur parti. Flaville sçut de  
son côté que Felicie avoit de la nais-  
sance, & une très-belle Terre dans le  
Berry; ce qui l'engagea de parler plus  
ouvertement à la mère, qui voulut le  
laisser encore dans l'incertitude de  
l'agrément, jusqu'à ce qu'elle eut a-  
pris les intentions de sa fille.

Il y avoit douze ou quinze jours  
que cete affaire étoit en mouvement,  
lorsque Madame de Sandreval ayant  
à l'issuë du dîne apele Felicie dans  
son cabinet, & fermé la porte, luy  
dit: Ma fille, si jusqu'icy j'ay refusé  
des partis qui se sont ofers, ce n'est  
que par un principe d'amour pour  
vous, & dans la veüë de vous marier  
plus avantageusement; Monsieur le  
Comte de Flaville m'a parlé, il vous  
ayme, & désire vous épouzer; le par-  
ti est si considerable pour vous, que  
je ne croy pas que vous deviez le re-  
fuser, il m'agrée, mais je vous ayme  
si tendrement, que je ne voudrois pas  
vous doner un mari qui vous déplût;  
parlez-moy sincerement, le pouvez-  
vous aymer?

Je n'ay jamais douté, Madame, ré-  
pondit Felicie, de l'excès de vôtre  
G 4 bonté

bonté pour moy, & j'en ay tant de marques que je ne puis jamais assez les reconoitre. Il y a plus de dix jours que je m'aperçois de la passion de Monsieur de Flaville, quoy qu'il ne me l'ait point declarée; je ne vous diray pas que j'aye encore de l'amour pour luy, c'est assés que je ne sens aucune repugnance à prendre pour luy les sentimens que mon devoir m'imposera, je le juge un parti avantageux, je croy même que je pouray l'aimer, & que je m'acorderay facilement de la douceur de son genie, mais je suis dans l'impossibilité de l'épouzer.

Comment acordez-vous ce que vous dites, reprit la mère, vous n'avez point de répugnance, vous l'aimez, & vous le refusez, je n'y comprends rien?

Félicie tirant alors son mouchoir, le porta sur ses yeux, pour effuyer des larmes qu'elle ne put retenir. Un rouge de feu se répandit sur son visage, & un profond soupir fut toute la réponse qu'elle donna à sa mère.

Qu'avez-vous, ma fille, & que vois-je, dit Madame de Sandreval? Vous pleurez, vous soupirés, vous rougifiés; ces mouvemens violens ne partent

tent point d'un cœur libre, & le vôtre est sans doute plus engagé que je ne le croyois. Parlez, expliquez-vous; si j'ay sur vous tout l'empire d'une mère, vous sçavez que j'en ay toute la tendresse & la douceur.

Les larmes de Félicie redoublèrent, ses sanglots arêtèrent ses paroles, son trouble parut sur son visage, & baissant les yeux elle se leva de son siège, se jeta aux genoux de sa mère, les embrassa, & enfin Madame de Sandreval la pressant de s'expliquer, sa première confusion laissa un passage à sa voix, & l'entrecoupant de soupirs elle luy dit.

Ma mère! ma tres-chere mère! vous voulez donc que je pousse l'abus que j'ay fait de vos bontez, jusqu'à la douloureuse confidence de mon malheur? Plus je vais vous affliger, plus je vous conjure de plaindre une fille infortunée, qui n'est déjà que trop punie de sa faute. Et si je ne vous conoissois pas pour la meilleure mère du monde, mon desespoir vous auroit déjà vangée de mon offense.

Ces paroles saisirent de douleur & d'эфroy Madame de Sandreval. Qu'entens-je, ma fille, repliqua-t'elle, toute

troublée, & qu'allez-vous me dire? Ce que je ne confiray jamais qu'à vous, reprit Félicie, afin que vous m'en punissiez sans que ma faiblesse vous deshonoré; j'aurois pû faire conoître à d'autres mon malheur, & par leur secours peut-être vous le cacher; mais vôtre tendresse ne me permet pas de vous tromper, & j'ayme mieux que l'aveu de ma honte vous marque mon repentir & ma profonde soumission, que de chercher des déguisemens qui ajouteroient à mon crime l'outrage de la défiance. Oüy, Madame, vous voyez à vos piez une fille brisée contre le plus redoutable de tous les écueils, j'ay été seduite, l'on m'a trahie, & le perfide qui me perd, après m'avoir précipitée dans le gouffre, a disparu pour m'y laisser périr.

Quelle douleur cruelle pour une mère qui adoroit sa fille, & qui en faisoit l'unique objet de ses complaisances! Quel coup de poignard dans le fond de son cœur! Mais comme elle n'avoit pas moins d'esprit & de prudence que de courage & de tendresse, elle eut la force de calmer son émotion à une nouvelle si terrible; & ayant fait  
re-

relever Félicie, elle luy dit avec une tranquillité admirable.

Ma fille, si je ne n'emporte pas comme presque toutes les mères feroient dans une conjoncture semblable, ce n'est pas que je ne ressenté tres-vivement la douleur que vous me causez; mais les reproches, les cris & les pleurs sont inutiles dans un mal qui est fait. Effuyez vos larmes, & songeons plutôt à diminuer nôtre affliction par le remede, que de l'acroître par les chagrins.

La confiance que vous marqués en ma bonté, mérité que ma tendresse se tourne en compassion; & je dois à l'amour de mon sang, à mon honneur, au vôtre, & à ma satisfaction les secours que vous pouvez attendre d'une mère, & que vous auriez inutilement attendus d'un autre. Je serois au désespoir, que qui que ce soit au monde scût vôtre malheur; & je vous aurois moins pardonné votre défiance, qu'une faute à laquelle j'ay peut-être le malheur d'avoir contribué par le défaut de mon exactitude. Vôtre disgrâce m'est conuë, je me regarde presque aussi interessée que vous à vous retirer du précipice, & je

le feray dans l'esperance que cete fé-  
bleffe vous fera pour le reste de vos  
jours une leçon de vertu, & un témoin  
de ma sageffe & de mon amitié pour  
vous.

Tandis que Madame de Sandreval  
parloit, Félicie se fondoit en larmes, &  
luy donoit toutes les marques les plus  
sensibles d'une véritable douleur. Elle  
se jeta une seconde fois aux piez de sa  
mère, luy dit que c'étoit d'elle seule  
qu'elle attendoit une seconde vie, & la  
conjura de ne la point abandoner. Sa  
mère la fit encore une fois relever; &  
après avoir calmé ses pleurs, elle luy  
demanda de combien elle étoit grosse?  
Félicie l'assura qu'elle ne pouvoit pas  
l'être encore de deux mois; & sa mère  
après avoir quelque tems médité.

Flaville, luy dit-elle, veut vous é-  
pouzer; & puisque vous n'avez point  
de repugnance à l'aymer, l'affaire  
étant tres-avantageuse, il ne faut pas  
hésiter de la faire. Une autre que  
moy moins scrupuleuse & moins jus-  
te, vous diroit qu'il n'y auroit qu'à  
la conclure & la précipiter, puisque  
n'étant grosse que de deux mois,  
il seroit facile de confondre ce sang  
étranger avec le sien. Mais ma vertu  
ne

ne me permet pas cete injustice, je ne luy feray point cete injure en vous donant à luy dans l'état auquel vous êtes, & je veux conduire les choses de maniere que vous acouchiez publiquement & à sa veüe, & qu'il vous épouze ensuite sans que son honneur en soit blessé. Car je pourois bien vous cacher du tems, & métre un voile de ténèbres sur vos couches; mais il n'y a rien de si secret qui ne puisse être révéle, ou par la trahison de ceux à qui l'on se confie, ou par des hazars impréveus, outre que vôtre mari pouroit s'apercevoir que vous ne seriez pas telle qu'il vous devoit trouver. Ainsi ma resolution est que vôtre grossesse & vos couches soient publiques. mais selon le plan que j'en imagine, il faut avec prudence amuser Flaville tout le tems necessaire à ce projet.

Ne vous informez point ce que c'est, je vous presciray vos Leçons, & laissez-moy faire. Cependant je veux que vous me contiez sincèrement vôtre aventure, elle doit être bien malheureuse, puisqu'outre l'écueil où vous avez doné, vous vous trouvez, à ce que vous dites, abandonée  
par

un perfide ; & il faut qu'il soit aussi scélerat que vous êtes infortunée. Ne me déguisez donc rien de ce qui vous est arrivé.

Vous me demandez , Madame , reprit Félicie , un terrible renouvellement de ma douleur , les pleurs que ce recit m'arachera , pourront-elles me permettre de l'achever ; & retiendray-je des larmes que le perfide même qui m'a trahie , ne pouroit pas s'empêcher de donner à ce que je vais vous dire ? Mais quelque cruelle que me soit l'image affreuse de ma féiblesse , il suffit que vous me l'ordoniez pour vous obeïr , & je ne vous déguise-  
ray rien de l'énormité de ma faute.

Félicie s'arêta un peu de tems , pour effuyer les larmes qui couloient encore de ses beaux yeux ; & enfin après avoir étouffé ses sanglots & rassemblé toutes ses forces , n'ozant lever les yeux sur sa mere ; voicy de quelle manière elle luy recita son malheur.

Le jour que ma cousine prit , il y a six mois , le voile à l'Assomption , je vous y acompagnay. Vous étiez proche de ma tante vôtre sœur , & je  
fus



fus obligée de rester un peu plus loin. Ma mauvaise fortune fit placer auprès de moy le jeune Chevalier de Lenoncour; l'on ne peut pas joindre plus d'esprit à un dehors plus imposteur, son unique défaut est qu'il est un peu petit, mais du reste il possède tout ce qui peut rendre le corps d'un homme accompli. L'air, la beauté du visage jusqu'à la délicatesse, le teint, la chevelure, la main, la jambe, tout est achevé; son esprit est vif, enjoué, fin, insinuant, complaisant; & s'il n'étoit pas le plus perfide des hommes, je croy qu'il seroit le plus parfait.

Je luy ôtay, à ce qu'il dit, toute l'attention qu'il auroit eue sans moy à la Ceremonie, & de mon côté j'eus trop d'attention à ce qu'il me dit de flateur & d'obligeant. Il me fit croire que ma beauté avoit fait une puissante impression sur son cœur, & je n'en sentis naître qu'une trop forte pour luy dans le mien.

Il me dit qu'il étoit un cadet de vint & un an, d'une tres-illustre Maison; que de deux freres qui le precedoient, l'aîné avoit emporté tout le bien substitué, & que l'autre avoit pris

pris le parti de l'Eglise. De sorte qu'il ne luy restoit pour son partage que son épée, sa Croix de Malthe, son cœur & son esperance, avec une pension que luy donoit un Maréchal de France de ses parens, dont il avoit été Aide de Camp à dix-huit ans.

Céte connoissance de l'état de sa fortune, qui ne convenoit point aux veuës que je savois que vous aviez pour mon établissement, me fit concevoir la necessité de me garantir d'une atache inutile, je me dis à moy-même, que je ne devois pas permettre la naissance des premieres étincelles d'un feu qui ne serviroit qu'à me produire de la peine, & je sortis de l'Eglise dans la resolution d'étoufer les émotions que j'avois ressenties.

Mais la sienne fut bien contraire, il s'obstina à me vouloir persuader qu'il m'aymoit, sa fatale veuë pendant quinze jours me poursuivit par tout. Il prenoit toutes les précautions imaginables pour éviter vos yeux en se presentant aux miens; & enfin il m'acoûtuma si bien au plaisir de le rencontrer & de le voir, que les secrètes inquietudes que me donoit son  
ab.

absence, commencerent à me faire sentir tout de bon qu'il se rendoit le maître de mon cœur.

J'étois dans cet état, lors qu'un jour descendant de carosse pour vous suivre à l'Eglise, une femme sous prétexte de me demander la charité, me mit si adrétement un Billet dans la main, que la Laquais qui prenoit ma robe ne s'en aperçut pas.

Je pris cet aspic qui me devoit tuer, je le mis dans mon sein, & retournée avec vous au logis, je me retiray pour l'ouvrir; & voicy ce que j'y lus.

### B I L L E T.

*Il est juste que la plus aymable fille du monde soit la plus aymée; & mon cœur vous étoit dû, parce qu'il est le plus capable de mieux aymer. Je vous en ay fait un sacrifice absolu dez le moment que je vous ay veüe. Les chaînes qu'il porte luy sont trop douces pour souhaiter jamais de les rompre; mais serez-vous insensible à la violence de ma passion, quand le comble de ma félicité dépend de ne vous être pas indifférent?*

Cruel-

Cruelle lêtre que tu me coutes cher!  
 continua Félicie apres un profond  
 soupir. J'avois pris feu, & ce que je  
 - lus acheva l'embrasement. Je livray  
 dez ce moment tout mon cœur au trait  
 dont ce perfide le vouloit percer; &  
 sans prévoir les suites funestes de cet  
 amour, je ne trouvay plus d'autre  
 plaisir ni d'autre repos que celuy de  
 le rencontrer.

Il ne fut pas difficile de lire dans  
 mes yeux le progres qu'il faisoit sur  
 mon cœur. Et la facilité qu'il avoit  
 euë de me faire passer ce premier Bil-  
 let, m'en atira presque tous les jours  
 de nouveaux; mais si remplis de ten-  
 dresse & des sermens d'un inviolable  
 fidelité, que je me resolus de luy ac-  
 corder un mot de réponse, dont il  
 me demandoit la grace, comme le  
 comble de son bonheur; Ainsi sous  
 pretexte de doner la charité à celle  
 qui me rendoit fidèlement ses lêtres,  
 je luy écrivis celle-cy.

### B I L L E T.

*Vous me croyez bien injuste, si vous  
 me croyez insensible aux marques de vô-  
 tre estime; on ne reçoit point avec in-  
 di-*

*différence les hommages d'un cœur comme le vôtre ; mais puisque nous ne pourrions nous causer que beaucoup de peine sans fruit, il vaut mieux rompre de bonne heure une atache inutile, que de s'exposer aux tourmens qui en seroient inseparables.*

Le commencement du Billet luy faisoit trop conoitre le fond de mon cœur, pour luy faire prendre le conseil que je luy donois à la fin contre mes propres desirs, il triompha de me voir frappée du même trait, & ses empressements se convertirent à me faire agréer qu'il cherchât les moyens de m'entretenir. Et pour le faciliter, il me manda qu'il jouoit parfaitement de la Guitarre, & que si je voulois feindre d'en vouloir aprendre, il se feroit presenter déguisé en femme pour m'instruire, & que venant exactement pour me doner mes leçons, nous trouverions facilement moyen de nous parler sans doner aucun ombre.

Je vous proposay, Madame, de me faire aprendre à jouer de cet instrument, je vous fis nomer par une autre persone une femme qui en montroit

troit parfaitement bien ; & dans cete funeste complaisance que vous eûtes pour moy, j'éprouvay la continuation de vos bontez. Vous ne pouviez me rien refuser, on vous amena ce Chevalier vêtu en femme, sous le nom de Madame Pinel, vous le fites jouer devant vous, vous réglâtes vous-même avec luy le prix des leçons fatales qu'il devoit me doner, il se déguizoit dans une chambre qu'il avoit exprez louée pour se cacher de son Laquais, & se faisant de là traîner dans une broüete jusqu'à vôtre porte il entroit, & venoit avec une extrême assiduité remplir son heure.

Il ne put pendant trois ou quatre jours trouver un seul moment favorable pour me parler, parce que vôtre bonté pour moy vous atachoit à vouloir examiner mes premieres dispositions pour ce que j'aprenois; ainsi nous nous contentions de nous voir, & de nous dire des choses si ambiguës que vous ne les pouviés comprendre; mais il me laissoit toujors des lètres dans mes livres, & enfin peu à peu le dehors imposteur d'un habit qui masquoit son sexe, vous porta à nous laisser plus de liberté; & elle de-

devint si grande, que cete fausse femme passoit avec moy des heures entieres les portes fermées, sans que l'on vint nous interrompre ni nous troubler.

C'est icy, Madame, que je vous prie, continua-t-elle en versant de nouvelles larmes, c'est icy que je vous prie de m'épargner la honte de vous peindre mon naufrage, il y avoit deux mois qu'il me donoit des leçons de Guitarre, & que je resistois malgré mon amour à la violence de sa passion. Mais il est des momens funestes écrits dans nôtre destinée; & enfin comme ceux qui cherchent le peril en sont punis par le malheur qu'ils ont d'y périr, ma féblesse, l'occasion facile, la perseverance du séducteur, cete constance d'un amant aymé, les sermens terribles qu'il me fit d'être éternellement à moy. Toutes ces choses firent sucomber ma vertu.

Je n'eus pas plutôt fait ce faux pas, que peu de jours apres je m'aperçus des effets funestes de mon aveuglement, j'en avertis Lenoncour, il en parut d'abord inquiet: mais il me fit de sermens horribles qu'il periroit plutôt mille fois que d'abandoner.

Ce-

Cependant le traître par la plus lâche de toutes les perfidies, apres avoir encore passé un mois à me voir, en sorte que l'on ne pouvoit plus douter de mon infortune, m'a quittée de la maniere du monde la plus cruelle. Vous sçavez vous-même, Madame, comme tout d'un coup cete maîtresse de Guitare disparut il y a prez d'un mois. Mes inquietudes dont vous ignorez la veritable cause, & que vous attribuez à l'ardeur que j'avois d'apprendre, vous donerent de grans mouvemens pour la faire chercher; mais inutilement: & ce qui est de plus infame & de plus cruel dans son procedé, c'est que depuis son absence il ne m'a pas consolée d'un seul mot de ses nouvelles, sans que je luy aye doné ni le moindre ombrage, ni le moindre sujet de chagrin. J'ay même fait chercher dans le logis où je savois qu'il demeuroit, mais on n'y sçait point ce qu'il est devenu: & tout ce que j'en ay pû apprendre, c'est que le soir du dernier jour qu'il vint icy, il monta sur ses chevaux avec son valet, & que depuis on ne l'a point veu.

Félicie ne put achever son recit sans

re-



redoubler ses larmes : & sa mère prenant la parole ; vous voyez, dit elle, ma fille, dans quels précipices conduit un premier faux pas ; vous avez prêté l'oreille à Lenoncour, & insensiblement en vous déroband de mes yeux vous êtes devenuë la victime de vôtre féblesse. Si quelque chose pouvoit consoler, ce seroit de voir que vous n'avez aucun confident de ce désordre, que vous avez été trompée par les fausses aparences d'un homme qui joignoit à une naissance illustre des qualitez capables de vous séduire, & qu'il est bien difficile d'échaper à une occasion pareille à celle que vous avez eüe.

Mais ces consideraions n'empêchent pas que vôtre faute ne soit énorme, & mon affliction infinie. Il faut penser au remede, pour pouvoir avec le tems oublier le mal : chassés de vôtre esprit toutes les idees du perfide qui vous a trahie, & ne vous souvenés de luy que pour en avoir de l'horreur. Cependant préparés-vous à être mariée dans huit jours, mais non pas avec Monsieur de Flaville, quoique ce soit à luy à qui je vous destine.

Vos

Vos paroles, Madame, reprit Félicie, sont à leur tour un mystère qui m'est impénétrable. Vous me destinez à Flaville, vous voulez que dans huit jours je me marie, & que ce ne soit pas avec luy: faites-moy, je vous supplie, comprendre cete Enigme.

Je veux, dit la mère, que dans huit jours vous soyez mariée, que dans trois mois vous soyez veuve, que dans sept mois vous accouchiez publiquement, & qu'ensuite vous épousiez Flaville. Je conçois aussi peu, reprit Felicie, l'obscurité de cette explication, que les ténèbres qu'elle veut expliquer: qui voulez-vous qui m'épouse dans huit jours?

Moy, dit la mère, laissez-moy executer ce que j'ay conçu, & vous conoîtrez si je vous ayme, & si je sçais conduire une affaire. Mais il faudroit que Flaville s'écartât pour quelque tems, & pourveu qu'il s'éloigne deux ou trois jours devant ce mariage cela suffit: Cependant répondez à son amour; & quand vous ne l'aimez pas encore; feignez que vous l'aimez, je vous conduiray dans la suite pas à pas, où je veux que nous arrivions.

Le

Le lendemain Madame de Sandreval dît à plusieurs de ses parens, qu'on luy proposoit le mariage du Comte de Courmont avec sa fille, que c'étoit un homme de trente ans, qui avoit de tres-belles Terres en Anjou, qu'elle le conoissoit, que le parti étoit tres-avantageux, & qu'elle étoit resoluë de ne le pas manquer, tandis qu'une affaire de consequence l'avoit fait venir à la Cour.

Flaville cependant vint pour voir Madame de Sandreval; mais comme elle vouloit éviter sa veuë elle ne parut point, il vit seulement Félicie, luy parla ouvertement de son amour, & cete fille instruite par sa mere, luy répondit comme une personne qui se feroit un plaisir sensible d'être à luy. Flaville luy aprit qu'il étoit obligé d'aller en Normandie auprez de Madame sa mere, qui étoit tombée malade dans l'une de ses Terres; que son voyage pourroit être de trois semaines, & qu'à son retour il esperoit que Madame de Sandreval acorderoit son agrément pour l'acomplissement de ses desirs.

H

La

La mère eut une joye sensible d'apprendre que Flaville aloit en Province ; & pendant deux jours qu'il resta encore dans Paris , elle continua de l'éviter : & cependant elle se précautionna des dispenses nécessaires sur la publication du mariage de Mr. de Courmont & de sa fille, & d'une permission de le faire à Versailles.

Il falloit qu'elle fît deux choses, le Contrat & la celebration, & paroître à tous les deux mère & mari de sa fille. Le Contrat fut aisé, elle manda chez elle un Notaire qui la conoissoit peu, luy fit dresser dans son cabinet un Contrat sur des articles qu'elle luy mit entre les mains, luy disant que Mr. de Courmont viendrait dans un moment pour le signer & s'en retourner à Versailles. Et tandis que le Notaire écrivoit, feignant qu'on la demandoit, elle fut dans la chambre de sa fille prendre un habit d'homme magnifique, avec une grande perruque noire, elle qui étoit blonde comme sa fille, & entrant auprez du Notaire & de Félicie, elle se fit lire le Contrat & le signa comme Comte de Courmont,

prit

prit congé de sa Maîtresse, comme pressé de retourner à la Cour : Et s'étant retirée après qu'elle eut repris ses habits, tandis que Félicie amusoit le Notaire, de questions sur les clauses du mariage, elle rentra, & signa le Contrat comme mère, Félicie le signa apres elle, & l'on envoya le Notaire le porter à huit ou dix parens qui le signerent chez eux.

Oh ! que si la Justice avoit sçu cete genereuse action d'une mère sage & prudente, qu'elle luy auroit fait un crime terrible de sa tendresse & de sa bonté ; & qu'elle auroit fait gémir la nature sous une scrupuleuse sévérité, qui ne se croit équitable que lors qu'elle fait du mal !

Le même soir elle se rendit à Versailles avec sa fille, & fit avec elle auprez du Curé toutes les démarches nécessaires pour la prompte celebration ; & une heure apres elle fit les mêmes démarches habillée en Comte de Courmont, sans que le Curé pût s'apercevoir de ce déguisement.

L'heure prise à la pointe du jour

du lendemain matin ; la mère feignit une indisposition pour n'être pas présente à la cérémonie ; mais elle dit qu'elle iroit apres signer sur le Regître l'acte de la Celebration : & cependant s'étant habillée en homme, elle fut en qualité de mari épouser sa fille, en présence de huit ou dix témoins qui ne pouvoient pas la reconnoître.

La cérémonie faite, elles restèrent deux jours à Versailles, sous prétexte de consommer le mariage : & étant de retour à Paris, Madame de Courmont y parut avec un équipage fort propre, & une livrée neuve que sa mère luy avoit fait préparer : toute sa famille luy rendit visite, elle les assura tous que Mr. de Courmont resté à Versailles pour une affaire importante, viendroit incessamment s'aquiter de ses devoirs ; mais huit jours après l'on dit qu'il avoit été obligé de partir pour aler à ses Terres en Anjou, où son épouse l'iroit trouver si tôt qu'il auroit disposé les choses pour la recevoir, & cependant de concert avec sa mère elle écrivit cete lêtre à Flaville.

LE'-

## L E T T R E.

*Le souhait d'une fille est souvent la victime des vœux particulieres de ceux dont elle dépend. Je ne puis m'empêcher de vous apprendre que je n'ay pû me dispenser d'obeir à la volonté précipitée de ma mère, qui en trois jours m'a mariée avec Monsieur le Comte de Courmont; la conclusion a suivy de si prez les premieres paroles, que je n'ay pû vous en donner avis: conservez-moy cependant une place dans vôtre estime, & soyez persuadé que je me souviendray toute ma vie des sentimens que vous avez eus pour moy.*

Flaville eut une veritable douleur de se voir enlever une fille qu'il adoroit, & dont il croioit être aymé; il luy fit une réponse qui marquoit autant de tendresse que d'affliction: il detestoit son voyage, comme la cause de son malheur; & ayant pressé son retour à Paris, il fut rendre une triste visite à Félicie.

Madame de Sandreval ne parut point; ainsi ayant toute la liberté possible de s'expliquer avec Mada-

me de Courmont, jamais Amant ne fit des plaintes plus lamentables, ni de plus ardentès protestations d'amour.

Etoit-ce pour me tromper, luy disoit-il, que vous me disiez tout ce qui pouvoit me persuader que vôtre cœur étoit sensible à ma peine? Si je ne vous étois pas indifferant, pourquoy consentir avec précipitation à ce cruel sacrifice dont je suis la Victime? Mais ma douleur, c'est que je ne puis cesser de vous aymer, & qu'il semble que mon feu croisse par le désespoir où vous m'avez jeté.

Ah! reprit Madame de Courmont, estimez-moy toujourns, mais ne m'aymez plus; car outre que j'en suis indigne, par ce qu'on m'a forcé de faire lors que je me serois fait un plaisir d'être à vous, je ne puis ni ne dois penser que vous m'aymez, je vous considereray toujourns comme un homme qui m'étoit cher; mais je sçais mon devoir, & je suis incapable de rien faire qui le blesse.

Cête conversation fut soustenuë jusqu'au bout, dans les mêmes sentimens d'amour d'un côté, & de retenuë



tenuë de l'autre ; & ils se séparèrent ,  
après qu'elle luy eut acordé la per-  
mission de la voir quelquefois.

Deux mois se passerent dans cete  
maneuvre , Félicie quoy qu'elle fit ,  
ne pouvoit oublier son cher & per-  
fide Lenoncour ; & malgré toutes ses  
trahisons, elle songeoit toujours qu'il  
étoit le père du fruit qu'elle por-  
toit. Elle monroit de tems en tems  
des lètres suposées de son époux ,  
qui la pressoit d'aler en Anjou. Elle  
se preparoit continuëlement, disoit-  
elle , à partir , mais toujours quel-  
que nouvel obstacle la retenoit , &  
le principal rouloit sur les comence-  
mens d'une grossesse dont elle di-  
soit s'apercevoir.

Enfin , au bout de trois mois elle  
montra une lètre , qui marquoit que  
Mr. de Courmont étoit tombé ma-  
lade. Ce fut alors qu'elle publia  
qu'elle aloit absolument partir : mais  
la feinte d'une maladie & d'une chu-  
te qui interessoit sa grossesse la retin-  
rent encore , jusqu'à ce que peu de  
jours apres elle reçut & répandit la  
triste nouvelle de la mort de son pre-  
tendu mari.

Ce n'étoient que pleurs & gemis-  
semens,

femens , jamais douleur ne s'expliqua avec plus d'éclat , elle prit le plus grand deuil qu'elle put , son appartement fut tendu de noir , son carosse drapé , un Service fait , les complimens reçus , & l'on feignit d'envoyer un homme exprez sur les lieux pour doner ordre à tout ; enfin jamais femme ne remplit mieux le personage d'une veuve desolée.

Tandis qu'elle feignoit cete douleur , Flaville ressentit une vraye joye , il ne put la dissimuler ; & cet accident faisant renaitre toutes ses esperances , il vit la veuve aussi-tôt qu'elle fut visible , & luy ofrit tous ses soins & ses secours , dans les affaires que cet incident pouvoit luy causer.

Enfin , le tems des couches ariva , elle mit au monde un fils ; & comme il ne se trouvoit point à Paris de parens du côté de Mr. de Courmont , Flaville fut choisy pour le tenir sur les Fonts avec Madame de Sandreval.

Les couches faites , & Madame de Courmont retablie , Mr. de Flaville ne douta point que son mariage ne s'acompît bientôt avec la veuve ;

ve; & quoy qu'elle ne pût se détacher de l'amour qu'elle avoit toujours pour Lenoncour, la necessité de l'état où elle se trouvoit, & la complaisance qu'elle avoit pour une mère dont la bonté étoit excessive, fit qu'elle consentit à tout ce qu'elle desiroit.

Les choses étoient donc resoluës & dans les aproches de la conclusion, lors qu'un soir Madame de Sandreval & sa fille s'entretenant ensemble dans le cabinet de la mère, un Laquais vint leur anoncer qu'un carosse drapé escorté de quatre grans Laquais, s'étoit arêté à la porte, & que Mr. le Marquis de Saint Quentin demandoit à voir Madame de Sandreval & Madame de Courmont.

On le fit monter, les lumieres furent augmentées, & la mère & la fille passant à la chambre pour le recevoir, & s'avancant jusqu'à la porte, furent fort surprises, lorsque l'une reconut le visage de Madame Pinel Joüeuse de Guitare, & l'autre son cher Chevalier de Lenoncour.

Leur étonnement les rendit toutes deux immobiles, elles ne purent prononcer une seule parole; & Le-

noncour qui s'aperçut de leur trouble, s'adressant à Madame de Courmont, luy dit : Vous devez être surprise de me voir, & je suis persuadé que vous me regardez comme un perfide digne de vôtre indignation. Mais il ne me sera pas difficile de me justifier ; Je ne vous blâme point d'avoir en vous mariant oublié les sermens que vous m'aviez faits, l'idée fausse de mon crime autorisoit vôtre infidelité ; je ne suis que depuis quatre jours à Paris, j'y ay appris en même tems vôtre mariage, la mort de vôtre époux, & la naissance de vôtre fils : mais je n'ay point voulu paroître à vos yeux, sans être dans un état digne de me montrer à ceux de Madame de Sandreval.

Il fit tout ce discours debout ; mais ayant pris des sièges, il leur dit que la mort de son aîné, & la retraite entiere de l'Abé son frère l'avoient rendu maître de vingt-cinq mil livres de rente qui composoient le bien de sa maison, qu'il venoit les offrir à sa chere Félicie, en luy rapportant un cœur qui n'avoit jamais cessé d'être à elle, & dont le plus étran-

étrange de tous les accidens avoit dû rendre la fidélité suspecte.

Félicie avoit senti tout d'un coup renaître à sa veüe l'amour que son absence n'avoit pû entierement étouffer, elle souhaita de le trouver innocent, & Madame de Sandreval avoit une joye sensible de le voir en état de reparer l'injure qu'il avoit faite à sa maison, de rendre au jeune enfant qui venoit de naître son véritable père, & de les tirer de l'embaras, où le mariage de Flaville pouvoit un jour les jeter par quelque découverte impréveuë, de la vérité.

Elle comanda qu'on refusât la porte à tous ceux qui viendroient; & s'étant enfermée avec Lenoncour & sa fille pour s'entretenir en liberté, & sans être interrompus, elle luy dit qu'il ne feignît point de s'expliquer devant elle; qu'elle étoit instruite de tout leur secret par la confiance entière que sa fille luy en avoit faite: mais qu'elle ne pouvoit concevoir comment il se disculperoit d'une infidélité qui leur avoit causé tant d'embaras.

Vous avouerez, reprit Lenoncour,

cour, que je n'ay point de tort lorsque vous saurez ce qui m'est arivé, & je vais en peu de mots vous le dire. Le jour que je vous vis pour la derniere fois, m'étant retiré chez moy un peu devant la nuit, je reçus un Billet du meilleur de mes amis, que je ne nomeray jamais, qui me prioit de l'aler joindre avec mon valet, dans l'endroit que me diroit le sien. Je montay aussi tôt à cheval, & me rendis où il m'atendoit. Nous y mangeâmes, & ensuite il me dit qu'il faloit que je l'accompagnasse jusqu'à une maison de campagne où il devoit être à la pointe du jour; & que comme il craignoit qu'on ne luy dresse une embuscade dans la Forêt de Bondi, il étoit bon de la passer à la pointe du jour.

Nous partîmes la nuit, & nous arivâmes à la Forêt avant que le jour parût; il me mena par des routes de traverse, sans prétexte d'éviter ce qu'il craignoit. Mais lorsque nous fûmes dans un endroit fort écarté, nous trouvâmes quatre hommes qui mirent pied à terre, & me firent

conoître le véritable sujet pour lequel il m'avoit amené.

Chacun prit son homme à vint pas les uns des autres : mon valet, quoyque brave garçon, fut malheureusement tué du premier coup qu'on luy porta ; mon ami blessa & dezarma celuy contre lequel il avoit à faire ; les deux autres se défendoient également : Mais dans le moment qu'ayant passé sur celuy avec qui j'étois attaché, je luy avois faisi son épée, & luy tenois la pointe de la mienne à l'estomac pour la luy faire rendre, son Laquais qui avoit tué le mien, me passa par derrière son épée au travers du corps, & me fit tomber étendu dans mon sang.

Son Maître indigné de cete trahison, qui me força de quitter son épée, la luy passa dans le cœur, & le fit tomber mort sur mon valet. Et l'action étant finie, les autres qui me trouverent de la vie m'emportèrent le mieux qu'ils purent dans un carosse qu'un de ceux à qui nous avions a faire avoit fait tenir prêt à cinq cens pas de là.

On amena nos chevaux ; mais les

H 7

corps

corps morts, qui sur le midy furent trouvez dans la Forêt, mirent sur pié la Justice, qui n'eut pas de peine à juger que c'étoit, ou un meurtre fait par des voleurs, ou un duel; cependant nous arrivâmes dans une maison de campagne. J'avois perdu la conoissance avec mon sang, ma playe fut sondée, & trouvée tres perilleuse, & elle me tint trois mois sans sortir du lit ou de la chambre. Les autres qui s'écartèrent si-tôt qu'ils m'eurent laissé là; avoient doné un billet qu'on me rendit aussitôt que je me reconus; ce qui ne fut que huit jours apres: & par ce billet ils me défendoient absolument de dire qui j'étois, si je ne voulois les perdre, & moy même.

Cet ordre m'empêcha de prendre confiance à qui que ce soit, pour essayer de vous avertir de mon défaitte, & je me levois à peine du lit apres trois mois, lors qu'une nuit celuy contre qui j'avois eu affaire entra dans ma chambre, & me dit: Levez vous, ou nous sommes perdus, & venez monter dans une chaize roulante que j'ay là-bas. Je m'habillay, nous montâmes en chaise,

ze;



ze, & malgré ma fébleffe, à force de relais que nous trouvâmes par tout, nous arivâmes le lendemain à Tournay, & passâmes de là à Bruxelles.

Nous y aprîmes qu'à la pointe du jour on avoit été pour m'enlever sans me conoitre, & que pendant vint-quâtre heures ou avoit suivy nos traces. J'achevay de me guerir à Bruxelles; & enfin apres y avoir resté trois mois sans ozer hazarder de lètres, nous scûmes que l'on n'avoit pû rien démêler de cete affaire, & que nous pouvions paroître sans rien craindre.

Je revins en France, & voulus passer chez mon frere, qui n'ignoroit pas où j'étois, & qui m'avoit beaucoup assisté. Je le trouvay malade à l'extremité, il m'aprit que le second avoit pris l'habit de Capucin, & témoigna ressentir beaucoup de consolation de me voir: Mais cete joye ne luy rendit pas la santé, il mourut entre mes bras trois jours apres que je fus arivé: & si tôt que j'eus satisfait à ce que je devois à sa memoire, je me suis icy rendu.

Ce recit leva tous les soupçons  
de

de Félicie. Madame de Sandreval luy expliqua tout ce qui s'étoit passé entre elle & sa fille, pour cacher le malheur où son absence l'avoit exposée, & enfin le mariage fut en peu de jours conclu avec Lenoncour, qui avoit pris le nom de Saint Quentin que portoit son frere aîné.



LES VANDANGES  
DE CHABLIS,

O U

L'AVOCAT BERNE'.

*Avanture Galante*

EN DEUX PARTIES.

XXIII. *Promenade.*

**L**E mois de Septembre  
avoit impose silence  
au sabbat de la chi-  
cane; les Robes pou-  
duës au croq pour plus  
de deux mois, per-  
métoient à ceux qui les portent de  
chan-

changer leurs rabats en cravates ; & on les voyoit partir de tous côtez pour aler au grand air de la campagne secouer la poussiere du Palais. Lorsque Monsieur Gilotin, l'un des plus vieux Procureurs du Parlement, des plus riches, & des plus avarés, prit la comodité du Coche d'Auxerre pour aler faire ses Vendanges à Chablis.

Il avoit avec luy Suzane sa fille, le jeune Avocat Monsieur Jabolin accordé avec elle, & Me. Toinette sa servante ; & tous quatre furent le vint Septembre dez le grand matin, au Port Saint Paul pour s'embarquer.

Un de mes amis nommé des Aunais, qui avoit une affaire à solliciter à Fontainebleau, où la Cour étoit, & qui scut que je voulois aler auprès de Nemours dans la Terre d'un Gentilhomme passer quelques jours de divertissement, m'engagea de prendre avec luy cete même route, dans l'intention de descendre à Melun, où il me promit qu'un de ses parens nous fourniroit des chevaux. Et comme je pouvois luy être utile au Bureau du Ministre dont son affaire dépendoit, je me fis un plaisir de l'a-

com-

compagner, & de jouir de sa conversation, qui est sans contredit l'une des plus agreables du monde.

Nous entrâmes donc dans le Bateau, nos Laquais portant apres nous une abondante provision de vin & de viandes; & le hazard nous plaça justement vis à vis de Suzane, qui étoit assise entre son pere & son acordé.

Elle étoit dans un ajustement propre, mais fort simple, qui n'empêcha pas que des Aunais ne la regardât avec surprise. Et comme une personne qui devoit être extrêmement distinguée, il l'examina, il l'admira, & luy dit tout ce qu'un esprit aussi délicat & aussi galant que le sien luy pouvoit fournir de plus obligeant & de plus flateur.

Il ne disoit rien cependant qui ne fût au deffous du merite de cet aymable enfant, elle n'avoit rien qui ne charmât; mais malgré la beauté de sa taille, de son teint & de son visage, ce qui l'emportoit sur tous ses attraits, c'étoit une douceur infinie, & une modestie, au travers de laquelle on s'apercevoit aizément de la délicatesse

tesse de son esprit dans le peu de paroles qu'elle disoit.

Des Aunais fit au pere un compliment sur le mérite de sa fille. Et prenant Jabolin pour son frère, parce qu'il étoit aussi grand & bien fait qu'il étoit fort & badaut, il voulut le féliciter d'avoir une sœur si parfaite. Mais l'Avocat prenant un ton grave, dit qu'il n'étoit point son frère, mais qu'il seroit bientôt son mari.

Je vous en félicite encore davantage, reprit des Aunais, mais par le silence sombre avec lequel Suzane reçut cete réponse, il ne luy fut pas difficile de s'apercevoir que son petit cœur n'étoit pas tout à fait d'accord du choix de son père. Et cete idée fortifiant la première émotion qu'il avoit ressentie en la voyant, quoiqu'il ne crût pas encore l'aimer, il comença de regarder Jabolin d'un œil de Rival, comme un homme dont il auroit bien voulu traverser les prétensions, & dont l'air luy déplut.

Il avoit raison. Mr. l'Avocat Jabolin, quoique grand & bien taillé, est un des hommes de France le plus capable de déplaire. C'est un presomptueux, tellement entêté de son mé-

mérite, qu'il ne croit pas qu'il y en ait un sur la terre qui l'égle. Il se tient droit comme un piquet, ne tournant sa tête chargée d'une longue perruque blonde que par le mouvement entier de son corps. Et regardant d'un œil serieux & de haut en bas ceux qui ont la hardiesse de luy parler, il n'ouvre la bouche qu'à regret pour se donner la peine de leur répondre, & leur répond roujours d'un ton d'Orateur une véritable forise.

Des Aunais au contraire, est un homme d'un esprit aussi délicat que vif, & aussi fin que complaisant, le plus adroit du monde à jouer un fat, & qui s'en fait le plus de plaisir: il est bien fait de sa personne, plein de cœur & d'honneur, assez riche pour soutenir l'air qu'il a pris dans le monde, quoiqu'il ne soit que le fils d'un homme, mort Ecuyer d'un grand Seigneur. Il avoit eu une attache depuis peu rompuë par une perfidie déloyale de celle qu'il aimoit, & pour achever d'étoufer les restes d'une passion dont elle s'étoit renduë indigne, il ne crut point de meilleur ni de plus prompt expedient que de prendre un engagement nouveau. Il

Il regarda Suzane comme une fille tres propre à luy faire entierement oublier sa perfide: Et Jabolin comme un homme tres digne qu'on luy enlevât un cœur sur sa moustache, il ne s'imagina pas d'abord que l'atache qu'il aloit prendre seroit si ferrieuse, & il ne pensoit qu'à s'insinuer auprez de la belle, se faire une entrée dans son cœur, pour pouvoir se preparer avec elle une correspondance apres son retour. Mais avant la fin du jour il changea bien de sentiment, & se trouva plus pris qu'il ne pensoit.

La conversation s'étoit liée dez l'abord, le feu qui s'alumoit dans le cœur de des Aunais me le fit paroître encore mille fois plus spirituel & plus agreable que je ne l'avois jamais veu; Et comme il méla avec autant d'adresse que de discretion de petits coups d'œil fort vifs & fort tendres à toutes les choses obligantes qu'il dit à Suzane, il crut avant le milieu du jour s'être aperçu qu'elle ne les évitoit pas, & se flata d'un comancement de succes qui redoubla son engagement.

Jabolin avoit trop d'orgueil & de  
pre-



presomption pour être jaloux ; il se croyoit tellement assuré du cœur de Suzane sous l'autorité d'un pere qui la luy avoit promise, qu'il ne prit aucun ombrage de tout ce que des Aunais luy disoit ; il entroit même dans la conversation, dans laquelle il fouroit toujours à contretens quelque lardon de travers, apuyant de fréquens éclats de rire les impertinentes bagatelles qu'il nous donoit comme de bons mots, & dont il avoit le plaisir de rire tout seul.

Il y avoit déjà bien trois heures que le Coche vogoit, & nous avions déjeuné avec le Procureur & sa compagnie, d'un pâté dont nous étions munis, & d'un vin digne de l'aroser, lorsque Me. Toinette servante de Suzane, qui me paroissoit une grosse gaillarde assez jeune & bien faite, sortit pour aler prendre l'air sur le tillac. Comme je m'étois aperçu que des Aunais prenoit feu, & que naturellement je suis assez curieux, je suivis Toinette pour entrer avec elle en conversation, sachant bien que les servantes ne demandent pas mieux qu'à babiller, & trouver des personnes qui veulent bien écouter

ter

ter tout ce qu'elles savent de leurs Maîtres & de leurs Maîtresses.

Quelques discours indifférens me firent conoître d'abord qu'elle en favoit plus qu'une servante, & je l'eus bien-tôt conduite où je desirois. Je louây la beauté, l'esprit & la jeunesse de Suzane, je la felicitay elle même d'être auprez d'une Maîtresse si agreable; je luy demanday la demeure du Procureur & de l'Avocat; & apres d'autres petits préambules sur le mariage de cete aymable fille avec Mr. Jabolin, je luy demanday s'il s'acompliroit bien-tôt.

Si la chose dépendoit de ma Maîtresse, dit Toinette, ou de moy, elle ne se feroit jamais; & c'est bien contre son gré qu'elle obeïra à la volonté de son père, qui desire absolument par des veuës d'interêt qu'elle se marie à un Avocat, & qui par une intrigue de confreres a jugé à propos d'agrèer celuy-cy, qui est sans hyperbole l'un des plus sots animaux, & sans contredit l'un des plus ladres avaricieux qui soient sur la terre.

Un debut si beau ne pouvoit manquer d'exciter ma curiosité à pouffer  
plus

plus loin cete découverte. Je plains beaucoup Suzane je blâmay la contrainte que l'on faisoit à son cœur, je m'étendis sur les chagrins dont étoient suivis les mariages qui n'étoient pas formez des mains de l'amour: Et la voyant dans la disposition de m'en dire davantage, je luy proposay de nous affeoir à l'air, où nous pourions causer un peu plus à nôtre aise que debout comme nous étions. Ainsi comme elle n'avoit pas moins de demangeaison de parler, que j'avois d'envie de l'entendre, elle accepta le parti que je proposay, nous nous mîmes contre le matz. Et nous étant assis l'un auprez de l'autre, après qu'elle m'eut prié, comme l'on fait ordinairement, de n'aller point publier à d'autres ce qu'elle aloit me dire: voicy de quelle maniere elle me conta ce que je desirois savoir.

Ma Maitresse est encore cent fois plus aymable qu'elle ne vous paroît: & si vous conoissiez son esprit & sa bonté, vous redoubleriez l'estime que vous témoignez avoir conguë pour elle.

I

Mr.

Mr. Gilotin son père n'a point d'autre enfant, & sa plume d'un côté & son avarice de l'autre, ont si bien conduit le négoce de son étude, que je le croy riche de cinquante mil écus au moins, sa femme est morte depuis quatre ans, & il y en a six que je suis avec luy. Les qualitez charmantes de sa fille, dont je suis un peu parente à cause de sa mère, m'ont doné pour elle un attachement si grand, que je ne pourois m'en separer sans le dernier chagrin; elle sçait que je l'ayme tendrement, & je puis dire aussi que je suis la seule en qui elle prenne confiance.

Il n'y a personne qui sur sa physionomie ne la juge née pour être heureuse, & son esprit & sa vertu la rendent digne du plus grand bonheur. Mais l'on n'a que trop d'exemples dans le monde que la fortune n'a pas toujours des yeux pour le mérite.

La vieille veuve d'un riche Gentilhomme du Vermandois, avoit un procez au Parlement, dont M. Gilotin étoit Procureur. Apres qu'elle eût fait un voyage à Paris pour le métre en état d'être poursuivi, elle char-

gea

gea le jeune de Viliers son neveu, & son unique heritier du soin de cete afaire; c'étoit un jeune homme de vint trois ans, bien fait, & dont les manieres étoient les plus propres du monde à se faire aymer.

Les frequentes visites qu'il rendoit à l'Etude du Procureur, luy fournirent bien-tôt l'ocasion de voir Suzanne; & il ne put la voir sans éprouver la puissance d'une beauté qui le surprit: il s'apliqua aussi-tôt à chercher les moyens de la rencontrer; ce qui ne luy fut pas difficile, puisque tous les jours à onze heures elle ne manquoit point de se rendre à Saint Landri.

Suzane s'aperçut bien-tôt que de Viliers la suivoit, & elle lut dans ses yeux les raisons qui le pouffoient à la chercher. Une fille n'est jamais fâchée de se voir aymée; & quand même elle ne voudroit pas y répondre, une conquête luy fait plaisir. Elle n'avoit pas dix-sept ans, rien n'avoit encore ocupé son cœur; & les premiers coups de pinceau qu'on applique sur une toile blanche, y font une puissante impression; c'est ce qui fit que les assidueitez de de Viliers ren-

contrant un cœur neuf, ne furent pas long tems sans causer à Suzane quelque émotion.

Ce changement de l'état de son cœur ne m'échapa point, je la vis plus inquiète qu'à son ordinaire, elle se plaisoit dans la solitude de son cabinet, & elle négligeoit certains amusemens dont elle avoit coûtume de s'ocuper.

Je ne pus la voir dans cete peine sans y comparer, & je crus que le premier pas que j'avois à faire, c'étoit de découvrir la source de ce changement. Ainsi dez le même soir en la deshabillant, apres l'avoir divertie de quelque aventure que je luy contay, & que j'inventois exprez, je luy demanday ce qui pouvoit depuis quelques jours la rendre plus mélancolique que je ne l'avois jamais veü?

Je n'ay rien, me dit-elle frédement? & moy, luy repliquay-je, je suis assurée du contraire: mais de deux choses l'une, ou vous me croyez bien stupide si vous pensés que je ne pénétre pas la cause de vôtre inquiétude, ou vous avez bien peu de confiance en mon amitié, si voyant que  
je

je m'en aperçois vous me taisés ce secret. Me croyez-vous, ou capable de vous trahir, ou incapable de vous rendre service?

Elle rougit à ce mot, & baissa les yeux; ce silence, continuai-je, me dit assez de quelle nature est vôtre peine, je ne vous la demande plus: mais cete conoissance ne suffit pas, & si vous ne m'expliquez qui est celuy qui la cause, il me sera impossible de vous doner, ou les conseils, ou les secours que vous pouvez attendre de ma fidelité.

Alors elle m'expliqua, que depuis quinze jours de Viliers ne manquoit pas une seule fois de la rencontrer à Saint Landri; que ses regards pleins de feu luy avoient fait comprendre qu'elle en étoit aymée, & qu'enfin elle sentoit naître pour luy dans son cœur ce qu'elle n'avoit senti de sa vie.

Hé bien, luy dis-je, il faut voir si de Viliers peut être un parti qui vous convienne: & s'il y a de la proportion, je sonderay vôtre père, & tâcheray de ménager son esprit pour conduire la chose à vôtre satisfaction.

Pourquoy vous chagriner ? Parce-que, dit elle, ayant adrétement fait tomber mon père sur luy, il me dit que c'étoit un Gentilhomme sans une obole de bien, qui ne subsistoit que des bonnes graces de sa tante, & n'avoit d'espoir que dans sa succession, & tu conçois bien qu'un père aussi intéressé que le mien, n'est pas homme à doner sa fille sur l'incertitude d'une esperance qui peut être sans succes.

Nous dîmes quantité de choses, dont le recit seroit inutile ; mais il me parut que la confidence qu'elle me fit calma son inquiétude ; & qu'ayant déposé son secret dans mon sein, elle s'en trouva soulagée. Pour moy je me résolus de rendre à ces deux Amans tout le service qu'il me seroit possible, & d'employer dans les suites auprez du père toute mon adresse & tout mon crédit pour le disposer à l'agrément de cete aliance, laissant le surplus à la Providence, & à ce que le tems & les conjonctures pouroient produire.

Dez le lendemain je m'aperçus dans la ruë que de Viliers cherchoit l'ocasion de me joindre. Je feignis de



de ne point pénétrer son intention, comme si j'eusse ignoré son secret. Mais apres l'avoir adrétement évité dans des endroits qui ne me parurent pas comodes pour un entretien, je le conduisis insensiblement à ma fuite dans un lieu plus propre, où je m'arétay comme y ayant afaire.

Il m'aborda, & me dit avec esprit tout ce qu'il crut capable de me rendre compatiffante à ses peines: Et me métant d'une main deux Louïs dans la mienne, il me pria de vouloir rendre à Suzane un Billet qu'il me présenta de l'autre. Je rebutay ses deux Louïs, & prenant son Billet, je luy dis: Si vos intentions sont bonnes, je n'ay pas besoin de vôtre argent pour m'exciter à vous servir; mais si vos desseins ne sont pas droits, je ne vends point ma Maîtresse. Je luy rendray fidelement vôtre Létre, & vous informeray le plûtôt qu'il me sera possible, de la maniere dont elle l'aura reçuë. Et en même tems, ne voulant point qu'on me vît avec luy, je le quitay sans attendre qu'il me repondit. Je fus bientôt de retour au logis, je donay le Billet à Suzane, elle l'ouvrit; &

n'ayant plus rien de secret pour moy, elle y lut tout haut ces paroles.

B I L L E T.

*Je ne puis croire que vous ne vous soyez point aperçue de la passion que vous avez fait naître dans mon cœur : mais afin que vous ne puissiez en douter, j'en confie l'aveu à ce Billet ; il est aussi sincere que le feu qu'il vous declare est violent. L'on ne vous rendra jamais un hommage plus fidèle, & le comble de mon bonheur, ce seroit d'apprendre que vous l'agréez.*

Je ne l'agrée peut-être que trop, dit Suzane après qu'elle eût achevé la lecture, & je crains bien que la sensibilité qu'il trouve dans mon cœur, ne nous coûte à l'un & à l'autre bien des tourmens. Ne désespérés rien, luy repliquay-je, mais que voulez-vous que je luy dise, car je ne croy pas que sur un premier Billet vous luy récriviez ? Dis luy, me répondit elle, tout ce que ton esprit plus tranquile que le mien, te suggerera de plus à propos ; mon cœur  
t'en

t'en diroit peut-être trop, ou ma raison ne t'en diroit pas assez.

Je conus par cete réponse, que la Lettre de de Viliers avoit achevé de l'enflamer, que son cœur étoit pris, & qu'elle ne l'aymoit pas moins qu'elle en étoit adorée? Ainsi dez le même soir de Viliers étant venu pour parler au Procureur, je l'atendis dans l'allée. Et pour ne pas entrer avec luy dans un long discours, qui luy auroit peut-être trop expliqué le fond du cœur de ma Maîtresse, je me contentay de luy dire, comme en passant, & comme n'ayant qu'un moment dérobé à luy doner. On a lû votre Lettre, tout est favorablement disposé, continuez, aymés fidèlement, que vos veuës soient drêtes, & vôtre cœur sincère, je vous serviray, & sans attendre qu'il me répondit, je le quitay & rentray.

Il m'épia le lendemain pour en apprendre davantage. Je vous en ay dit assez, luy dis je, & je passerois les bornes d'un raport fidèle si j'y ajoutois autre chose. Alors apres m'avoir inutilement prié d'agréer une bague, il me conjura de luy ouvrir les moyens d'entretenir Suzane, &

d'en obtenir d'elle la permission : j'étois bien persuadée qu'elle ne l'auroit pas moins désiré que luy ; mais je ne crus pas la devoir cométre à accepter une entreveuë délibérée . Et prenant mes mesures dans ma tête pour leur en faire naître l'ocasion, comme par hazard , dans un lieu où ils m'auroient pour témoin , je luy dis que je ne pouvois pas entrer dans la démarche qu'il souhaitoit de moy , & que même je n'ozois pas risquer d'en faire à Suzane une proposition , qui sans doute l'ofenseroit ; mais que pour ses Létres je m'en chargerois volontiers.

De Viliers fut satisfait de mon excuse ; mais je songeay serieusement aux moyens de leur procurer une entreveuë , & peu de jours apres la fortune m'en fournit une occasion favorable : Une de mes niées étant acouchée , son mari vint me prier de tenir son enfant ; je luy dis de prendre Suzane , ce qu'il fit : & m'ayant ensuite consultée sur le parain , je luy indiquay de Viliers , & luy defendis de luy dire qui seroit la marraine , comme Suzane de son côté ne favoit

favoit point avec qui elle tiendrait cet enfant.

J'avois pris le soin de faire tenir une colation prête chez ma nièce, Villiers se trouva indifferemment à l'Eglise à l'heure marquée, ne sachant point qui devoit être sa comère. Mais la surprise de l'un & de l'autre fut fort agreable, lors qu'ils se trouverent aux Fonts, un souris que je leur fis leur aprit d'où leur venoit une rencontre si heureuse. Et la cérémonie étant achevée, on se rendit chez l'acouchée : où étant entrez tous trois dans une chambre, en attendant la colation que j'avois fait suspendre, je leur laissay toute la liberte possible de s'entretenir en ma presence; ils ne perdirent point des momens si précieux, de Villiers s'expliqua avec toute la tendresse possible; & Suzane y répondit avec autant de modestie que de douceur & d'agrément.

Dez ce moment il ne douta plus de la corespondance du cœur de Suzane, j'étois leur confidente comune: & résolue de tout employer pour les unir, je sonday l'esprit de Mr. Gilotin: Mais j'y trouvay si peu de disposition,

tion, que loin de m'expliquer avec luy, je dis aux deux Amans qu'il falloit s'armer de patience, jusqu'à ce qu'une conjoncture favorable mît les choses dans un autre état.

Quatre ou cinq mois se passèrent de la sorte, mon adresse leur procureroit de tems en tems la facilité de se voir, ou je leur rendois des Létres qui remplissoient le vide de leurs entreveuës. De Villiers agissoit de toute sa puissance pour obtenir de sa tante quelque anticipation de sa succession, qui pût me doner la hardiesse de le proposer à Mr. Gilotin; mais il avoit afaire à une femme dure sur le fond de son bien, & il n'ozoit la pteffer, de crainte qu'elle ne luy retranchât ce qu'elle luy donoit tous les ans.

Les choses étoient dans cet état, lors qu'un parent de cete tante fut nommé pour aler extraordinairement en Alemagne faire une négociation importante; il ayroit de Villiers, & le conoissoit pour homme de cœur & d'esprit; ainsi il jeta les yeux sur luy pour l'accompagner, comme un de ses plus afidez Gentilshomes: son voyage ne devoit durer que trois ou  
qua-

quatre mois au plus, & il écrivit à la tante pour l'obliger à donner congé à son neveu, & de contribuer un secours extraordinaire pour le metre en état de faire honneur à celuy qui le menoit avec luy.

Il étoit dur à de Viliers de se separer de Suzane; mais nous tînmes conseil, & nous jugeâmes que ce pouvoit être un moyen pour obtenir de sa tante par l'entremise de ce parent quelque avance solide qui pût servir de fondement à son établissement; que le voyage seroit court; que les avantages qui en pouvoient naître, valoient bien le risque & le déplaisir d'une absence de quatre mois; & qu'étant affurez d'une constance inviolable, il n'y avoit pas à balancer sur cete resolution.

Le voyage conclu, la tante donna deux cens pistoles pour la dépense, outre la table & l'équipage de l'Envoyé. Le depart fut prompt, & l'adieu tendre que ces deux Amans se dirent en ma présence, me tira les larmes des yeux.

Il y avoit un mois que de Viliers étoit parti, lors qu'un Procureur ami & voisin de Mr. Gilotin, luy pro-

propofa le mariage de Mr. Jabolin reçu Avocat, fils d'un Huiffier & d'une de fes fœurs, riche par les biens échus de fon père & de fa mère qui font morts, & qui outre cela fe flatoit d'être un jour le feul heritier de ce Procureur.

Mr. Gilotin ne balança pas un moment fur l'agrément de ce parti; Jabolin eft, comme vous le voyez, un beau sot, & pourveu qu'il ne parle point, il peut paffer à la montre; mais mon Maître, qui hors la routine de fon Etude, eft auffi l'un des plus minces génies de France, ne pénétrant pas le bois au delà de l'écorce, ne conoît point fa bétize, & s' imagine que le chargeant de tous les facs de fon Etude, il en fera le plus grand Avocat du Palais.

Il conclut donc fecretement l'affaire avec fon Confrère: & pour faire une entreveuë entre les deux partis, il prit un prétexte de doner un repas à ce Procureur où Jabolin fut amené; je ferois & je puis dire que jamais on ne vit tant de pauvreté enfilées les unes fur les autres qu'en debita cet Avocat, en voulant avec fon éloquence de Palais complimenter Suzanne,



zane, & louer sa beauté. Bons Dieux! quelle différence de cet original à l'esprit délicat de de Viliers; si Suzanne avoit sçu que c'étoit un Rival qu'on vouloit donner à son Amant, elle auroit été bien plus piquée de ses sottises; mais l'indifférence avec laquelle elle le regardoit, en fit bien échapper à ses remarques.

Le soir Suzanne étant retirée, Mr. Gilotin se deshabillant me demanda ce que je disois de Mr. Jabolin? Je luy dis que c'étoit à mon sens un beau verre taillé en diamant, & que je ne luy trouvois pas une once de raison ni d'esprit. Tu ne t'y conois pas, dit il, & c'est luy que j'ay choisi pour être mon gendre. Cete qualité, luy répondis-je, pourroit me donner pour luy du respect, mais elle ne doneroit pas de l'esprit à un homme qui n'en a point. Ne vas pas, repliqua-t-il, donner ces idées à ma fille, car demain je pretens luy en parler. Comme votre fille, luy dis-je, se conoit en esprit mieue que moy, je n'auray pas besoin de luy dire tout le ridicule qui m'a paru dans cet homme pour le luy faire apercevoir. Mais savez-vous bien que vôtre

tre

tre fille a fait un vœu de ne se point marier qu'elle n'ait passé dix huit ans, & qu'ainsi Mr. Jabolin peut se promener neuf ou dix mois.

Je n'ay que faire de ses vœux, reprit Gilotin, & je l'en dispense. Il se coucha sur cete parole, & me congedia: je courus à la chambre de Suzanne, pour luy anoncer cete nouvelle, qui aloit à déconcerter nos projets, elle en eut un chagrin qui ne se peut exprimer: ce fut alors que tout le ridicule de cet Avocat s'offrit à ses yeux, nous raisonnâmes long-tems sur ce qui étoit à faire pour rompre cete résolution; & nous ne trouvâmes rien de plus à propos que de continuer ce que j'avois comancé, & de se retrancher sur un vœu fait qui la lioit encore pendant neuf ou dix mois.

Le suecez répondit à nos intentions, Gilotin consulta son Curé, qui luy dit qu'il ne devoit pas contraindre sa fille, au préjudice du vœu qu'elle avoit fait, & il ne la pressa pas; mais il regarda Jabolin, comme celuy qui apres ce terme expiré seroit son gendre, & sous cete qualité le reçut chez luy.

Viliers fut averti de tout ce qui se passoit, il aprouva le tour qu'on avoit pris pour écarter la réponse sur la proposition du père; les Létres marchaient continuélement, & la negociation de l'Envoyé qu'il acompagnoit aloit finir, lorsque nous apprimes que d'Alemagne il avoit reçu un ordre de passer en Suede, pour y remplir le même employ, & qu'il étoit impossible à de Viliers de ne le pas suivre; d'autant plus qu'il s'étoit si parfaitement insinué dans l'esprit de ce Ministre, qu'il ne doutoit pas qu'à son retour il n'obtint de sa tante ce qu'on desiroit.

Il falut prendre patience, & souffrir les perpetuées impertinences de Jabolin: Mais Suzane qui avoit ses veuës pour pousser le tems jusqu'au retour de de Viliers, dissimuloit avec une prudence admirable. Et comme elle étoit dans une retraite extraordinaire de toute societé, son père ne pouvoit pas prendre la moindre idée d'une intrigue qui pût traverser ses intentions.

Enfin, prez de huit mois s'étoient écoulés depuis l'absence de de Viliers, le père qui voyoit approcher le

terme

terme que sa fille avoit pris, comança de la presser : & d'autre côté Suzane par la dernière Létre de son Amant, avoit appris qu'il aloit s'embarquer avec l'Envoyé pour passer en Holande, & de là se rendre en France, il ajoûtoit que tout se dispoit à l'accomplissement de ses desirs, qu'il avoit fait confiance de son amour au Ministre même, qui luy avoit promis d'agir efficacement auprès de sa tante, & qu'enfin il espéroit dans un mois la voir.

Suzane se flatoit de cete esperance, & son impatience luy faisoit conter les jours, quand au bout d'un mois, Mr. Gilotin croyant apprendre une nouvelle indifferente à sa fille, luy dit étant prez de se metre à table, qu'il venoit de recevoir une Létre de la tante de de Viliers, qu'elle luy mandoit que le Vaisseau où son neveu s'étoit embarqué avoit fait naufrage; que l'Envoyé avec une partie de l'équipage s'étoit sauvé; mais que le pauvre de Viliers avoit été englouti dans la mer, & qu'il étoit mort.

Quel coup de foudre pour Suzane! elle ne put à cete surprise resister à  
la

la violence de la douleur qui la faisoit, elle tomba évanouïe entre mes bras : Et quoy que mon déplaisir approchât du sien, j'eus la force & la prudence de faire croire à M. Gilotin que c'étoit une vapeur qui luy prenoit de tems en tems. J'ayday à la porter à sa chambre, où je m'enfermay avec elle ; & apres qu'elle eut repris ses sens, je mêlay mes larmes aux siennes, & tâchay de diminuer son désespoir en partageant sa douleur.

Mais rien n'étoit capable de la consoler, elle souhaitoit la mort, & se réjoüit d'une cruelle fièvre qui fut la suite de cete terrible nouvelle, esperant que cete maladie la mètroit au tombeau ; & je ne doute point qu'elle n'eût sucumbé ; mais je puis dire que les soins que j'ay pris de son corps & de son esprit, luy ont sauvé la vie & rendu la tranquillité.

Il y a deux mois que sa santé est rétablie ; son père a resolu son mariage avec Jabolin, & prétend l'exécuter au retour des vandanges ; mais pour Suzane, lors qu'on l'a pressée sur cete proposition, elle ne s'est ex-  
pli-

pliquée ni sur l'agrément, ni sur le refus: tout ce que je sçais, c'est qu'au moment qu'on voudra passer le contrat, elle est resoluë de ne le point signer, de declarer netement à son père qu'elle n'en fera rien, & de se retirer plutôt le reste de ses jours dans un Couvent que d'épouzer le fat qu'on veut luy doner.

Je fus d'autant plus satisfait du récit de Toinéte, que je n'en atendois point d'une servante un pareil. Je plaignis le malheur de sa maîtresse, j'approuvay fort la résolution qu'elle avoit prise de ne se point lier avec un homme qu'elle ne pouvoit aymer, & luy dis que Suzane avoit assez de mérite & de jeunesse pour trouver des partis aussi avantageux & plus agreables que Jabolin; nous retournâmes ensuite dans la cabane, où ce que je venois d'apprendre servit à me guider dans tout ce que je dis.

L'heure du diné venuë, le Procureur & l'Avocat, autant par principe d'économie que sur les prieres que nous leur en fimes, voulurent bien manger avec nous le reste du  
pâté

pâté que nous avions entamé pour déjeuner, & nous y joignîmes un gros dindon froid, & quelque poulets, avec le reste de nôtre vin, & cete communication de table lia de plus en plus nôtre petite societé.

Après le diné, des Aunais feignant d'aler prendre l'air, m'entraîna avec luy, & me dit: Ne descendons point à Melun, mon affaire de Fontainebleau ne presse point, elle sera aussi bone dans quinze jours qu'à present, rien ne vous atache que vôtre plaisir, suivons le Coche tant que Suzane y sera, j'en suis trop sensiblement touché pour la quitter, & je veux qu'elle sache que je l'ayme.

Je vous suivray par tout, luy répondis-je, & j'entre avec trop de sensibilité dans tout ce qui vous fait plaisir pour y apporter de l'obstacle, & pour vous montrer que je travaille pour vous lorsque vous n'y pensez pas, je veux vous aprendre tout ce que j'ay sçu de la servante.

Sur cela je luy contay en peu de mots tout ce qu'elle m'avoit dit, le bien du Procureur, la mort d'un Amant aymé, l'horreur que Suzane avoit

avoit conçuë contre Jabolin, & sa résolution de ne jamais consentir à ce mariage, afin qu'il prît ses mesures, & qu'il agît sur des dispositions qui me paroïssent si favorables.

J'osay même me faire fort de métre Toinéte dans ses interêts, & de pénétrer par son entremise le fond du cœur de Suzane pour luy en rendre un conte fidèle, sans que luy-même s'ouvrît à cete servante, que lorsqu'il seroit tems.

Ce que je luy dis fortifia son amour & fonda son esperance, il jugea Suzane non seulement une fille digne d'être aymée, mais un parti solide pour son établissement. Et comme il n'y avoit ni dans la naissance, ni dans le bien de l'un & de l'autre aucune disproportion, il résolut de s'en faire une sérieuse atache; ainsi nous rentrâmes, luy dans la pensée de ne rien oublier pour faire comprendre à Suzane les sentimens qu'il avoit conçus pour elle, & moy dans la resolution de le servir de toute ma puissance auprès de Toinéte.

Le reste de l'apresdînée ne se passa qu'en petits jeux que nous proposâmes pour divertir la melancolie de  
Su-



Suzane, & qui fournissoient à des Aunais de continuelles occasions de s'expliquer; & il s'en servoit avec tant d'adresse & de discrétion, que Suzane le pouvoit facilement entendre, sans que le Procureur ni son Rival pussent en pénétrer le mystère.

Je croy néanmoins que Toinéte s'aperçut plutôt que sa maîtresse de l'amour qu'elle avoit fait naître dans le cœur de des Aunais, soit que le souvenir de de Viliers occupât tout l'esprit de Suzane, & l'empêchât de s'appliquer à ce qu'on luy disoit, soit qu'elle voulût dissimuler ce qu'elle comprenoit peut-être bien.

Le soir on descendit pour souper & pour se coucher; le Procureur qui avoit conservé ses provisions aux dépens des nôtres, eût bien voulu faire bande à part; mais il ne put refuser de manger avec nous: Toinéte en attendant le soupé me joignit, & s'informa curieusement qui étoit des Aunais, son âge, sa naissance, son bien, s'il étoit marié, s'il avoit quelque atache. Comme je pénétray fort ayzément ses veuës, je répondis tout ce qui pouvoit servir mon ami: Et  
 apres

apres avoir satisfait à toutes ses demandes ; ou je me trompe , luy dis-je , ou le mérite & la beauté de Suzane ont fait impression sur le cœur de des Aunais ; mais je le conois si discret , qu'il est homme à cacher sa passion , jusqu'à son meilleur ami.

Comme je ne parlois de la sorte que pour pénétrer les sentimens de Toinéte , j'eus tout le succès que je pouvois désirer ; J'entre , me répondit elle , dans vôtre pensée , & j'ay cru comme vous , m'apercevoir qu'il ne la regarde pas avec indifférence : je vous en parle , parceque je me ferois un grand plaisir de seconder un homme de mérite qui voulût entreprendre de suplanter nôtre Jabolin ; & il n'y a point de machine que je ne remuasse pour ôter le pesant fardeau de dessus les épaules de Suzane.

Hé bien , luy dis-je , sondés son cœur , je sonderay celuy de mon ami , & nous prendrons ensuite de concert les mesures qui pourront tourner à la satisfaction de Suzane , Toinéte me promet une fidele correspondance , & que dez le lendemain elle me rendroit compte de ce qu'elle

le



toutes les impertinences que l'Avocat avoit dites pendant la journée ; & de là, Toinéte drenant occasion de faire la différence de son esprit avec celuy de des Aunais, elle en fit un éloge qui n'ennuya point Suzane : elle s'aperçut au contraire qu'elle n'étoit point mariée que Toinéte luy trouvât quelque ressemblance avec l'Amant qu'elle avoit perdu ; & insensiblement elle luy fit avouer, que si Jabolin avoit eu le mérite de des Aunais, elle auroit eu bien moins de répugnance qu'elle n'en avoit à consentir un mariage dans lequel elle pouroit trouver de la consolation dans un mal sans remede.

Toinéte crut que pour la première fois c'étoit assez d'avoir découvert qu'elle n'avoit point de répugnance pour des Aunais, & que comme c'étoit à luy à faire les premiers pas, elle devoit attendre qu'il se fût expliqué pour pousser les choses plus loin ; ainsi elle se contenta de finir la conversation, en disant à Suzane que la mort de celuy qu'elle ayroit été, comme elle l'avoit elle-même, un mal auquel on ne pouvoit plus apporter de remede ; & qu'étant dans la  
pre-

premiere fleur de son âge, c'étoit assez de luy avoir doné toutes les larmes qu'il pouvoit attendre de son amour & de sa tendresse; & qu'enfin elle se devoit à elle-même de la consolation & du repos.

Toinéte m'informa fort exactement de ce qu'elle avoit appris la nuit, & je luy dis que de ma part j'avois reconu dans mon ami une estime si parfaite pour Suzane, que je ne doutois point qu'elle ne fût mêlée d'amour.

Nous nous étions rembarquez dez devant la pointe du jour, & nous continuâmes nôtre route de la même maniere que la veille; nous déjeunâmes sur les neuf heures, & le tems étant parfaitement beau, des Aunais qui vouloit aprendre de moy ce que Toinéte m'avoit dit, & en même tems prendre l'air, m'invita de l'accompagner, l'Avocat nous suivit; & montant apres nous sur le Tillac, il marcha maladrétement sur le pié d'un Gendarme qui s'en aloit à Montereau, & qui achevoit de fumer sa pipe.

Hé morbleu! Monsieur le Bourgeois, dit le Gendarme, que ne prenez-vous garde où vous marchez?

Cête qualité de Bourgeois choqua Jabolin ; & au lieu d'adoucir sa faute par un petit compliment, il prit son ton présomptueux, & donant des airs à sa grande perruque blonde ; vous voilà, luy dit-il, bien malade, & je trouve plaisant que vous me traitiez de Bourgeois. Le Gendarme ne répliqua à cête sotise qu'en luy appliquant de toute sa force sur le derriere un coup du même pié sur lequel il avoit marché ; mais si bien asséné, qu'il l'envoya tomber à quatre pas de luy, & si malheureusement que l'Avocat ayant en même tems roulé, fit la culebute dans la Riviere.

Le péril où l'on le vit, fit qu'on songea plutôt à le sauver qu'à prendre son parti contre un homme qui n'avoit tort que par la suite impréveuë de sa corection. Ce Gendarme luy même qui savoit parfaitement nager, se dépouilla de ce qu'il put quitter promptement ; & s'étant jeté à l'eau il le prit & le ramena ; des Aunais s'y étoit jeté apres luy, & son secours ne fut pas inutile, parceque comme le Coche remontoit l'eau, l'on ne pouvoit regagner qu'un des petits

tits

tits bateaux vides qui étoient à la queue.

On le retira fort à propos, sa grande perruque blonde fut perdue, il se dépouilla dans le petit bateau avec ceux qui l'avoient retiré, le Laquais de des Aunais leur porta des chemises, & Jabolin fut coifé d'un bonet à la Siamoise, & couvert d'un grand manteau rouge, en attendant que le Soleil eût séché ses habits. Mais ce qui le chagrina le plus, ce fut que le zele & la promptitude avec laquelle ce Gendarme le sauva, firent que tout le monde blâma encore Jabolin, pour s'être attiré par son impertinence brutale cet accident, & qu'on l'obligea même de l'embrasser & de luy demander excuse.

Le Procureur avoit été dans une alarme terrible à la nouvelle de l'accident de son prétendu gendre : Pour Suzane, quelques raisons qu'elle eût pour regarder sans chagrin un coup du hazard qui l'auroit tirée d'une grande peine, elle marqua néanmoins de l'émotion tandis qu'on travailloit à le sauver. Et enfin l'oinéte, ayant témoigné un premier mouvement de surprise au bruit de sa chute,

eut de la peine à dissimuler sa tristesse lors qu'elle aprit qu'on l'avoit sauvé.

Le trouble qu'avoit causé cet incident étant calmé, chacun reprit sa place, l'heure du dîné vint, on mangea; & Toinéte nous ayant dit que Mademoiselle Suzane chantoit fort bien, elle inspira à des Aunais une furieuse envie de l'entendre; mais ses prières & les miennes n'auroient peut-être pas obtenu cete complaisance, si les instances de Toinéte & l'ordre de son père ne l'eussent emporté sur le fond de ses chagrins, elle ne put s'en défendre; & voicy les paroles qu'elle choisit, comme les plus conformes à l'état de son cœur.

## C H A N S O N.

*Funeste sort, tu me laisses la vie,  
Quand à Tyrcis ta fureur l'aravie;  
Pourquoy sépares-tu ce qu'unissoit l'a-  
mour?*

*Tu m'araches le cœur & tu veux que je  
vive:*

*Puisqu'il t'est défendu de luy rendre le  
jour,*

*Dans l'éternelle nuit souffre que je le sui-  
ve.*

Elle



Elle croyoit que la seule Toinéte comprenoit le raport de cete Chan-son, à la situation de sa fortune; mais des Aunais qui l'entendoit fort bien, apres en avoir pris l'ocasion de loüer la confiance de l'Amante pour qui ces paroles sembloient faites, s'étendit sur toutes les raisons qui pouvoient ayder sa consolation; Suzane luy demanda s'il croyoit qu'il y eût dans le monde une éloquence capable de persuader à un cœur qu'il doit se con- soler de la perte de ce qu'il a une fois veritablement aymé. Oüy, re- prit des Aunais, pourveu que cete éloquence puisse la persuader qu'elle est aussi vivement aymée qu'elle l'é- toit d'un Amant qu'elle ne peut plus retrouver.

Suzane qui craignoit que la suite d'un pareil entretien ne donât de l'ombrage à son père le rompit, & l'on proposa de jouër à de petits Jeux pour couler le temps, jusqu'à ce qu'on débarquât pour se coucher: Et dez ce même soir, des Aunais ne pou- vant aborder Suzane pour luy expli- quer son amour, résolut de se servir de la voye d'un Billet pour hazarder cete declaration. Ainsi lorsque nous

eûmes soupé, tandis que l'on se préparoit au repos, il fut dans nôtre chambre, écrivit, & me pria d'engager Toinéte à rendre sa Letre à sa Maîtresse.

J'exécutay sur le champ ce qu'il desiroit, & la servante me promit qu'aussi tôt que le père seroit couché, la commission qu'on luy donoit seroit remplie; La chose fut faite avec tout l'affaisonnement dont l'adresse de Toinéte étoit capable, Suzane apres quelque repugnance, prit le Billet, l'ouvrit, & y lut ces paroles.

B I L L E T.

*Je ne puis croire que vôtre cœur soit occupé par un homme qui en est aussi peu digne que celui à qui l'on vous destine. Un Rival qui a pour vous des sentimens bien diférens des siens, ne pourroit-il point y trouver place? Je suis ce Rival, j'ay des yeux, & je vous ay veüe, c'est assez pour vous empêcher de douter de mon amour. Mon cœur est tendre, il est sincere, il est constant; & si le vôtre n'est point prévenu, je me flate que vous n'en desagrérés point l'hommage fidèle qu'il vous rendra jusqu'à la mort.*

Suzane apres avoir lû ce Billet, le  
lit

fit lire à Toinéte; & la regardant fans luy rien dire, sembloit luy demander conseil sur l'incertitude dont son cœur étoit agité. Vous avés donné, luy dit Toinéte, assez de larmes à un Amant qui n'est plus; un mort peut occuper nôtre memoire, mais il ne doit plus occuper nôtre cœur: je me suis informée de des Aunais, sa naissance est honête, il a de l'esprit, il est bien fait, & joint à tous ces avantages, un bien assez considerable: il vous aime, pouvez-vous mieux combattre la resolution prise par vôtre père de vous marier à Jabolin, qu'en luy oposant un Rival d'un mérite supérieur? Croyez-moy, si peu que vous vous sentiez de penchant pour luy, ne résistez point.

Ah! Toinéte, je ne délibérerois pas, reprit Suzanne, s'il m'étoit possible d'oublier de Viliers: Hé mon Dieu! dit Toinéte, le souvenir d'un mort est-il incompatible avec l'amour d'un vivant? Je ne prétens pas que vous oubliiez de Viliers; vous seriez uné ingrate; mais imaginez-vous que vous le retrouvez dans des Aunais, & aimez-le comme remplaçant ce que vous-avez perdu. N'est-il pas à vô-

tre gré? Oüy fans doute, repliqua Suzane; hé bien! pourquoy combattre un penchant qui plaît.

Elle apuya ce raisonnement de tant d'autres, qu'enfin étant couchées, Suzane luy avoüa que des Aunais luy étoit point indiférent, & qu'elle le regardoit comme seul dans le monde capable de la consoler de la perte qu'elle avoit faite.

Toinete m'aprit dez le lendemain matin le succez de son ambassade, j'en informay mon ami, & jusqu'à Auxerre la joye en redoubla: Suzane fortit peu à peu de sa mélancolie profonde, & comança de répondre à la passion de des Aunais, par des coups d'œil, & par des paroles qu'elle envelopoit avec esprit, pour en voiler le mystere à son père & à Jabolin; en sorte que lors qu'on débarqua dans Auxerre, mon ami étoit assuré de n'être pas indiférent à sa Maîtresse, & que Suzane, Toinéte, des Aunais & moy, entrant dans un même concert, nous prîmes une forte résolution d'employer toute nôtre industrie pour rompre le prétendu mariage de Jabolin, & pour metre son Rival à sa place.

Nous

Nous avions dit au Procureur Monsieur Gilotin, que nous n'allions mon ami & moy que jusqu'à Auxerre; mais nous savions bien qu'il nous seroit facile de lier de là nôtre partie pour l'accompagner à ses vandanges, nous nous en priâmes nous-mêmes: & apres la société que nous avions si étroitement liée tout le long du chemin, & le hazard où des Aunais s'étoit mis pour aider à sauver Jabolin, nôtre proposition ne pouvoit pas être refusée; de sorte que le Procureur ayant pris une voiture pour toute sa compagnie, nous prîmes des Aunais & moy des chevaux, & dans cet état escortant les autres, nous partîmes d'Auxerre, & nous nous rendîmes à Chablis.

Mais avant que d'écrire ce qui s'y passa, il ne faut pas ensevelir sous les ténébreux du silence la querelle que Jabolin eut avec un Perruquier d'Auxerre.

Le courant de la Seine avoit emporté sa perruque lors qu'il y tomba, & un bonnet avoit jusques dans Auxerre suppléé à cete perte: Mais comme son mérite principal consistoit dans sa coëfure, il aprit qu'il

trouveroit son affaire chez le nommé Dupont.

Il y fut, & trouva le petit homme de Perruquier, qui ne luy aloit au plus qu'à la ceinture. Il vit la perruque, elle luy plut, le prix en fut fait à trois Louïs, l'argent donné, & la perruque sur sa tête, il se regardoit & s'admiroit dans le miroir de la boutique, lorsque reculant brutalement il choqua la servante du Perruquier, qui montée sur un escabeau tendoit une cruche d'huile à brûler à sa maîtresse qui étoit sur une soupan-  
te.

Ce choc fit tomber l'escabeau & la servante ; mais de maniere que la cruche avant que de se casser à bas, se renversa sur la perruque neuve de Jabolin, & de là sur son habit.

L'Avocat qui vit sa perruque inondée des flots d'une essence qui ne luy convenoit pas, voulut que le Perruquier la reprit, & que non seulement il luy rendît son argent, mais qu'il payât le dommage de son habit. Dupont au contraire, non seulement refusa de rendre les trois Louïs qu'il avoit en poche, mais vouloit que l'Avocat payât son huile & sa cruche.

Cha.

Chacun plaïda d'abord sa cause par les raisons qu'il crut les plus drêtes, mais enfin Jabolin qui vit que les loix n'étoient pas pour luy, crut qu'il réussiroit mieux en prenant la voye de la violence & en intimidant le Perruquier; mais autant que Jabolin étoit presomptueux, autant Dupont étoit mutin, & l'Avocat trouva un petit homme vert, qui ne se rendit pas plus à ses menaces qu'à son plaidoyé. Les choses s'échaufferent enfin tout de bon, le grand Avocat tira sa petite épée & le petit Perruquier se saisit d'un grand manche à balay; & l'ayant fait sortir de sa boutique par la grêle qu'il fit tomber sur ses épaules, il le reconduisit avec la même ceremonie jusqu'au bout de la rue.

Jabolin vouloit luy faire deux procez, l'un civil & l'autre criminel, & Gilotin en étoit assez d'avis; mais enfin nous luy fîmes voir qu'il succomberoit dans l'un & dans l'autre: & tout ce que nous pûmes ménager pour l'acomodement, c'est que le Perruquier voulut bien à force de poudres dessicatives dégraisser le mieux qu'il luy seroit possible la perruque, & que

que les coups resteroient à ceux qui les avoient reçus.

Le repos de la nuit acheva d'apaiser la colere de Jabolin, & le lendemain nous nous rendîmes où la vandange de Mr. Gilotin nous atendoit.

*Fin de la premiere Partie.*

LES







LES  
VANDANGES  
DE CHABLIS.

SECONDE PARTIE.

XXIV. *Promenade.*

**L**orsque nous fûmes à Chablis, des Aunais se proposa deux choses; l'une de divertir Suzane autant qu'il seroit possible, & l'autre de jôier Jabolin & le tourner si fort en ridicule, que le Procureur s'en désinfatuât. Il avoit en moy & en Toinéte deux bons secons, & la dernière luy fournit dez le soir qu'on

ariva

ariva à Chablis, une occasion favorable d'entretenir Suzane. Ce fut là qu'il acheva de fixer son cœur, & de l'engager à faire tout ce qu'elle pouroit, non seulement pour se défaire d'un Amant qui luy étoit insupportable, mais pour le rendre luy-même content.

Toinéte en qui Gilotin avoit grande confiance, ne vouloit pas hazarder de luy proposer de but en blanc de rompre avec Jabolin, pour mettre des Aunais à sa place; mais se conduisant pas à pas avec prudence, elle ne perdoit pas une occasion de faire des peintures avantageuses de ce dernier, & de railler tout le ridicule de l'autre, afin de disposer insensiblement l'esprit de son Maître à ce qu'elle vouloit enfin luy persuader.

Les vandanges étoient abondantes, & la saison admirable, c'est ce qui fit que Chablis étoit rempli d'un monde infini venu de tous les côtez: mais cete confusion n'empêcha pas que par mes soins nous ne fussions très-bien logez, & laissant aux Vandangeurs le soin de couper le raisin, de piler la grape, & de renfermer dans les toneaux le jus qu'on en tiroit,

roit, nous réduisimes toute nôtre occupation à la promenade, à la table & à la danse. Des Aunais ayant pris à ses gages une compagnie de Violons & de Hauts bois, pour les cinq ou six jours que nous avions à rester là.

Le lendemain de nôtre arrivée, des Aunais dit à Jabolin, vous êtes icy le prétendu accordé de Mademoiselle Suzane, & je ne suis qu'un passe-volant, ce seroit à vous à faire tous les honeurs; mais je les veux partager avec vous, disputons à qui la divertira mieux, il faut que ce soit nous luy donions un soupe & le bal, choisissez celuy des deux que vous luy voulez doner, & je rempliray celuy que vous me laisserés.

L'éconôme Jabolin auroit bien voulu ne choisir ni l'un ni l'autre, & que ce cartel ne luy eût point été proposé; mais étant doné en présence de Suzane, il ne pouvoit pas le refuser: Ainsi apres avoir bien pensé & calculé, il choisit de doner le soupé, comme celuy qui luy couteroit le moins, & des Aunais se chargea du bal.

Qui pouroit concevoir toutes les tortures que Jabolin dona à son esprit,

prit, pour imaginer les moyens de leziner sur chaque plat; il regla la chose avec une espece de Cuisinier suivant les Vandanges, fit le prix de tout, & se reposa sur les ordres qu'il avoit donez. Des Aunais l'avoit épié; & étant instruit de la mauvaise chere qu'on préparoit, il envoya une heure apres Toinéte au Traiteur, comme de la part de Jabolin, qui ordonna le soupé d'une autre maniere, fit chercher tout ce qu'il y avoit de plus exquis, joignit la délicatesse à la profusion, donna le Valet de des Aunais pour ayde au Cuisinier, travailla elle-même aux ragoûts, & l'affaire fut si bien conduite, que l'Avocat qu'on avoit amusé, se trouva fort surpris, lors qu'au lieu d'un repas dont il avoit réduit la dépense à fort peu de chose, il vit servir un festin superbe; & qu'au lieu de la petite Societé du voyage qu'il croyoit régaler, il y vit joindre une demie douzaine de goinfres alterés, & trois ou quatre bonnes mangeuses que Toinéte avoit eu la malice d'inviter de la part de Mr. Jabolin, & qui firent extrêmement honneur à son grand repas.

Tout

Tout le monde s'étant doné le mot, le festin ne se passa qu'en loüanges sur la magnificence de Mr. l'Avocat, l'on but, l'on rebut sa santé, l'on décoifa, l'on vida, & l'on cassa des quantitez innombrables de bouteilles, on nageoit dans le vin & dans la joye, Toinéte en avoit jusqu'aux larmes, Suzane en rioit dans son cœur, je ne m'en divertissois pas moins que des Aunais: le Procureur qui ne comprenoit rien à ce mystère, s'étonnoit de la prodigalite de son gendre, & il n'y avoit que Jabolin qui avaloit autant de pilules amères qu'il voioit vider de verres.

Enfin le repas finit, & le bal commença; Des Aunais avoit fait tout ce que le lieu luy avoit permis pour le rendre agréable, & même magnifique: Tout ce que Chablis avoit de Bourgeois, ou d'étrangers s'y trouva; & l'on en a bien doné dans Paris qui ne l'ont pas valu.

Le soir Gilotin raisonnant avec Toinéte sur l'extravagance du repas de Jabolin, cete maligne commere qui méditoit dans son esprit de jeter entre eux des semences de division, dit

à

à son Maître ; mais ne prétendrait-il point vous faire payer ce repas ? car je songe qu'il s'est servi de moy pour en porter les ordres à son Traiteur. Et le lendemain matin prenant occasion d'entrer à la chambre de Jabolin, qui n'étoit pas encore levé, & que les horreurs du payement à faire avoient empêché de dormir ; je ne sçais, dit-elle, Monsieur, si mon Maître prétend vous faire payer ce repas ; mais apres avoir fait inviter tout ce monde qui vint, & m'avoir envoyé pour en donner les ordres, il ne veut pas absolument que je dise que c'est luy qui l'a comandé, & vous concevez bien que je ne puis pas luy désobéir.

Il regalera ses amis comme un Prince, dit Jabolin, & ce sera moy qui payeray ; je ne le prétens pas. Ce sont vos affaires, dit Toinéte, & si vous me croyez, vous ferés payer le bonhomme. Ce seroit une belle chose, qu'un beaupere se fit honneur aux dépens de son gendre.

A ces mots elle sortit, & du même pas elle fut au Traiteur, luy dire de faire au plus vîte son memoire, & de tirer payement de Mr. Jabolin,  
parce

parce qu'il partoit le lendemain matin; mais qu'il ne dît pas que c'est elle qui l'en avoit averty. Le Cuisinier fut alerte, & porta à dix heures son memoire à Jabolin, qui l'envoya au Procureur.

Il se moque de vous & de moy, dit Gilotin, allez-vous-en luy dire qu'il vous paye, & que s'il fait des folies ce n'est point à moy à les boire.

Grande contestation; mais le Traiteur, qui s'imagina qu'on le jouoit pour luy faire banqueroute, je n'ay, dit-il, que faire de vos démêlez, de l'argent l'un ou l'autre, ou je feray ce que je dois. Et comme on ne luy en compta pas, il sortit & les fit tous deux assigner.

Jabolin proposoit à son beaupere de payer par moitié; mais le Procureur ne voulut entrer en aucune part: & le triste Avocat apres de terribles peines, & une infinité de contestations sur tous les articles, souffrit avec douleur cete cruelle évacuation de bourse pour éviter de rompre avec le beaupere, qui sur le fait de l'interêt n'entendoit point de raillerie, & qui comançoit serieusement

à

à se couroucer contre Mr. Jabolin.

Ce démêlé fut la premiere source du chagrin qu'ils conçurent l'un contre l'autre, & que Toinéte prit un soin particulier de fomentier. Parmi la cohue nombreuse des Vandangeurs, que le plaisir avoit amenés de toutes parts; elle avoit dez le premier jour rencontré un grand corsage d'homme bien bâti & bien mis, qu'elle avoit ausrefois connu Valet de chambre d'un homme de Robe, & qui depuis prenant le nom de Monsieur de Chateaufort, s'étoit érigé dans Paris en Gentilhomme Normand, qui par industrie vivoit la nuit de ses rentes, & le jour de celles d'autrui; & passant une partie de son tems à ne rien faire, & l'autre à faire le bien ou le mal suivant l'ocasion, & selon le profit qu'il en pouvoit tirer.

Toinéte le chercha le lendemain, & n'eut pas de peine à le trouver; elle luy demanda s'il étoit homme à luy rendre un service, qui seroit bien payé. Et l'ayant trouvé sous cette condition tres-bien disposé, elle luy fit, comme bon luy sembla, le plan de l'intrigue de sa maîtresse, & luy



luy dit qu'elle auroit bien voulu trouver le moyen de jouër à cet innocent d'Avocat un tour de soupleffe qui aydât à faire rompre son mariage.

Vous ne pouviez, dit Chateaufort, ni vous mieux adresser, ni plus à propos; j'ay avec moy un gaillard de mes amis propre à tout, & nous avons amené deux Bourgeoises de la ruë des Marmouzets, qui sont capables de tout ce que je leur commanderay. Sur tout une petite fripone fort jolie, & d'un esprit au delà de sa profession; j'imagine même une chose qu'elle conduira parfaitement bien.

Et c'est moy, dit Toinéte, qui me charge de vous recompenser, mais que prétendés-vous faire? Je ne puis eucore vous le dire, reprit Chateaufort, & je n'en ay qu'une idée grossiere, je vais y penser; mais comencez seulement à parler de Jabolin à vôtre Maître, comme d'un homme qui ne peut épouser sa fille, ayant d'autres engagemens, & du reste laissez-moy conduire cete affaire.

Toinéte vint nous rendre compte à tous, de la machine qu'elle avoit mise

mise en mouvement; nous l'approumes, & des Aunais se chargea de satisfaire aux Acteurs qui jouoient la Comedie.

C'étoit pendant le trouble que caufoit le payement à faire au Traiteur, que Toinéte avoit veu Chateaufort, & qu'elle nous avoit instruits de sa manœuvre. Le soir deshabillant son Maître, & le trouvant peu content de l'Avocat, elle luy dit, comme en grand secret, qu'elle avoit appris qu'il étoit marié avec une gueuze, dont il avoit des enfans, & qu'il étoit bon d'aler bride en main avec luy. Gilottin piqué, reçut cet avis comme une chose qui meritoit attention, & résolut de marcher avec plus de circonspection avec ce prétendu gendre.

Comme toute la journée se consuma dans cete agitation, je fus obligé de remettre au lendemain le régal que je voulois à mon tour doner à Suzanne. Et pour le diversifier, je fis dresser au bout de la vigne une feuillée, sous laquelle nous dinerions à la veüe de nos Vandangeurs, & au son des Violons & des Hautbois de des Aunais. L'on n'exigea pas de moy un

si grand festin que celuy de Jabolin, aussi ma table n'étoit elle que de huit couvers, quoyque mes plats en eussent pû porter douze.

Dez le matin je me rendis avec des Aunais chez Suzane : & tandis qu'elle s'habilloit, Toinéte vint nous dire que Chateaufort étoit venu à la pointe du jour luy donner avis qu'il se preparoit à nous doner pëndant le diné la plus agréable Comedie du monde, qu'il n'avoit point voulu luy expliquer ce qu'il avoit projeté; mais qu'il affuroit qu'on en seroit content. Qu'au surplus, elle pouvoit aussi de sa part assurer des Aunais, que Suzane avoit pour luy tous les sentimens qu'il pouvoit desirer; & qu'à moins que de Viliers ne refusât du tombeau, il n'y avoit pas d'homme au monde qui pût dans son cœur l'emporter sur luy.

Je sçais bien, dit des Aunais, que je disputerois inutilement le cœur de Suzane contre son cher de Viliers; s'il étoit vivant, ce seroit à luy seul que la raison pouroit forcer mon amour de la céder, mais il ne la céderoit pas à tout le reste de la terre.

Suzane descendit alors avec son père, & presqu'en même tems Jabolin parut, nous prîmes tous ensemble la route de la vigne : & apres que nous y eûmes fait un tour, nous y laissâmes le Procureur ataché au controle de ses ouvriers, & au calcul de ses raisins, & nous fûmes à l'Hermitage nous reposer aux bors de la fontaine.

Nous nous levâmes, parce que l'heure du dîné aprochoit, & nous regagnâmes en nous promenant la feuillée sous laquelle nous trouvâmes la table servie, & les Violons & les Hautbois de des Aunais qui de part & d'autre sonoient alternativement la charge sur les plats.

Quoyque la chere que je leur fis fût beaucoup moindre que n'avoit été le repas de Jabolin, on la reçut néanmoins avec beaucoup plus d'agrément, & Toinéte qui atendoit au deffert la scène que son ami Chateaufort nous avoit préparée, nous excitoit tous à la joye par les rondes frequentes qu'elle comandoit à nos Laquais de nous verser.

La répétition des fantés comançoit à rendre l'entretien plus bruyant, nos Joueurs d'instrumens prenoient ha-

haleine, le verre & la bouteille avoient pris la place de l'archet & du violon, le pot & la tasse celuy de l'anche & du hautbois, & la viande avoit fait place au fruit, lors que de loin nous vîmes venir deux hommes & deux femmes, dont l'une portoit sur ses bras un beau petit enfant fort propre en linge blanc & fontanges, & de l'âge de ceux qui viennent de quitter la mamelle.

Excepté Toinéte, pas un des conviez ne savoit ce qu'ils vouloient, il se fit un soudain silence, & tous la regardoient avec attention, lorsque Chateaufort abordant la table avec une profonde révérence, je suis fâché, dit il, Messieurs, de vous interrompre, mais la nécessité du tems & l'importance de l'affaire nous y obligent: & adressant ensuite la parole à Monsieur Jabolin en particulier. Voilà donc, luy dit-il, Monsieur, la maniere dont vous tenez parole. Vous pouviez vous dispenser de doner la peine à Mademoiselle de Roquebrune ma sœur de venir vous chercher à quarante cinq lieues de Paris, & je ne voy pas comment

un homme qui porte l'habit d'un Avocat, prend jour pour accomplir un mariage, & choisiffe justement ce même jour pour se dérober.

Toute l'éloquence de Mr. Jabolin ceda à son étonement, il demeura stupide & interdit; & un rouge, non pas de colere, mais de fureur, luy monta sur le visage sans qu'il pût l'exprimer. Il ne s'agit pas de rougir, continua Chateaufort, je ne doute point de vôtre confusion, & je suis bien persuadé que vous ne nous attendiez pas icy; ma sœur a bien voulu hazarder le voyage avec vôtre petit enfant, pour vous demander icy en presence de vos meilleurs amis, quand il vous plaira donc d'accomplir ce mariage; sinon, Monsieur, c'est à moy à qui vous aurez afaire; & je vous apprendray qu'un petit Bourgeois comme vous ne se jouë pas impunément d'une fille de naissance & de qualité comme est Mademoiselle de Roquebrune.

Jabolin remis de son premier étourdissement, voulut alors répondre en jurant & protestant qu'il ne conoissoit ni le frere ni la sœur, lorsque la prétenduë Roquebrune mêlant une  
co-

colere feinte à une fausse douleur, & effuyant des larmes ajustées au sujet; quoy, traître! dit-elle, tu ne nous conois pas, ozes-tu desavoüer ce sang, ce cher témoin de ma faiblesse & de ta perfidie, cet enfant qui m'étoit, à ce que tu disois, le gage fidèle d'une constance inviolable? Falloit-il m'en recommander le soin avec tant d'empressement, & luy doner tant de fausses marques de ta tendresse pour l'abandonner aujourd'huy.

Dans ce moment Toinéte prit l'enfant; & l'ayant regardé & baizé, le bel enfant! dit-elle, voilà tous les traits de son père: & adressant ensuite sa parole à la mère. Ne vous affligez point, Madame, continua t-elle, Monsieur Jabolin est un homme d'honneur, je vous en répons, & je le conois; s'il ne répond pas à ce que vous désirez, n'a-t-il pas lieu de se chagriner contre vous, de venir icy publiquement à la veüe de tous ses amis, luy faire une insulte? Et ensuite se tournant à Mr. Jabolin qui fremissoit de rage, & ne savoit quel parti prendre: Je voy bien, mon cher Monsieur, luy dit-elle, qu'un éclat  
de

de cete nature vous irite, mais vous êtes icy avec vos amis, n'outrés point davantage cete aymable petite femme; & puisque vous luy avez promis de l'épouzer, un honête homme doit tenir sa parole, & vous la devez autant à ce bel enfant qu'à sa mère.

Que le Ciel me confonde, s'écrioit Jabolin, & que je ne porte jamais de robe au Palais, si je sçais ce qu'on me veut dire. Vous parlerez autrement quand nous ferons tête à tête, repliqua Chateaufort, & les sermens sont les jouets des parjures & des fourbes. Alors Monsieur Gilotin, à qui Toinète avoit dit dez le soir comme en confidence, qu'elle avoit apris que Jabolin étoit marié, prit la chose comme on la vouloit, & l'assurance avec laquelle parloient Chateaufort & sa sœur, l'empêchoit de douter de ce qu'il entendoit.

Il prit donc un air serieux, & regardant d'un œil de couroux Jabolin; je vous trouve, dit il, bien hardi de vouloir nous tromper tous: vous aurois-je acordé ma fille, si j'aurois eu la moindre idée d'un autre  
en,



engagement ; me prenez vous pour le beaupere de ce Sergent ,. qui sacrifiant sa fille à son avarice , la voit par un mariage précipité la seconde femme d'un fourbe. Non , non , Mr. Gilotin n'est point la dupe d'un bigame , plus d'affaire avec vous , brisons là , & graces au Ciel , les choses sont encore dans un état que je puis sans deshonneur retirer ma parole.

Jabolin vouloit répondre à Mr. Gilotin , & se justifier en deniant le tout par d'épouventables sermens. Mais les lamentations de Mademoiselle de Roquebrune & d'une autre qui l'accompagnoit , & qui faisoit chœur de sanglots avec elle , les menaces de Chateaufort le bruit de ceux qui étoient à table , les éclats de rire de nos Joueurs d'instrumens , & de plus de trois cens Vandangeurs que la curiosité amassa bien-tôt autour de nous , toutes ces choses jointes ensemble firent un si horrible tintamare , que jamais il ne put faire entendre un mot de ce qu'il vouloit dire.

Toinéte dans ce moment invita Chateaufort & Mademoiselle Roquebrune , & leur compagnie , de pren-

dre place à la table; ils le firent, on versa du vin par tout; mais Jabolin ne put soutenir cet endroit de la scène, il se leva plein de rage & de dépit, & fut dissiper où il luy plut le chagrin qui le devoit.

Jamais Comédiens n'exécuterent mieux leur personnage: mais pour achever toute la cérémonie, Suzane pria Mademoiselle de Roquebrune de luy conter son aventure avec Jabolin; & comme elle avoit de l'esprit, elle inventa sur le champ une histoire la plus risible & la plus vraysemblable du monde, & qui acheva de confirmer Mr. Gilotin dans la prévention qu'il avoit prise.

La joye que nous en ressentions se communiqueoit entre nous par nos regards, mais en même tems je ne pouvois m'empêcher d'admirer l'assurance éfrontée de ces sortes de creatures, & ne m'étonois plus des préventions terribles qui surprennent & qui aveuglent si souvent les Juges les plus équitables.

Car enfin, qui est-ce qui ne done point dans le vray semblable d'une apparence trompeuse? Et ce qui est de plus facheux, c'est que plus un homme

me

me croit avoir de lumieres & d'autorité, plus son équité est la victime de l'artifice de ceux qui le préviennent. Et cela par deux raisons naturelles; l'une, que sa grandeur qui le met au dessus des autres, luy fait croire qu'on n'ozeroit pas luy imposer: & l'autre, que la présomption de son esprit ne luy permet pas de revenir à la vérité, quand une fois il a pris une idée de travers, parcequ'il a honte d'avoüer qu'il s'est trompé.

Si je n'avois pas sçu moy même que c'étoit un tour qu'on jouïoit à Jabolin, j'aurois pris pour une vérité ce qui me divertit comme un jeu utile à l'exécution de nos projets. Chateaufort voyant Jabolin sortir de table & se retirer, luy avoit dit avec un mépris fier. Hé fuyez, Monsieur, tant qu'il vous plaira, je sçauray bien vous rejoindre par tout où vous serez; mais je sçais le respect que je dois à la compagnie. Vous réparerez l'afront que vous faites à une famille d'honneur, ou j'en prendray une vengeance telle que je me la dois. Vous ne ferés pas un pas dans Paris que je ne fois à vos trouffes, & vôtre fuite de cete table  
ne

ne nous empêchera pas de profiter de l'honneur que nous fait Monsieur Gilotin, dont nous conoissons le mérite & la prudence.

Monsieur Gilotin ôta son chapeau, & demanda un verre pour boire la santé de Monsieur de Chateaufort. C'eût été une honte si le vin nous eût manqué au milieu des vignes, mes ordres y avoient pourveu; je fis rapporter un pâté de filets de cerf, que j'avois interdit à la seconde table, & l'on but à la ronde à Mademoiselle de Roquebrune, à l'heureuse conclusion de son mariage, & au petit Jabolinet.

La table levée, Monsieur Gilotin pria Chateaufort de ne point faire d'insulte à Monsieur Jabolin, tant qu'il seroit avec luy, car enfin, luy dit-il, quoyque je me trouve icy tres-offensé par son action, puisqu'il vouloit tromper ma fille, j'ay pour luy quelque consideration, il est neveu d'un de mes Confreres dont je suis ami, il est chez moy, & eu quelque maniere sous ma protection, je vais luy dire tout ce que je dois sur l'infidelité de son procedé; & si je ne le ramène pas à la raison, si-tôt que nous serons

ferons à Paris, j'en parleray à son oncle pour ajuster l'affaire au contentement de toutes les parties, sinon vous avez les voyes de la Justice.

Chateaufort répondit à Gilotin par de grans complimens, Mademoiselle de Roquebrune y joignit les siens qu'elle entremêla de larmes, & fit embrasser au Procureur le prétendu petit Jabolinet; & enfin ils se séparèrent de nous, en prométant qu'il ne seroit fait aucune insulte à Jabolin tant qu'il seroit avec Mr. Gilotin.

Le triste Avocat étoit alé proche de la fontaine rêver à la bizarerie de son aventure, & ne pouvoit concevoir par quels ressorts cete machine étoit remuée: il vouloit d'abord partir en secret & en diligence, se persuadant que dans Paris l'on ne soutiendrait pas une éfronterie sans fondement, & craignant une insulte dans un lieu où l'on n'a pas dequoy réprimer si ayzément une violence. Mais ensuite réfléchissant que son départ seroit une espèce d'aveu de son crime, & que les esprits prévenus se confirmeroit de plus en plus dans l'idée qu'ils avoient prise, il demeueroit irrésolu.

Il se promenoit à grans pas dans l'agitation de toutes ces pensées, lorsque Mr. Gilotin l'aborda accompagné de Toinéte, qui ne vouloit pas abandonner son maître, de crainte que Jabolin ne détruisit ses premières impressions.

Gilotin prit un ton d'autorité, & fit au jeune homme un sermon patétique sur les conséquences terribles d'entrer dans le monde par une si mauvaise porte, luy remontra qu'il avoit affaire à des personnes de qualité, qui n'avoient point d'autre intention que d'en bien user, & qu'enfin il valoit mieux acomoder la chose à quarante lieuës de Paris que d'y en porter l'ecclat.

Quoy! dit Jabolin, vous croyez donc ce que ces fourbes disent. Ah! de grace; dit Gilotin, vous n'êtes pas dans une situation à prendre à leur égard ces airs de mépris & d'injures, j'ay tiré parole qu'on ne vous insulteroit point tant que vous seriez avec moy; mais vous pourriez pousser l'outrage si loin, qu'ils oublieroient peut être ce qu'ils m'ont promis.

Toinéte feignoit de compatir au déplaisir de Jabolin, & cependant elle

elle ne disoit pas un mot qui ne confirmât l'idée de Gilotin. Il y a déjà du tems, disoit-elle, qu'on m'avoit averti de la chose, mais je n'en avois rien voulu croire; si vôtre mariage étoit accompli avec ma maîtresse, on se moqueroit bien d'eux.

Ne parlons plus de ma fille, dit Gilotin, il faut songer à conclure le mariage avec Mademoiselle de Roquebrune: & si vous craignés, continua-t'il à Jabolin, que cete affaire n'irrite vôtre oncle, je vous offre auprez de luy mon entremise. Jabolin se désespéroit; mais plus il juroit que la chose étoit fausse, plus Toinéte en persuadoit par des traits malins la verité, & moins le Procureur ajoûtoit foy aux sermens de l'Avocat. Enfin, ils se séparèrent fort mécontens l'un del'autre, & Gilotin luy dit qu'il fit tout ce qu'il voudroit; & qu'il ne s'en mêleroit plus.

Nous passâmes le reste du jour en promenades, & des Aunais eut tout le tems qu'il pouvoit désirer pour entretenir Suzane, tandis que le Procureur prêchoit l'Avocat.

Bien loin d'avoir l'indiscretion de les troubler, je détournay toutes les compagnies qui nous joignoient, il la

M

pressa

pressa vivement de luy permettre de profiter de la conjoncture que l'adresse de Toinéte avoit fait naître, & de se faire proposer à son père tandis qu'il étoit en rupture avec Jabolin.

L'esprit des filles est étrange. Suzanne abhorroit Jabolin, elle avoit agréé & désiré même que des Aunais agit pour le supplanter, elle luy avoit témoigné qu'il ne luy étoit point indifférent; cependant comme son but principal étoit de se délivrer de Jabolin plutôt que de se donner à un autre, lorsqu'elle vit que l'industrie de Toinéte avoit rompu l'intelligence du Procureur & de l'Avocat, & luy avoit fourni un prétexte spécieux pour refuser son consentement à ce mariage, tout le souvenir de de Viliers revint à sa mémoire; & quoy qu'elle donât à des Aunais toutes les marques possibles d'une parfaite estime, & même d'une distinction par dessus tout autre, il ne vit plus dans ses discours ces premiers rayons d'amour qu'il croyoit avoir aperçus, & il conut au contraire que toute son ame étoit attachée au souvenir de de Viliers, & que sa mémoire luy étoit infiniment plus précieuse que toutes les choses du monde.

Cé-



Cête conoissance néanmoins ne le rebuta pas ; & fondant son esperance sur l'estime qu'elle luy témoignoit, sur la rupture de Jabolin, sur l'entremise de la confidante, & sur ce qu'il n'avoit à combattre qu'un mort que le tems feroit oublier, il résolut de se faire proposer dez le même soir par Toinéte à Monsieur Gilotin.

Mais elle étoit trop officieuse pour attendre qu'on la mît en mouvement, elle avoit prévenu les intentions de des Aunais. Et prenant le moment que Gilotin venoit de se separer de Jabolin, fort couroucé contre luy, elle luy dit, que l'éclat que cête affaire aloit faire dans Paris, ne feroit pas honneur à Suzane, & que si l'on pouvoit trouver à la marier avantageusement & au plus vite avant que le bruit de cête débauche de Jabolin se repandît, on éviteroit bien des mauvais complimens.

Tu as raison, répondit Gilotin, mais trouve t-on si à propos de bons partis ? Nous avons icy des Aunais, reprit la fine Toinéte, il est bien-fait, il a de l'esprit, je me suis informée de son bien, il en a considérablement, & n'a aucun engagement ; si je le sondois, peut être que cet incident, la liberté

des Vandanges, & l'ocasion pouroient luy faire venir cete pensée. C'est une affaire, reprit Gilotin, qui merite qu'on y rêve un peu; sonde-le cependant, & demain matin nous en parlerons.

Toinète voyoit ses projets se conduire à la fin qu'elle s'étoit proposée, & ne doutoit point que son adresse ne conclût dez le lendemain cete affaire, elle nous instruisit du progres de ses bons soins, & se reserva pour en entretenir la nuit Suzane, avec laquelle elle couchoit.

Mais quel fut son étonnement, lorsque croyant doner à sa maîtresse la plus grande joye du monde, en luy aprenant les dispositions favorables de son père, elle luy vit recevoir avec frêdeur cete nouvelle, & luy dire pour toute réponse: Il suffit, ma chère Toinète, que tu ayes eu l'industrie de rompre le mariage de Jabolin, si mon consentement pour celuy de des Aunais eût été necessaire pour m'aracher à l'autre, je l'aurois doné sans répugnance; mais puisque sans ce secours je m'en vois délivrée, laisse-moy conserver mon cœur tout entier à celuy à qui je l'ay doné. Tu ne peux conserver la force des reproches continuels que  
son

son amour fait à mon cœur, depuis que j'ay eu une ombre de penchant pour des Aunais, je ne sçais quel trouble m'agite, & il me semble que je voy sans cesse ce triste Amant devant mes yeux, qui me menace de la plus terrible de toutes les peines si je me donne à d'autres qu'à luy.

Oh ! pour le coup, dit Toinéte, l'amour vous a renversé l'esprit ; hé mort de ma vie ! laissez les morts où ils sont, c'est bien de nos affaires dont ils se mément en peine, je croyois que ma plus grande difficulté seroit de ramener vôtre père à la raison, mais je trouve la vôtre plus dérangée que la sienne. En un mot, je ne prétens point avoir fait des pas en l'air, & que vos visions coupent ma trame au milieu de l'ouvrage, vous épouzerez des Aunais pour vous faire oublier entierement de Viliers, dont le souvenir vous rendroit fole, sinon je découvriray demain à vôtre père toute la Comedie que nous avons jouée, & rétabliray Jabolin dans son esprit, en faisant passer pour une plaisanterie de vandange ce que l'un & l'autre ont pris si sérieusement.

Ah ! Toinéte, reprit Suzane, garde-

M 3

toy

toy bien de gêter ce que tu as si bien fait, tu me métois au désespoir, & tu me forcerois à chercher les voyes de rejoindre de Viliers dans le tombeau.

Point de milieu, dit Toinéte, vous épouzerez Jabolin ou des Aunais, choisissez, & je ne vous done que jusqu'à demain dix heures du matin pour vous résoudre.

Que tu tournes bien en tyrannie l'empire que tu as pris sur mon cœur! je ne te répons rien sur des Aunais, mais je te jure que je mourray plutôt que d'épouzer Jabolin.

Toinéte luy dit encore tout ce qu'elle put pour l'engager à luy doner un aveu formel en faveur de mon ami, mais apres bien des discours, elles s'endormirent, sans qu'elle pût rien tirer de plus précis.

Le lendemain dez le matin, Gilotin toujours de plus en plus irité contre l'Avocat, & pour rompre entièrement & sans retour avec luy, dit en se levant à Toinéte, qu'il avoit réfléchi sur le mariage de sa fille avec des Aunais, & qu'il l'approuvoit, qu'ainsi elle pouvoit agir pour conduire cete affaire à la conclusion avant que l'on retournât à Paris, afin d'éviter les fatigues que l'oncle

l'oncle de Jabolin pouroit luy donner.

Toinete sortant de la chambre de son maître, me rencontra, & m'anonça cete nouvelle heureuse; elle m'aprit que Suzane avoit encore de la répugnance par le souvenir de de Viliers; mais que pour l'entretenir sur ce sujet, elle aloit la mener dans le Bois de Ponchi, sous prétexte d'y faire un tour de promenade; que quelque tems apres qu'elles y seroient, j'y amenasse mon ami, qu'on les laisseroit ensemble, & qu'il emploiroit alors toute sa Rhétorique amoureuse soutenuë de l'agrement du père pour la réduire entiere-ment.

Je fus trouver des Aunais, & m'acquittay de ma Comission, il en eut une joye qui ne se peut exprimer; cependant Toinete conduisit Suzane au Bois de Ponchi, pour continuer avec elle l'entretien qu'elle avoit eu la nuit: Elles y arrivèrent, mais à peine y furent-elles entrées environ deux cens pas, que voulant s'asseoir sur une mouffe qui étoit au pié d'un gros buisson, dont celuy d'un vieux fresne étoit envelopé, elles aperçurent un loup qui venoit droit à elles.

Suzane voulut fuir, mais Toinéte la retint, & luy dit que si elles tournoient le dos à cet animal, il se jéteroit indubitab'ement sur elles, qu'il falloit au contraire ne se point quitter & luy presenter toutes deux les visages & les canes dont elles étoient munies. En effet, la fermeté qu'elles témoignèrent imposa d'abord respect au loup, il s'arrêta quelque tems, comme pour délibérer ce qu'il feroit, & ensuite il se mit à faire de loin autour d'elles des caracols à droit & à gauche pour essayer de les surprendre par les flans : Mais à mesure qu'il tournoit en s'approchant toujours insensiblement, elles se tournoient aussi, & luy presentoient leurs canes en criant au secours.

Cependant le loup à la fin leur auroit peut-être fait un mauvais parti, si dans ce moment un homme vêtu de deuil monté sur un fort beau cheval, & suivi de deux autres Cavaliers, n'eût passé sur le bord du Bois, qui ayant ouï les cris de Toinéte, piqua au travers des arbres, & les joignit le pistolet à la main. Le loup n'attendit pas l'approche des Cavaliers, il s'enfonça dans le Bois; mais Suzane ayant jeté les yeux sur cet homme vêtu de deuil,  
fit

fit un grand cri, & tomba à la renverse évanouie.

Toinéte attentive au loup, & ensuite à sa maîtresse, ne jeta point les yeux sur le Cavalier qui les abordoit, & qui les reconnoissant toutes deux, sauta à bas de son cheval, courut à elles; & embrassant celle qui étoit tombée, Suzanne, s'écria-t-il, ma chere Suzane, la veüe de vôtre cher de Viliers vous est-elle si odieuse qu'elle vous ôte le sentiment?

Toinéte à cete voix se retourna, & aussi surprisè que sa maîtresse, faillit à tomber dans la même syncope. Mais apres un cry d'étonnement, elle courut à une fontaine, d'où elle apporta de l'eau dans le chapeau de de Viliers, & en jeta au visage de sa maîtresse.

Suzane reprit ses sens, ouvrit les yeux, rencontra ceux de de Viliers, qu'elle avoit pris d'abord pour un spectre; & se voyant entre ses bras, & le visage mouillé de ses larmes; que vois-je, dit-elle, d'une voix feble? & quel miracle vous fait sortir du sein de la mer pour venir si à propos à mon secours? Est-ce une ombre? Est-ce vous-même? Est-ce un songe? Est-ce une verité?

M 5.

C'est

C'est moy même, belle Suzane, repris de Viliers; c'est vôtre fidele Amant, qui voloit à Paris sur les ailes de son amour, pour vous y porter un cœur qu'il vous a conserve fidele au milieu de tous ses perils; & je benis le Ciel du hazard qui a abrégé mes pas, & qui fait que je vous rencontre icy.

Dans le tems qu'il disoit ces mots, que Suzane y répondoit, en tenant son visage colé auprez du sien, que de Viliers la soutenoit entre ses bras, feble & languissante, & que Toinéte achevoit de rapeler tous ses sens, j'arivay avec des Aunais; nous les aperçumes de loin, & nous fûmes également surpris d'un spectacle que nous n'atendions pas, & dont nous ne pouvions pénétrer le mystère, puisque nous ne conoissions point de Viliers, & que le croyant mort nous n'avions garde de nous imaginer que c'étoit luy.

Cependant le grand air, la bone mine, la propreté du Cavalier, ses Vallets & ses chevaux, toutes ces choses nous donèrent pour luy de la consideration; mais nous étions étonnez d'où pouvoit naître une familiarité qui nous paroissoit fort singuliere.

Ils étoient tous si atentifs à ce qu'ils  
fai-



faisoient, qu'ils ne nous apercevoient point; nous voulumes avant que de les joindre, nous instruire de ce secret, c'est ce qui nous fit prendre un petit detour: & nous avançant à l'abri du buisson aux piez duquel ils étoient, nous nous plaçames derriere, & nous nous mîmes en état de les écouter sans être découverts.

Oüy, belle Suzane, disoit alors de Viliers, je n'ay point peri dans le naufrage que j'ay fait, une espece de miracle m'a sauvé, non seulement de ce peril, mais des suites afreuses que j'en ay essuyées, & qui m'auroient forcé cent fois au desespoir, si le desir de vous revoir ne m'avoit arraché des bras de la mort. Hélas! avez-vous pensé à moy autant que je songeois à vous? Et une absence de plus d'une année ne m'a-t-elle point effacé de vôtre cœur?

Que vous êtes cruel, répondit Suzade, de m'affliger par l'injustice d'un doute si outrageant! La douleur que j'ay eüe de vôtre fausse mort, fut toute prête à me la doner; & la Providence qui vouloit me conserver à vôtre fidélité, n'a prolongé ma vie que pour m'en faire employer tous les momens

de vôtre absence à vous pleurer & à vous regretter.

Si la sincérité de mon cœur avoit besoin de garants, j'en prendrois à témoin cette fidèle dépositaire de nos secrets; qu'elle vous explique dans quels sentimens j'étois encore la nuit passée, lorsque sur l'opinion de vôtre mort dont nous ne doutions point, elle me proposoit pour le mariage un parti seul capable de me consoler, si j'avois pû être consolable.

Toinéte alors aprit en peu de mots à de Viliers, comme malgré la véritable estime que Suzane avoit conçue pour des Aunais, elle étoit résoluë de ne le point accepter pour mari, pour se donner toute entiere au souvenir de son cher Amant.

Mais, dit-elle, comment vous êtes-vous sauvé du naufrage? D'où vient ce deuil que vous portez? Et pourquoy n'ay-je point eu de nouvelles d'une vie qui m'est si chere & si précieuse? Ne me deviez-vous pas cete consolation?

Cedeuil, dit de Viliers, est de ma tante, le déplaisir qu'elle a eu de ma perte la mit à l'extremité, & la joye qu'elle eut de me revoir l'a mise au tombeau. Depuis la fatale nouvelle  
de

de mon naufrage elle ne fit que languir, elle resolut sa retraite dans Dijon auprez d'une sœur Religieuse. Les routes que j'ay été forcé de tenir en revenant en poste de Dantzic jusqu'à Strasbourg, & de là à Montbeliard, pour suivre un Seigneur Alemand qui me défrayoit, me firent reprendre le chemin de Dijon, J'y arivay plutôt que les lètres que j'avois écrites de Strasbourg, je fus au Couvent pour y voir la Religieuse, ne sachant pas que ma tante sa sœur y fût. Cete bone Religieuse tomba de son haut en me voyant, & fut en porter la nouvelle à sa sœur qui étoit dans son lit tres-malade. Mais malgré son extrémité, elle voulut qu'on l'aportât au Parloir pour me voir. Je ne sçais si l'excez de la joye fit une violente impressïon sur ce corps aténué; mais dez le lendemain elle expira, apres m'avoir fait son heritier universel.

Je vous ay écrit de Strasbourg & de Dijon, & mes lètres sont sans doute à Paris. Je vous mandois qu'aussi tôt que j'aurois rendu à ma tante les derniers devoirs, je partirois pour me rendre auprés de vous; que j'étois dans un état à pouvoir esperer des veuës inter-

ressées de vôtre pere, un agrément que je n'avois ozé luy demander, j'alois dans cete pensée à Paris: & par un événement qui n'est pas moins surprenant qu'agreable, je vous trouve icy, & ne doute point que vôtre pere n'y soit.

Pour la maniere dont je suis échappé du naufrage, sur un debris qui nous porta quatre dans un rocher désert, apres avoir floté un jour & une nuit à la mercy des vagues & des vents. L'artifice dont nous y avons vécu cinq semaines, sans d'autres alimens que des poissons tirez des coquilles que la mer jetoit sur les rivages de ce rocher, des serpens dont fourmille un petit bois sauvage qui est sur un de ses bordages, & de quelques racines ameres, n'ayant pour breuvage qu'une eau à moitié salée. L'invention hardie dont nous nous servîmes pour hazarder de passer huit lieuës de mer qui nous séparoient de la terre, le succez de cete entreprise, qui fit l'admiration des Pêcheurs qui vinrent nous prendre dans leurs barques lors qu'ils nous eurent découverts, & qui nous menèrent à Dantzic. La generosité du Seigneur Alemand, pour  
les

les trois hommes qui s'étoient sauvez avec luy, l'argent dont il voulut nous combler tous par le grand crédit qu'il trouva si-tôt que nous fûmes arivez, & tous les autres incidens de nôtre retour, demandent un plus long recit que je ne puis icy vous le faire, & je vous l'apprendray lorsque vous le desirerez.

Mais, ma chere Suzane, aprenés moy vous-même des choses qui me sont plus importantes: & si vôtre cœur est toujourns à moy, comme je m'en flate, croyez vous que je puisse m'offrir à vôtre père, & qu'il m'agrée.

Vous arivez, dit Toinéte, dans le moment du monde le plus favorable; nôtre fat de Jabolin, dont mon maître étoit si entêté, est brouillé avec luy d'une manière à ne se jamais racomoder; Mr. Gilotin desire marier Suzane avant son retour à Paris, pour des raisons qu'il m'a expliquées: il étoit même résolu d'accepter des Aunais pour gendre, qui a du merite & du bien; & sans vôtre retour, j'allois faire jouier tous mes ressors pour y faire consentir Suzane; mais je ne croi pas que des Aunais luy-même fût assez injuste pour prétendre emporter sur

VOUS

vous un cœur que l'amour unit depuis si longtemps au vôtre.

Non, non, dit des Aunais, en sortant de derrière le buisson, & paroissant avec moy, contre tout autre que Monsieur de Viliers, je perirois plutôt que de céder Mademoiselle Suzanne; mais la chaîne qui la lie est trop belle & trop forte: & bien loin d'entreprendre de la rompre, j'offre tous mes soins pour ayder à la serrer.

Toinéte aprit à de Viliers qui nous étions & nous nous rendîmes tous les devoirs qu'une rencontre pareille exigeoit de nôtre civilité & de nôtre estime. Oüy, Monsieur, repeta des Aunais, je ne demande que part dans l'estime d'un si digne couple, & que je puisse être leur véritable ami; je pretens même vous doner une première marque de mon zele, en m'employant de toute ma puissance pour vôtre satisfaction: & le plaisir de voir Suzanne contente m'est si doux, que tout de ce pas je veux moy-même aler à Monsieur Gilotin luy anoncer une si heureuse aventure, & luy demander pour vous un agrément qu'il avoit bien voulu m'acorder.

L'on ne peut pas, reprit de Viliers,  
pouf-

pouffer plus loin la générosité d'un Rival ; & tout ce que je puis pour m'en revancher , c'est de vous prométre qu'une éternelle amitié de ma part , fondée sur une estime sincere vous payera le sacrifice de vôtre amour.

Ils ne perdirent point en inutiles conversations un tems précieux , de Villiers se fit déboter par un de ses Valets , & nous fûmes tous ensemble chez le père de Suzane.

Nous le trouvâmes dans une violente conférence avec Jabolin, qui s'étoit doné des mouvemens si vifs qu'il avoit déterré , qui étoit Chateaufort & son amie , & qui ne parloit pas moins que de les faire pendre , ou du moins condamner aux dépens pour leur imposture. Gilotin souûtenoit toujours , que l'avanture du petit Jabolin étoit sérieuse , & l'Avocat luy demandoit en grace de suspendre son jugement jusqu'à ce qu'il eût confondu ce mensonge.

Ils en étoient là , lorsque nous arrivâmes. Gilotin prévenu de la mort de de Villiers , demeura comme une statue en le voyant entrer tenant sa fille par la main , & des Aunais & moy nous étions entrez les premiers.

Alors

Alors des Aunais prenant la parole, & s'adressant à Monsieur Gilotin, voilà, luy dit-il, Monsieur, un homme que vous avez connu devant moy, & que je vous presente comme deux fois resuscité; l'une, c'est que vous le croyiez mort, & il est bien vivant; l'autre est, que vous le regardiez comme un homme sans biens, qui est une espèce de mort dans le monde, & qui est riche de toute la succession de sa tante; nous venons icy tous vous demander pour luy une troisieme resurrection, qui est que d'Amant infortuné vous le rendiez l'heureux époux de Mademoiselle Suzane, qu'il adore depuis long-tems, & dont il est passionément aymé.

Suzane se jeta au cou de son père, & luy dit qu'absolument elle n'auroit jamais d'aute époux que de Viliers, Toi-  
nète prit d'un côté le bon homme, & de Viliers de l'autre: j'apuyois de tout mon suffrage les instances de des Aunais, tandis que Jabolin restoit muet comme un poisson; & enfin, apres que tout ce tumulte de nos intercessions se fût apaisé, Gilotin à qui l'on n'avoit pas encore doné le tems de prononcer une seule parole. dit que  
du



du moins on luy laiffat la liberté de parler.

On fit filence ; & fe tournant à de Villiers, il luy dit : Vous n'êtes donc pas mort ? *Non affurément*, répondit l'autre. *Vòtre tante eft morte ; Ouy, & enterrée.* Vous êtes fon unique heritier ? *Sans doute, & en poffeffion de tous fes biens.* Vous aymez ma fille ? *Beaucoup.* Elle vous ayme ? *J'en fuis perfuadé.* Vous ne me demanderez que ce que je jugeray à propos de luy donner. *Vous ferez le maître des conditions.* Je vous agréé pour mon gendre. Et vous, Monsieur Jabolin, je fuis vòtre ferviteur, videz comme il vous plaira l'afaire du petit Jabolinet, ma fille n'aura point d'autre époux que Monsieur de Villiers.

Tout le monde, excepté le trifte Monsieur Jabolin, embraffa le beau-père, on paffa le Contrat ; & avant que l'on partit de Chablis, le mariage fut fait, & confommé. L'Avocat partit la veille pour n'en pas être fpectateur : Pour des Aunais & moy, nous n'abandonâmes point, & nous revinmes tous enfemble le même jour que le Roy retourna de Fontainebleau.

F I N.











71B  $\frac{4}{c,20}$

S

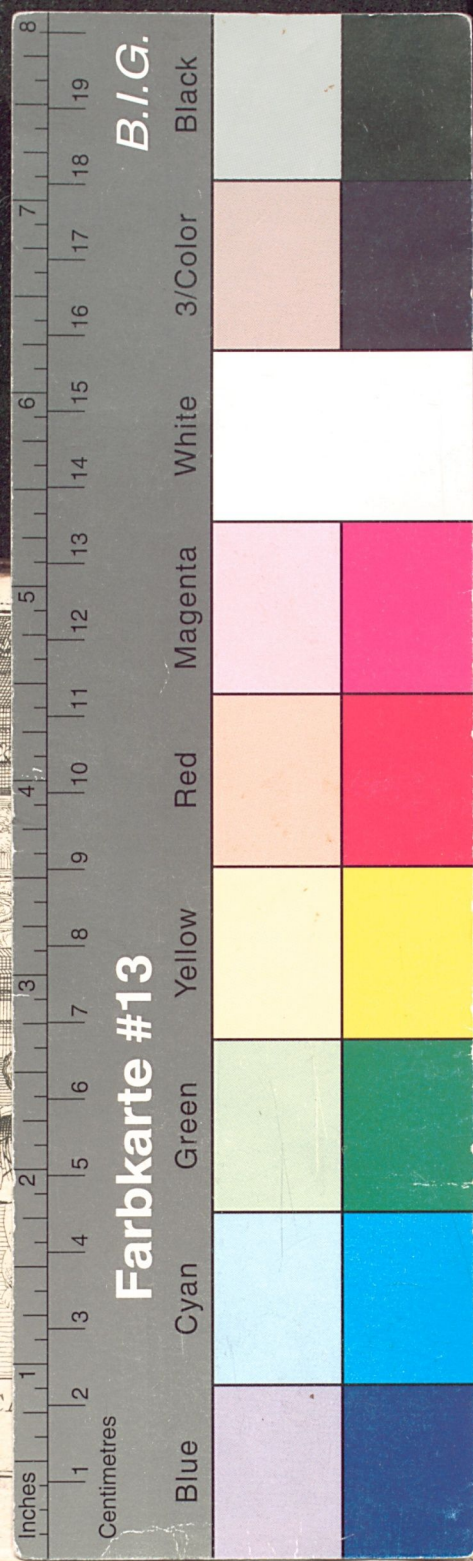
AD: 71B  $\frac{4}{c,20}$

x2399349

DC 3957h







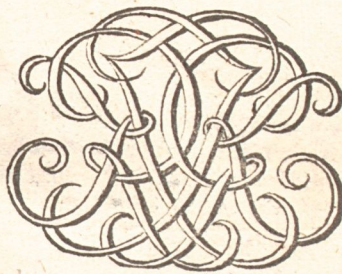
B.I.G.

Farbkarte #13

CARTE  
DE L'ISLE  
DE MARIAGE.

*Suite des Promenades.*

PAR Mr. LE NOBLE.



AMSTERDAM,  
Chez GERARD KUYPER.

M. D C C V.